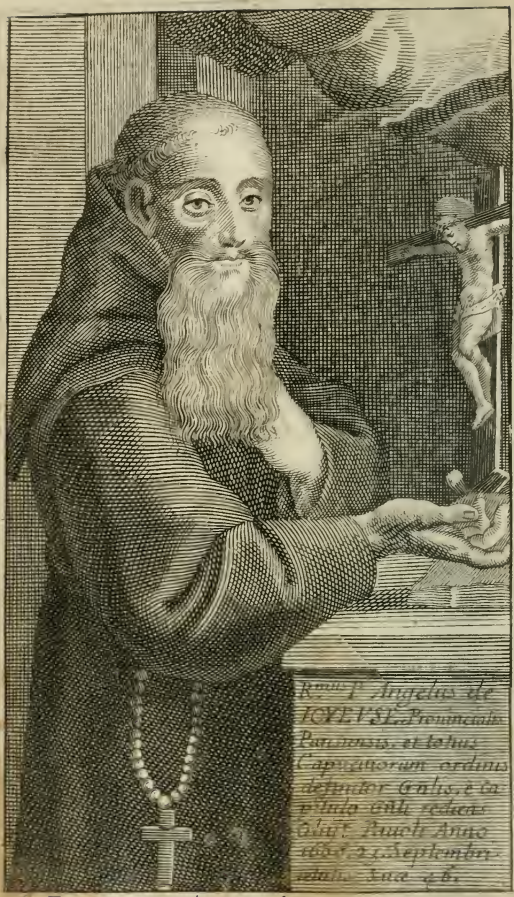
CALLIERES.

Rue neuve.



C. Fosset excudit. 1682.

LE COURTISAN PRÉDESTINÉ, OU LE DUC DE JOYEUSE CAPUCIN.

DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

Par M. DE CAILLIERE, Maréchal de Bataille des Armées du Roy, &c.

NOUVELLE EDITION,
DEDIÉE A MADEMOISELLE.

BIBLIOTHECA

A PARIS,
Chez CHARLES FOSSET,
ruë S. Jacques, à la Resurrection.

M. DC. LXXXII.
AVEC APPROBATION.

432035

CSP

DC
122.9
.V6C3
1682

A

MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

Si vôtre Alteſſe Royale donnoit la liberté à tous ceux qui ſçavent écrire de vous dédier leurs Ouvrages, les Livres nouveaux ne paroîtroient plus au jour,

que ſous voſtre protection : La grandeur de voſtre naiſſance, & le reſpect qu'on doit à voſtre Nom, ſont des paſſe-ports qui les conduiroient juſqu'au bout du monde en toute ſeureté. Mais ſi l'honneur de vous les offrir n'eſtoit reſervé qu'à ceux qui les peuvent rendre dignes des incomparables lumieres de voſtre eſprit, il ne ſe trouveroit perſonne aſſez temeraire pour y oſer pretendre. L'on voit ſes feux animez dans vos yeux, briller avec tant d'éclat & de vivacité, qu'il n'eſt point de fautes, pour legeres qu'elles ſoient, qui puiſſent échapper à leur connoiſſance. Auſſi n'a-t'on point de peine à croire qu'ils ſont le deſtin des Livres, puis qu'ils peuvent faire celuy des plus grands Monarques du monde ; Et que comme les plus beaux objets n'ont rien d'agreable ſans la lumiere qui les éclaire, les plus rares productions d'eſprit, ne méritent les éloges de perſonne, ſi vous ne les honorez de voſtre eſtime. Je connois cette verité par ma propre experience ;

& je fais ma plus grande gloire, de publier, que l'approbation qu'il plut à voſtre Alteſſe Royale, de donner à mon Traité de la fortune, luy attira celle de toute la Cour, & de toute la France. Il m'eſt, ſans doute, glorieux au dernier point, d'eſtre ſi bien traité d'un jugement incapable d'erreur; mais il m'eſt encore plus doux, de confeſſer avec une profonde ſoûmiſſion, que je ſuis infiniment redevable à voſtre bonté ſans égale, d'avoir expliqué vos ſentimens ſi avantageuſement en ma faveur. Vne ſi grande grace, & que je merite ſi peu, m'ayant fait concevoir le deſſein d'écrire l'Hiſtoire de vôtre grand Ayeul maternel, ma donné la hardieſſe de l'offrir à voſtre Alteſſe Royale, comme une choſe qui vous appartient. J'ay creu que vous ne refuſeriez point une place dans voſtre Cabinet à un Saint de voſtre Famille, parmy tant de grands Monarques, dont vous tirez voſtre Origine; & que vous prendriez autant de plaiſir à lire les miracles de ſa Vie, qu'à vous entretenir

des conqueſtes de vos auguſtes Prédeceſſeurs. Si mon ouvrage, tout imparfait qu'il eſt, a le bon-heur de vous plaire, j'auray atteint le but que je me ſuis proposé, & je me plaindray plus modeſtement qu'à mon ordinaire de la fortune, de m'avoir relegué à cent lieuës de vôtre Cour, ſi m'oſtant l'honneur de vous rendre mes tres-humbles ſervices, elle laiſſe au moins à mon zele, le glorieux avantage de vous pouvoir divertir. La renommée qui porte la gloire de voſtre Nom par tous les coins du monde, s'arreſte ſi ſouvent dans le lieu de ma retraite, qu'elle remplit toûjours mon imagination de vos divines qualitez: Elle me dit, que la nature, aprés avoir donné à voſtre Alteſſe Royale ce qu'elle a de plus aymable & de plus beau, ne voit point d'eſprits pareils au voſtre, animer ſes plus parfaits ouvrages, qu'il a des lumieres qui diſſipent les tenebres des choſes les plus obſcures, & qu'il eſt ſi vaſte & ſi eſtendu, que perſonne n'en a peu encore trouver les bornes: Elle vous

donne le courage & la fermeté des plus intrepides Heros, elle parle de vostre generosité avec étonnement, elle éleve vostre humeur bien-faisante au dessus de celles de toutes les Princesses de vôtre rang : Elle admire la civilité naturelle qui vous donne l'empire de tous les cœurs ; & aprés avoir achevé la rare peinture de vos autres vertus, elle publie qu'elles ne cedent en rien à la grandeur de vostre naissance. Jugez par là, *s'il vous plaist*, MADEMOISELLE, *quels sentimens elle m'inspire, & avec quelle vénération je conserve une si admirable & si precieuse idée.* J'avoüe *qu'elle fait mes plus ordinaires speculations, qu'elle occupe toutes mes pensées, qu'elle me charme & me ravit, & que ne voyant rien de si auguste, ny de si digne des respects & des services de tous les hommes, je trouve la fortune bien injuste, de ne mettre pas le Sceptre du monde entre les mains de Vostre Alteſſe Royale. Mais puis que son aveuglement ne connoit pas le prix & le merite de*

vos divines vertus : Souffrez, MADEMOISELLE, que je les publie par toute la terre ; & que passant le reste de ma vie à celebrer vostre gloire, je fasse voir à toute la France, que je suis avec tout le zele, le respect, & la soumission imaginable,

MADEMOISELLE,

De Vostre Alteſſe Royale,

Le tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-fidele ſerviteur,
J. DE CAILLIERE.

AVIS AU LECTEUR.

JE te donne l'Histoire d'un grand Prédestiné, qui a déja esté écrite il y a plus de trente ans. Je ne prétens pas démolir son vieux tombeau, pour luy en dresser un plus magnifique : comme sa vertu n'a besoin d'aucuns ornemens étrangers, j'avoüe aussi que je suis peu capable de luy en donner. Mon principal dessein a esté de plaire à une grande Princesse, & j'ay creu ne pouvoir mieux faire ma Cour à son Alteſſe Royale, qu'en luy montrant la source d'où elle a tiré la pieté qui accompagne toutes les actions de sa vie. Tu connoistras par là, que la nature qui l'a formée de l'auguste sang de nos Roys, avoit besoin du secours de la grace pour y joindre celuy d'un Saint; & que pour rendre une Princesse si admirable, les vertus Chrestiennes n'estoient

pas moins neceſſaires que les Heroïques. Un ſi rare compoſé, qui fait la gloire de la Maiſon Royale, & l'étonnement de toute l'Europe, a reveillé mes ſoins dans le lieu de ma retraite, & m'a obligé à rechercher les memoires qui m'ont ſervy de guide en la cõpoſition de cette Hiſtoire. La pieté de mon Heros, qui a commencé avec ſon enfance, & la conſtance avec laquelle il l'a pratiquée durant tout le cours de ſa vie, me l'ont fait mettre au jour ſous le titre de *Courtiſan Prédeſtiné*: Et quoy que l'Ecriture m'apprenne, que nul ne ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine, & que noſtre Prédeſtination ſoit un ſecret inconnu à tout autre qu'à Dieu, j'eſtime qu'on peut en juger avec quelque certitude en faveur de celuy, dont la vie n'a eſté qu'un exercice continuel des plus ſublimes vertus, & la mort que la fin de ſes peines, le commencement de ſon repos, & le couronnement de ſes merites. Et en effet, puis que le Ciel prédeſtine ceux qu'il appelle, & qu'il juſtifie ceux qu'il a appellez, peut-on méconnoître la Prédeſtination du Duc de Joyeuſe, aprés avoir connu ſa vocation parfaite; & ne dois-je pas tirer une conſequence neceſſaire de ſa juſtification ſur le même

Rom. 8. Quos prædeſtinavit hos & vocavit, & quos vocavit hos juſtificavit. Auguſt. de libero arbitrio.

principe ? Juge-en donc, Lecteur, par le mépris qu'il a fait des grandeurs de sa naissance & de sa fortune, & par la perseverance qu'il a euë dans la pratique des plus insupportables austeritez de la Regle de saint François. Si le recit d'une vie si extraordinaire & si sainte (qui te causera sans doute de l'étonnement) ne s'oppose point à la croyance que tu dois à la verité de son Histoire, je suis assuré que tu tomberas dans mon sens ; & que demeurant d'accord de sa prédestination, tu ne douteras point de la gloire dont il joüit dans le Ciel. Mais quoy que ton but soit de l'y suivre, ne pense pas que je te le propose pour former ta conduite sur la sienne. Je sçay que tu le perdras souvent de veuë, & que tu admireras bien des choses dans sa vie, sans esperance de les pouvoir jamais imiter. Il se trouve des prodiges dans la Grace aussi-bien que dans la nature; mais l'inégalité du merite n'exclud pas les gens de bien des recompenses de leurs bonnes œuvres. Un si rare & si parfait modele doit principalement servir à ceux qui ont embrassé la Regle qu'il a professée: Car si sa naissance & sa fortune ont eu bien de l'éclat dans le monde, ses vertus & son austerité ont

Prædestinatio est divinæ voluntatis per gratiam ejectio.

eſté ſans comparaiſon, plus illuſtres dans le Cloiſtre. Souffre donc que ces hommes divins marchent ſur les pas de mon Heros ; & reconnoiſſant ta propre foibleſſe, contente-toy de ſuivre ſeulement du cœur & des yeux, celuy qui a tenu une route trop difficile pour toy.

APPROBATION des Docteurs.

NOus avons sujet de benir Dieu de ce qu'il a orné nostre siecle de quantité de rares esprits, & de saints personnages, qui travaillent incessamment pour sa gloire, & pour exciter les fideles à la vertu par leurs exemples, & par les beaux écrits qu'ils mettent en lumiere. Monsieur DE CAILLIERE merite un rang considerable parmy ces grands Hommes, il a mis des bornes aux desirs déreglez des ambitieux dans un excellent ouvrage qu'il a donné au public; & a appris à tous les hommes le moyen par lequel ils se peuvent élever à une honneste fortune, & il apprend dans ce Livre à tous les Saints, que toute la grandeur, & que tout l'éclat de la terre ne doit point avoir d'autre but, que cette riche & bienheureuse pauvreté, qui nous rend semblables à Jesus-Christ. Il nous propose pour ce sujet, l'exemple d'un grand Seigneur, tiré du Cloistre pour commander des armées, & lequel s'y retire enfin, & y meurt dans le pauvre habit de saint François. Cette Vie contient les plus hautes maximes d'Estat, & les plus sain-

tes Regles de la Religion: C'eſt pourquoy il falloit un homme conſommé dans le métier des armes, & illuſtré par ſa pieté, pour développer des matieres qui paroiſſoient ſi oppoſées. C'eſt à quoy a parfaitement reüſſi ledit ſieur DE CAILLIERE, & c'eſt le témoignage que nous en rendons au public; & qu'il n'y a rien dans ſon Livre contraire à la Foy, ny aux bonnes mœurs. Fait ce 20. jour de May 1661.

T. FORTIN, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, Curé de S. Criſtophe, & Principal du College de Harcour.

A. FAURE, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, & Principal du College de ſaint Michel.

AVTRE APPROBATION.

J'AY leu un Livre, intitulé, *Le Duc de Joyeuſe Capucin*, par Monſieur DE CAILLIERE, Maréchal de Bataille des Armées du Roy, Commandant pour ſon ſervice, dans la Ville & Château de Cherbourg. Fait ce 8. Avril. 1661.

M. GRANDIN.

LE

LE COURTISAN PREDESTINE', OU LE DUC DE JOYEUSE CAPUCIN.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Que la raiſon a produit les Vertus Morales, & la Foy les Chrétiennes. Que Dieu fait rarement de grands Saints. Que le P. Ange de Joyeuſe a été de ce nombre.

C'Est une propoſition univerſellement reçeuë, que l'ame humaine eſt formellement diſtinguée de celles des brutes par la raiſon & par l'immortalité, & que cette difference ſi grande & ſi noble, ne peut tirer ſon principe de la puiſ-

ſance de la nature. Si l'on conſidere que la nature n'eſt qu'un mouvement perpetuel d'alteration, produiſant l'infinie diverſité de formes, qui compoſent les Eſtres des choſes; l'on n'aura point de peine à demeurer d'accord, qu'elle eſt trop imparfaite, pour donner à nôtre ame l'intelligence & l'immortalité qu'elle n'a pas elle-meſme. Ce deffaut nous fera connoiſtre que l'origine d'un ſi rare bien-fait ne peut eſtre trouvée qu'en Dieu, puis qu'il eſt ſeul immortel de ſon eſſence, ſans commencement, & ſans fin. De cecy reſulte une autre conſequence, auſſi neceſſaire que la premiere, qui me fait conclure que comme les ames des brutes s'aneantiſſent par la diſſolution de leurs formes, lors qu'elles r'entrent dans les qualités elementaires, dont elles eſtoient compoſées; celles des hommes qui n'y ſont pas ſujettes, par une meſme raiſon, doivent retourner à Dieu, comme à leur Principe, pour y joüir de l'immortalité. Il eſt certain qu'un ſi grand bien eſt le partage de la Nature humaine, & que Dieu le donne ſans diſtinction à tous les hommes; mais je n'eſtime pas qu'il les traite égallèment dans la diſtribution de l'intelligence & de la raiſon,

quoy que tous en soient capables, tous ne le possedent pas également, nostre ame a des liaisons si étroites avec les sens, que ne pouvant rien operer sans leur secours, elle ne se peut dispenser de prendre part à leurs infirmitez, & tant plus ils sont foibles, tant plus sa raison paroist-elle imparfaite : L'on remarque cette verité dans tous les estats de nostre vie, elle est ignorante dans l'enfance, dans l'adolescence elle se développe, elle s'éclaire dans l'âge parfait, elle s'affoiblit dans la vieillesse, & se ruine dans la decrepitude. La necessité de se servir des organes du corps, qui la tiennent comme prisonniere, est un mal-heureux obstacle qui l'empesche de s'élever jusqu'aux choses purement spirituelles ; car d'autant qu'elle ne donne point de prise aux sens, elle ne s'en peut former que des images foibles ou chimeriques, qui occupent son discours de raison, & la rendent souvent ridicule, apres avoir fait ses plus grands efforts pour les connoistre. De là vient que les Philosophes anciens, reconnoissans leurs foiblesses naturelles, ne se sont jamais proposez que les vertus morales pour object : & quoy qu'ils ayent découvert un principe universel, audelà duquel

ils n'ont pû rien imaginer, ils en ont pourtant abandonné la pourſuitte, & perdu l'eſperance de ſe rejoindre jamais à luy. De ſorte que ne s'attachans qu'aux choſes ſenſibles, ils ont eſtably le repos & la tranquillité de l'ame, pour tout terme à leur felicité. L'on ne peut trouver étrange qu'ils ayent philoſophé de la ſorte, n'eſtans éclairez que des ſeules lumieres de la nature: mais lors qu'il a plû à Dieu d'y joindre les rayons de ſa grace, & de nous envoyer ſon Fils unique pour diſſiper les tenebres de noſtre ignorance, en operant noſtre ſalut, il nous a donné la foy, par laquelle il nous a revelé des myſteres incomprehenſibles, où l'humaine intelligence ne pouvoit jamais atteindre. Or comme la raiſon naturelle a produit les vertus morales dans toutes les Sectes des Philoſophes, la lumiere de la Foy a eſté la ſource des Chreſtiennes parmy les fideles: Celles-là ont fait des ſages à l'uſage du monde, & celles-cy des Saints pour habiter le Ciel. D'où je conclud, que les dernieres ayans un principe d'autant plus infaillible, que la foy ſurpaſſe la raiſon, nous ne les pouvons embraſſer avec aſſez d'ardeur, puiſque leurs recompenſes ſont aſſeurées, & hors de toute

comparaiſon. Je ſçay bien que cette propoſition eſt ſi vraye, qu'elle s'établit d'elle-méme dans les Eſprits les moins éclairez; mais pour en bien connoiſtre la pratique, & en découvrir les admirables effets, j'ay entrepris d'écrire la vie d'un des plus grands, des plus parfaits, & des plus ſaints hommes de noſtre ſiecle, duquel je puis dire ce que ſaint Paul diſoit de luy-meſme : *Il a gardé ſa Foy, il a fourny ſa Carriere, & la Couronne enfin luy a eſté donnée avec juſtice.*

Quand je conſidere le commencement, le progrez, & la fin de ſa vie, j'avoüe que mon deſſein m'étonne, & qu'ayant veſcu dans une profeſſion fort éloignée des ſublimes vertus que j'entreprens d'écrire, j'ay juſte ſujet de me défier de ma propre foibleſſe : Mais enfin puiſque la ſincerité eſt la plus conſiderable partie de l'Hiſtoire, j'oſe eſperer de m'acquitter fidellement de celle-cy, qui ne s'éloignera point des Memoires que j'ay tiré de ceux qui ont eu une exacte connoiſſance de ſa vie, & dont la probité me met à couvert de tous ſoupçons, de flaterie ou de menſonge : Comme ils font profeſſion d'une ſimplicité digne des enfans de leur Patriarche ſaint François, ils me

dispenseront de donner à ce discours les ornemens que les Sçavans cherchent dans les narrations, & à dire le vray, les saintes actions du Bien-heureux Pere Ange de Joyeuse Capucin, ont eu tant d'éclat pendant sa vie, & apres sa mort, qu'elles n'ont aucun besoin de secours étranger pour paroistre ce qu'elles sont, & je les regarde comme des Astres qui se produisent par leur propre clarté. Tout ainsi que les flambeaux donnent plus de lumiere dans les lieux obscurs, demesme les vertus de ce grand homme n'ont jamais eu tant d'éclat, que lors qu'il a caché son illustre naissance dans un Cloître; & que par une resolution digne d'un Predestiné, il a volontairement abandonné les qualités de Duc, Pair, & Mareschal de France, avec tous les autres avantages de la fortune, pour se revestir de l'habit d'un pauvre Religieux, dont la profession est d'opposer l'aneantissement de soy-mesme aux grandeurs du monde, & la pauvreté Evangelique aux richesses que les hommes souhaittent avec tant d'ardeur. Sans doute deux extremités si éloignées sont bien difficiles à concilier; il n'appartient point à la raison humaine de concevoir un si grand dessein, ny à la force de nostre

courage de le mettre en execution. Un évenement si rare & si extraordinaire, est l'ouvrage de la main de Dieu : aussi ne voit-on point de miracles qui ne portent son caractere, ny de Saints qui ne soient de sa façon. L'Ecriture qui nous dit que plusieurs sont appellez, & que peu sont élûs, veut, ce me semble, nous faire entendre, que si nôtre vocation vient du Ciel, le choix dépend aussi de nous, que les graces suffisantes ne nous manquent point pour operer nôtre Salut, & que nostre consentement les rend efficaces, lors qu'il est soûtenu de la main de Dieu qui nous les donne : Mais cette abondance extraordinaire de benedictions, qui fait l'étonnement du Ciel & de la terre, n'est reservée qu'aux grands Predestinés, que Dieu a choisis dans ses idées eternelles, pour sa plus grande gloire. Et comme parmy un nombre infiny d'Etoilles qui embellissent le Ciel, il n'a creé qu'un Soleil & qu'une Lune, dans l'estat de la grace il fait rarement de grands Saints, qui surpassent en gloire les autres Bien-heureux dans le Ciel, de même qu'ils les ont dévancez en merites, tandis qu'ils ont vescu sur la terre.

L'ordre de l'Histoire veut que je commence la vie de mon Saint Heros

par sa Naissance, & que je fasse voir de combien de Grands & Illustres Ayeuls elle a esté precedée : Mais il semble que je pourrois retrancher cette partie de mon discours, & qu'il n'est pas necessaire d'écrire ces vains titres d'honneur, communs aux méchans comme aux gens de bien, pour en charger l'homme du monde qui les a fuis avec plus d'empressement. La profonde humilité dont il a fait une constante profession toute sa vie, donne assez à connoistre qu'il ne les a point aymez ; Et le sacrifice volontaire qu'il en a fait au pied de la Croix de Jesus-Christ, est une preuve bien claire, qu'il les a considerez comme des empeschemens à la perfection Chrestienne, apres laquelle il a toûjours saintement soûpiré. J'avoüe que cette consideration le touche ; mais puisque je n'écris pas pour luy, & que la gloire dont il joüit est infiniment au dessus des éloges des meilleures plumes du monde, je le dois montrer tout entier à mon Lecteur, le proposer pour exemple à ceux que la nature a fait ses égaux, lors qu'il a vécu dans la Cour ; & pour modelle de saintеté, aux Religieux avec lesquels il a finy sa vie.

CHAPITRE II.

De la Maison de Joyeuse. Qualitez des Seigneurs qui en sont sortis. Leurs Alliances. Les soings differens du Mareschal de Joyeuse & de sa femme, pour l'instruction de leurs enfans. Qualitez de la Mareschalle.

LE Bien-heureux Pere Ange porta le nom de Henry dans le monde, & sortit de la tres-illustre Maison de Joyeuse, de la Province de Languedoc: Elle est si connuë de toute la France, que je me suis dispensé des soings de rechercher son origine dans l'antiquité de plusieurs siecles: nostre Histoire estant toute pleine des grands hommes qu'elle a fait naistre, & qui ont fidellement servy nos Roys dans les plus importantes Charges de l'Estat. Elle a produit des Generaux d'armées, des Gouverneurs de Provinces, des Admiraux, des Mareschaux de France, & des Ducs & Pairs: Mais pour justifier le rang que les Seigneurs de cette illustre Maison ont tenu de tout temps dans ce Royaume, je diray seulement, que pendant le Regne de Loüys XI. 1465. Loüys de Joyeuse é-

pousa Jeanne de Bourbon, duquel Mariage sortirent les Comtes de Chartres, de Bonneval, & plusieurs autres Seigneurs successivement, jusqu'à Guillaume de Joyeuse, pere de nostre Henry, Comte du Bouchage. Guillaume fut honoré par Henry II. du Collier de son Ordre, & de sa Lieutenance generale en Languedoc, laquelle il exerça par l'espace de trente-cinq ans, avec reputation d'homme juste & vaillant, il sceut si bien acquerir l'inclination & le respect des peuples, que cette bien-veillance passa à ses enfans avec sa Charge, comme une succession hereditaire, & il fut toûjours si opposé aux Pretendus reformez, qu'il transmit son aversion à tous ses décendans, & les rendit ennemis irreconciliables des erreurs de Calvin, qui de son temps coûterent à la France son plus pur & son meilleur sang. Ce Seigneur se signala en plusieurs grandes occasions: & le Roy Henry III. pour recompense de ses longs & importans services, le fit Chevalier du nouvel Ordre du S. Esprit, & luy donna le Bâton de Mareschal de France: il épousa Marie de Batarnay, fille de René de Batarnay, Comte du Bouchage, & d'Elizabeth de Savoye. De ce Mariage sortirent cinq fils, sçavoir,

Anne, élevé à la Cour de Henry III. duquel il eut les bonnes graces à si haut point, qu'il le fit premier des Ducs & Pairs, Gouverneur de Normandie, & Admiral de France. Ces grands titres d'honneur pouvoient assouvir l'ambition la plus déreglée d'un Seigneur de sa qualité; mais le Roy qui mesuroit ses biens-faits au merite de son favory, luy fit encor l'honneur de luy donner pour femme la Princesse Marguerite de Lorraine, sœur de la Reyne, toutes deux filles du Comte de Vaudemont. Un si grand excez d'honneur, jusqu'à lors inconnu à la Noblesse Françoise, porta le Roy à le marquer encor par des profusions inoüies: Et l'Histoire remarque, qu'apres avoir employé douze cens mil écus à la solemnité des Nopces, il dota la Mariée de trois cens mil.

Le second, nommé François, fut Cardinal, & donna des marques d'une pieté digne de son rang & de son caractere, par les monumens qu'il a laissé de sa liberalité envers les pauvres Religieux, de sa charité envers les pauvres, & de son amour pour les gens de lettres.

Le troisiéme fut Henry, Comte du Bouchage, dont j'entreprens d'écrire la vie, qui porta depuis le nom de Duc de Joyeuse.

Le quatriéme, Scipion grand Prieur de Tholoſe, qui ſucceda à la Lieutenance generale de Languedoc, apres la mort du Mareſchal de Joyeuſe.

Le cinquiéme, CJaude, Marquis de ſaint Sauveur, qui fut tué à la bataille de Coutras, en l'âge de ſeize ans avec ſon frere aiſné, comme nous dirons cy-apres.

Ces cinq freres eurent tout le bonheur de répondre avantageuſement aux ſoins que le Mareſchal de Joyeuſe leur pere avoit pris de leur éducation. Il ſçavoit combien il importe de cultiver avec ſoin les bonnes inclinations de la jeuneſſe, & que les vertus n'eſtans que des habitudes de l'ame à bien penſer, & à bien faire, l'on n'en doit donner que de bonnes aux enfans, dont le propre eſt de recevoir les premieres Impreſſions avec facilité, & de les conſerver d'ordinaire durant tout le cours de leur vie. Ce fut pour cette raiſon qu'il leur choiſit des Precepteurs capables d'un ſoin ſi important. Sa qualité, & les Emplois auquels il les deſtinoit, l'obligeoit de les faire ſoigneuſement inſtruire dans les ſciences propres à la Cour, & de les rendre adroits aux Exercices neceſſaires à ceux qui doivent faire la profeſſion des armes. Il ſuivoit en cela la politique ordi-

naire des gens de son rang & de sa condition : Et comme les Peres n'ont rien qui les touche de plus prés que l'amour de leurs enfans, le premier de leurs soins, est de les rendre capables de pratiquer un jour les vertus heroïques, pour établir leurs fortunes avec éclat dans les païs qui les ont veu naistre, & répandre la gloire de leurs belles actions dans les climats les plus inconnus. Ils sçavent qu'il faut un pareil fondement pour appuyer l'estime & la reputation, & que personne n'y doit raisonnablement aspirer, qu'il ne s'en soit rendu digne. Un sentiment si juste & si genereux ne pouvant estre contesté, trouvera sans doute autant de partisans qu'il y a d'hommes au monde engagez par leur naissance à la suitte de la Cour, & de la guerre. La gloire & la fortune sont les deux Idoles que le monde revere, c'est à ces fausses divinitez que les plus honnestes gens sacrifient tous leurs soins, tous leurs travaux & tous les momens de leurs vies. La premiere a des charmes si subtils, qu'elle enchante les plus vertueux; C'est elle qui leur inspire l'ambition, qui s'établit tiranniquement dans leurs cœurs, & leur donne de perpetuelles inquietudes : Elle les fait soûpirer apres les

grandes entrepriſes, elle les porte à former des deſſeins hazardeux, & les enyvrant de ſa propre fumée, elle les pouſſe au mépris de la vie, pour acquerir une reputation immortelle parmy les hommes, de laquelle ils n'ont aucun ſentiment aprés la mort. J'avoüe que c'eſt une chimere, mais quoy qu'elle ſoit auſſi vieille que le monde meſme, elle a conſervé ſa beauté dans tous les ſiecles, & le temps qui détruit toutes choſes n'a pû encor la rende laide dans les opinions des plus ſenſez. Auſſi faut-il confeſſer qu'elle a produit les vertus les plus éclatantes, qu'elle a fait le deſtin des Alexandres, des Ceſars & des Pompées; & que lors même que nous lui refuſons nôtre approbation, nous ne la pouvons empeſcher de nous donner de l'étonnement, il ſemble qu'elle ait toûjours la fortune pour compagne, & que ces illûſtres tyrans, qui ont pratiqué les vertus heroïques, ont eu autant de ſoin d'établir leurs Empires, que d'étendre leur reputation. Il eſt certain qu'il ſeroit mal-aiſé de ſeparer la fortune d'avec la gloire: car ſi la derniere n'eſt qu'une fumée, la premiere luy donne un corps qui lui ſert de ſupport, & la rend utile aux Heros aprés l'avoir acquiſe. Ce n'eſt pas qu'il

nes'en trouvent qui mépriſent la fortune pour courir à la gloire : Et l'Hiſtoire eſt pleine de cette eſpece de Braves, qui n'ont travaillé toutes leurs vies, que pour s'élever d'illuſtres Tombeaux aprés la mort. En verité, quand je fais reflection ſur la conduitte des hommes les plus éclairés, il me ſemble que noſtre raiſon eſt bien foible, & que nous ſommes bien mal-heureux d'abandonner tout le cours de nôtre vie à une ſi mauvaiſe guide : cependant il la faut ſuivre comme une ſouveraine maiſtreſſe, dont on ne peut quitter l'empire ſans tomber dans celuy de la folie. C'eſt elle qui établit les loix, qui autoriſe les coûtumes, qui regle nos actions, qui corrige nos mœurs, & qui eſt l'ame de nôtre Morale. Mais ſi le Mareſchal de Joyeuſe fut un grand Politique dans l'éducation de ſes enfans, pour les rendre digne de l'eſtime du monde, & de cette bonne fortune dont nous venons de parler ; Marie de Batarnay leur mere fut une ſage maiſtreſſe pour leur enſeigner le Chemin du Ciel. Cette vertueuſe Dame ne s'oppoſa point aux ordres du Mareſchal ſon Mary ; mais elle y adjoûta les ſiens, & par ſa prudence admirable elle joignit les vertus Chrêtiennes aux Morales. Celuy-là en voulut fai-

re des Heros pour le monde, & celle-cy des Saints pour le Ciel. L'un & l'autre avoient des fins differantes, mais non pas contraires ; Dieu n'a pas exclu du Paradis les gens du monde & de la Cour, c'eſt un lieu vaſte, & d'une étanduë infinie, qui reçoit tous ceux qui ſuivent le Chemin de la vertu. C'eſt un heritage où tous les Fideles ont droit de prétendre, & dont la poſſeſſion nous eſt aſſurée par les merites du ſang de JESUS-CHRIST, ſi nos déreglemens ne nous en rendent indignes. Auſſi l'Hiſtoire nous fournit-elle une infinité d'exemples de Roys, de Princes, & de Grands Seigneurs, qui joüiſſent de cette ſouveraine felicité, & que l'Egliſe a reconnus pour Saints, aprés avoir eſté informée de leurs vertus, & aſſurée de leurs miracles. Ce fut ſur un ſi beau fondement que la Mareſchalle travailla à l'éducation de ſes enfans, & que ſon amour de Mere redoublant ſa charité Chrêtienne, leur inſpira la devotion avec tant d'ardeur, qu'elle rendit toûjours ſes leçons fructueuſes & utiles à des Diſciples ſi bien nez. Je ne m'étonne point du progrez que firent ſes ſoins, quand je conſidere ſes inclinations & ſes mœurs. Son exemple leur impoſoit la neceſſité de bien faire, & la vertu qu'elle

le pratiquoit sans cesse, faisoit de si vives Impressions dans leur esprit, qu'on les voyoit croistre en merites de momens en momens, & surpasser tous ceux de leur âge & de leur qualité. Elle vécut aupres du Mareschal son mary à Tholose pendant leur plus tendre jeunesse, sans témoigner aucune envie d'aller à la Cour. Et d'autant qu'elle se voyoit environnée d'un nombre infiny d'Heretiques, qui troubloient le repos du Languedoc, pendant que le Mareschal se servoit de sa valeur, & de ses armes pour reprimer leur insolence, elle faisoit de continuelles prieres à Dieu pour leur conversion. J'aurois sans doute de la peine à trouver assez de foy dans l'esprit de mon Lecteur, si j'écrivois icy ponctuellement ce que j'ay appris des admirables austeritez dont elle affligeoit son innocence, par la pratique ordinaire des jeûnes, par les veilles, par la visite des prisons & des Hôpitaux, & par les frequentes Prieres qu'elle adressoit à Dieu. Mais si l'on tourne les yeux sur la fortune de ses enfans, l'on verra le fruict de ses soins, & le progrez de ses belles leçons. L'aisné, comme j'ay dit, eut des honneurs & des biens au dessus de la portée des plus grands Seigneurs; il vé-

cut dans la Cour avec estime, il employa sa valeur & ses armes au service de son Roy, & mourut glorieusement dans une Bataille en combatant l'Heresie & la rebellion. Son jeune frere eut un sort pareil en sortant de l'enfance : le Grand Prieur de Tholose combatit les mesmes ennemis dans son Gouvernement de Languedoc aprés la mort du Mareschal son pere, & comme si le Ciel eust predestiné cette famille au Martyre, il permit qu'il succomba sous les armes des Heretiques à Villemur, aprés avoir donné les dernieres preuves d'une valeur extraordinaire. Cette vertueuse Dame pouvoit-elle souhaitter un plus grand bon heur dans le monde à ses enfans, ny voir leur vertu mieux recompensée, & pouvoient-ils, selon elle, recevoir une mort plus illustre que celle de Martyrs. Dieu qui l'en priva pour sa gloire, voulut adoucir sa douleur par cette circonstance, & luy laisser le Cardinal son second fils, pour la consoler de la perte des trois autres ; Et quoy que le Comte du Bouchage eût déja quité le monde six mois devant la mort de son aisné, & qu'il eût demeuré cinq ans parmy les Capucins, lors que le Grand Prieur fut noyé dans le Tarn à la deffaite de Villemur ; le

Pape l'ayant dispensé de ses vœux, & la Province l'ayant contraint de reprendre les armes pour la deffence de la Religion, il pouvoit encor soûtenir la fortune & l'éclat de sa Maison.

Mais Dieu qui l'avoit destiné à de plus grandes choses, prit la conduite de sa vie, & le guidant par des détours inconnus aux plus éclairez, luy fit trouver des delices incomprehensibles dans des peines insupportables, des grandeurs sans mesure dans une humilité profonde, & des richesses sans nombre dans une extreme pauvreté.

CHAPITRE III.

Progrez des Etudes du jeune Comte du Bouchage. Ses qualitez naturelles. Son inclination à la pieté. La conference qu'il eut avec le Gardien des Cordeliers de Tholose, sur le bonheur de la vie Religieuse.

HEnry Comte du Bouchage, troisiéme fils du Mareschal de Joyeuse, & de Marie de Batarnay, nâquit à Tholose en l'an 1563. & fut tenu sur les Fonds par le Connétable de Montmorancy, qui luy donna son nom. Aprés qu'il fut sorty d'entre les mains des femmes, on le mit sous la conduitte d'un Precepteur

Naissance du Comte du Bouchage.

nommé Martin, homme ſçavant & de grande probité, qui s'acquita avec tous les ſoins imaginables de la charge qu'il avoit priſe, il trouva dans cét Enfant une douceur naturelle, accompagnée d'une grande vivacité d'eſprit, qui paroiſſoit dans ſes yeux, avec laquelle il comprenoit les choſes les plus difficiles ſans aucun effort: ſon humeur étoit aiſée à conduire, toutes ſes inclinations portées à la vertu, & ſes mœurs innocentes le faiſoient admirer. Il n'eſtoit pas difficile de bâtir ſur de ſi bons fondemens, & ſans rien diminuer de la gloire du Maître, l'on peut dire beaucoup à l'avantage de ſon Diſciple. Pour moy qui prens ſouvent plaiſir à examiner les forces de la nature, j'avoüe que ſi je ne luy attribuë pas abſolument la cauſe du bien & du mal que nous faiſons, je ne puis m'empécher de l'en accuſer comme complice, je la reconnois ſi puiſſante ſur nos inclinations, qu'elle me paroiſt preſque toûjours maîtreſſe de nos mouvemens. Je ſçay bien que les bons preceptes la corrigent & la rendent meilleure, & que ſemblable à une terre de ſoy-meſme ſterile, elle peut produire de bons fruicts étant bien cultivée; Mais on m'avoüra que le revenu n'en vaut pas la dépenſe, & que d'une ſi

ingrate culture, la peine passe toûjours le plaisir. Au contraire les natures heureuses s'avancent d'elles-mesmes dans les plus sublimes vertus, & font des progrez dans les sciences, qui étonnent ceux mesmes qui prennent le soin de les instruire. Cecy se vit clairement en la personne de ce jeune disciple; il prenoit ses leçons comme des jeux & des divertissemens, & surpassant tous ceux de son âge & de sa Classe en naissance, ils les devançoit aussi en merites, sans que personne luy pût disputer le premier rang. A l'âge de dix ans, il entra en Rhetorique, avec l'étonnement de tous ses Maistres, il prenoit un singulier plaisir à les satisfaire par sa diligence, & par sa soumission; mais comme s'il eût eu quelque naturelle antipathie contre la gloire: qui chatoüille si agreablement les plus austeres, il ne pouvoit souffrir qu'on le loüast quand il avoit bien fait. Il sembloit que les eloges, quoy que justes, offençassent sa modestie; & la pudeur qui paroissoit sur son visage, estoit une marque évidente que cette belle ame n'avoit aucun commerce avec la vanité. Cependant, il ne pouvoit empescher qu'un chacun ne luy donnast de l'encens, & ne luy jettast

des fleurs. Sa modestie avoit des charmes qui se faisoient sentir à tout le monde, & qu'il ne connoissoit pas luy-mesme. L'innocence de ses mœurs luy attiroit la benediction de ceux qui le voyoient, & sa jeune vertu par un privilege extraordinaire se faisoit admirer sans envie, & forçoit agreablement tous ceux de son âge de luy ceder sans resistance & sans regret. En verité quand je considere un si beau naturel, moy qui donne tant à la nature, je suis tout prest à me dédire & à changer d'opinion: car s'il est vray qu'elle agisse en nous avec liberté, & particulierement dans un âge si tendre, où l'interest & la malice ne l'ont point encor corrompuë, Comment se pouvoit-il deffendre du plaisir de se voir loüé, puisque les plus sages ressentent avec transport les douceurs de la gloire, que ceux qui ne le peuvent avoir, parce qu'ils ne la meritent pas, s'évaporent dans la vanité: Et que les méchans, qui ne connoissent pas la premiere, & ne se peuvent arrester à la seconde, passent jusqu'à l'orgueil? Ne dois-je donc pas conclure, ou que cét enfant avoit quelque chose au dessus de la nature, ou que Dieu qui l'avoit predestiné de tout

temps, avoit jetté dans sa belle ame les semances d'une profonde humilité, qui ayant commencé à germer pendant sa jeunesse, porta bien-tost apres des fruicts dignes de son amour, & de l'étonnement de tous les hommes. Je n'auray point de peine à prouver cette proposition à ceux qui se donneront le loisir de lire la suitte de sa vie, & les progrez de ses vertus. A peine eut-il l'usage de la raison, qu'il s'appliqua tout entier au service de Dieu, & à la recherche des moyens de faire son salut. Il n'avoit jamais plus de joye que lors qu'il s'approchoit des Sacremens; & quoy que son innocence n'eût pas besoin de celuy de la penitence, il ne passoit point de semaine qu'il ne se jettast aux pieds du Pere de la Hocque, Gardien des Observantins de Tholose, qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Je ne m'étonne pas s'il trouvoit du plaisir dans cette action, qui fait tant de peine à tous les hommes; Dieu nous a donné un si. necessaire Sacrement pour nous reconcilier avec luy, aprés que nos pechez nous ont rendus dignes de sa colere, & des chastimens de sa justice. Mais pour en recevoir le fruict. il faut pleurer nos fautes, il faut avoir

de l'horreur de nous-mesmes, d'avoir offencé celuy qui meritoit tout nostre amour; non seulement par la crainte de ses châtimens, mais pour la consideration de ses bienfaits, & de nôtre ingratitude. Je sçay bien que le premier motif, qui porte le nom d'Attrition, peut operer la grace avec le Sacrement, & qu'il nous est permis de craindre les supplices aprés les avoir meritez: Mais n'est-ce point adjoûter une infame lâcheté à une extreme malice? Quand il ne seroit point d'Enfer pour nos crimes, serions-nous moins injustes envers Dieu? Nostre propre raison pouroit-elle nous laisser en repos, aprés avoir offencé celuy qui nous a fait ce que nous sommes, & sans le concours duquel nous retournerions dans le neant? Pourrions-nous vivre chargez d'une si noire ingratitude, & ce mesme vice qui nous rend infames parmy les hommes, & nous fait perdre l'honneur qui nous est si cher, ne nous touche-t'il plus quand il s'addresse à Dieu? En verité s'il nous restoit un peu de jugement aprés avoir peché, cette consideration suffiroit pour nous affliger jusqu'à la mort: Ce que je puis conclure est, que les crimes nous privent des lumieres de la raison, aprés nous avoir osté la grace & l'innocence: Mais si la penitence

nitence est si pesante à ceux qui en ont necessairement besoin pour retourner à Dieu ; combien est-elle agreable à celuy que les crimes n'en ont jamais separé. Quoy qu'il se defie comme saint Paul de sa propre justification, puisque nul ne sçait s'il est digne d'amour, ou de haine, il a toûjours une satisfaction qui n'est concevable qu'à luy seul, de ne trouver sa conscience chargée d'aucun peché mortel. Comme il n'a à combatre que la fragilité de la nature, qui le fait tomber dans de legeres imperfections, il voit toûjours la main de Dieu qui le soutient, pour l'empécher de faire des chutes mortelles : & la mesme grace qui produit son amour, éclaire son entendement, & luy fait connoître la vertu toute nuë & sans obscurité. Delà viennent les joyes interieures des Saints, & le repos des bonnes consciences ; ils aiment Dieu comme leur Pere, & ne le craignent point comme des valets ; les transports que l'amour leur donne les élevent si loin au dessus de la terre, qu'ils perdent l'enfer de veuë : Et n'ayans plus pour object de leurs meditations que la bonté infinie de Dieu, & leur propre reconnoissance des graces qu'ils en ont receu, ils ont plus de respect que de crainte pour sa justice. C'est icy le por-

trait de l'innocence de nôtre jeune Predestiné ; la vertu qui étoit née avec luy, & qui croſſoit avec ſa raiſon, luy rendoit agreables les exercices ſpirituels, le joug de Dieu luy ſembloit doux, & ſa charge legere, les progrez ordinaires de ſa devotion eſtoient les jeux de ſon enfance : ſa conduite pouvoit ſervir de regle aux plus ſenſez, & ſon exemple inſpiroit la vertu à tout le monde. Ses parens, & particulierement ſa vertueuſe Mere, regardoient avec plaiſir les inclinations de cét enfant, & bien loin de le détourner d'un ſi beau chemin, elle ne recommandoit rien avec plus de ſoin à ſes Precepteurs que de l'y entretenir. Sa naiſſance & le rang que tenoit le Mareſchal ſon Pere dans la Province de Languedoc, luy attiroient la conſideration de ſes Maiſtres, & le reſpect de ceux qui eſtudioient avec luy : Et comme c'eſt l'ordinaire des moindres d'imiter les plus grands, la pieté du jeune Comte qui s'eſtoit répanduë par tout le College, entra dans le cœur de la pluſpart des Eſcholiers.

Pendant ce temps-là eſchut l'année du grand Jubilé, la Publication en fut faite à Tholoſe, & chacun ſe diſpoſa de le gagner ; la devotion fut grande par toute la Ville : & il arriva que dix ou douze

jeunes hommes, qui avoient toûjours imité la pieté du Comte, touchez puissamment du Saint Esprit, resolurent entr'eux de quitter le monde & se faire Cordeliers, leur projet fut suivy de l'execution; & sans reveler leur dessein à personne, aprés en avoir obtenu la permission du Superieur, ils receurent de sa main tous ensembles l'habit en mesme jour. Le bruit de cette conversion courut incontinent dans Tholose, & comme il y avoit des Gentilshommes de Maisons assez considerables parmy ces nouveaux convertis, avec lesquels le jeune Comte du Bouchage avoit fait amitié, il accourut au Convent pour les voir, & pour leur donner des marques de sa bien-veillance. Il se pouvoit faire aussi que c'estoit pour satisfaire sa curiosité, & chacun experimente en luy-mesme que les choses nouvelles produisent d'ordinaire un pareil effet: Mais ce jeune Seigneur qui n'avoit jamais veu la prosperité de personne qu'avec plaisir, & sans souhaiter d'y avoir part, ne put s'empescher de regarder celle de ses compagnons avec émulation. Il se sentit touché d'un violent desir de les suivre, & ne put considerer, sans quelque espece de douleur, que ceux qui à peine l'avoient égalé dans les exercices de vertu, le devançassent en

un moment. Cette pensée si grande & si nouvelle luy roûla dans l'Esprit quelque temps avant qu'il prît resolution de la découvrir : On le vit plus resveur qu'à l'ordinaire, ses Prieres estoient plus longues & plus frequentes, & lors qu'il alloit aux Cordeliers, il sembloit qu'il n'en pouvoit sortir. Enfin ne pouvant plus supporter une si violente inquietude, un jour qu'il se promenoit dans le Cloistre avec le Pere Gardien son Confesseur; aprés l'avoir entretenu du progrez de ses études, & de la devotion generale du grand Jubilé, il fit tomber la conversation sur les douze Novices qui avoient pris nouvellement l'habit, & luy dit avec un grand soûpir: Mon Dieu, mon Pere, que mes compagnons sont heureux! n'est-t'il pas vray qu'ils ont bien plus de vertu que moy, puisque Dieu leur a accordé une grace qu'il ne me fait pas : car enfin n'y a-t'il pas bien plus d'avantage d'épouser une profession qui nous assure du Paradis, que de s'engager à la suite du monde & de la Cour, où l'on n'a pour objet que la fortune & l'ambition, qui trompent souvent nos esperances, & qui ne peuvent remplir nos desirs, quand même elles nous accorderoient toutes leurs faveurs : je vous avoüe mon Pere, adjouta-il, que si j'ê-

rois en leur place, je n'en voudrois jamais sortir. Le Gardien qui l'écoutoit attentivement, & qui observoit tous les mouvemens de son visage & de ses yeux, luy répondit, que la Religion, sans doute, avoit quelque chose de grand, qu'il estoit bien vray que Dieu l'avoit donnée aux hommes comme un Azile contre la corruption du siecle, & que les veritables imitateurs de S. François estoient autant de Predestinez, & que la Regle en étoit toute sainte; mais qu'on n'en voyoit que le dehors: que le Diable se servoit quelquefois des choses les plus augustes pour commettre les plus grands maux : que la vocation estoit incertaine, qu'il falloit une grande prudence pour discerner la bonne d'avec la mauvaise: que ces mouvemens qui viennent aux jeunes gens ne partoient pas toûjours du Ciel : que la legereté naturelle qui cherche les choses nouvelles, & n'ayme que les inconnuës, en pouvoit étre la cause: que si l'on sçavoit à combien de difficultez & de contradictions on s'engage en se faisant Religieux, on changeroit peut-être de dessein, & qu'aprés tout, les graces de Dieu ne sont pas renfermées seulement dans les Cloîtres: que la Cour a des Saints qui vivent au milieu de sa corruption sans en être soüillez, & que le monde

eſt tout remply de gens de vertu : que n'y ayant point de profeſſion dans laquelle on ne ſe puiſſe ſauver ; on pouvoit demeurer dans celle où l'on eſtoit né, ſans ſouhaitter ce qu'on ne connoiſſoit pas ; & qu'enfin la Religion ne pouvant rien ſouffrir de mediocre, dans la pratique de ſes Regles, il y faut eſtre ou Ange ou Demon. Ha mon Pere ! repliqua le Comte, pourquoy ceux qui ayment Dieu plus que leur propre vie n'y entrent-ils pas pour devenir Anges ? Peut-on concevoir une plus belle Methamorphoſe que celle-là ? ô que je ſerois content ſi je pouvois eſperer de le devenir un jour ! Monſieur, reprit le Pere, vous devez tout attendre de la miſericorde de Dieu, ſi vous perſeverez dans la vertu. Nous ne faiſons jamais de bonnes œuvres ſans en recevoir des recompenſes : ſa Juſtice eſt ſans comparaiſon plus exacte à les reconnoiſtre, qu'à punir nos crimes. Le plus grand ſecret pour bien regler vos deſirs, eſt d'abundonner voſtre conduitte à ſa ſainte Providence, & de croire qu'il diſpoſera de vous pour ſa gloire, & pour voſtre ſalut : Vous ſerez Ange ſi vous imitez la pureté des Anges, & j'oſe vous aſſurer que Dieu vous benira. Le jeune Comte voulut repartir, mais l'arrivée de quelques e-

culiers qui s'avancerent pour luy faire la reverence luy ferma la bouche, & cette sainte conversation se termina par la Prophetie du P. Gardien, qui n'entendoit pas pour l'heure ce qu'il disoit, mais elle revint bien des fois depuis à la memoire du Comte, lors qu'en prenant l'habit de Capucin, comme nous dirons en son lieu: le P. Gardien qui le receut, luy imposa le nom d'Ange, qu'il garda jusqu'à la mort. En verité la Providence a d'étranges ressorts pour acheminer les choses à leur fin: Ce bon Pere luy rendoit la Religion difficile pour le détourner d'y entrer, & cependant il luy propheti soit qu'il seroit un jour receu au nombre des enfans de saint François, sous le nom mesme qu'il avoit desiré sans y penser.

CHAPITRE IV.

Ce que pensa le Pere de la Hoque du Comte du Bouchage. Ses freres & luy sont envoyez prendre l'air en une Maison de la campagne. Leurs exercices, & leur conversation.

CE fut ainsi que le Comte du Bouchage fit connoistre à son Confesseur les premiers mouvements qui le porterent à

souhaitter l'habit de saint François. Je ne doute point qu'il ne sentit quelque chagrin d'avoir esté interrompu dans une conversation, à laquelle il prenoit un singulier plaisir : Mais enfin il fallut se separer, & l'importune civilité de ceux qui l'avoient abordé, l'obligea de souffrir qu'il le conduisissent jusqu'à son Logis, où il fut aussi accompagné de Monsieur Martin son Precepteur, qui n'avoit pour lors aucun soupçon de son dessein. Pour le Confesseur il fit bien quelque reflexion sur la ferveur avec laquelle le jeune Comte luy avoit parlé, mais ne le considerant que comme un enfant de douze ans, qui recevoit de fortes impressions des objets nouveaux, il ne crut point qu'il en vint jamais jusqu'à demander l'habit de Religieux. Comme il sçavoit mieux que personne le fond de sa conscience, l'innocence de sa vie luy persuada aisément qu'il avoit de l'inclination pour les gens de bien, & que les loüanges qu'il donnoit aux Religieux, estoient de simples effets de sa charité. Quelques jours se passerent en declamations publiques, & autres exercices ordinaires aux Estudians, dans lesquelles le Comte reüssissoit mieux que tous les autres, & le temps des vaccances estant arrivé, ses freres & luy furent

envoyez en une Maiſon voiſine de Tholoſe pour ſe divertir, & reprendre de nouvelles forces, lors qu'eles Claſſes ſeroient ouvertes. L'ordre qu'ils receurent du Mareſchal pour leur départ, fut ſi prompt &, ſi inopiné, que le Comte n'eut pas le moyen de prendre congé de ſon Confeſſeur, eſtant obligé d'entrer dans le meſme Caroſſe qui eſtoit preparé pour ſes freres, pour ſon Precepteur, & pour luy. Il fit bien quelque tentative pour cela, mais ſes freres qui mouroient d'envie de voir la campagne; & de prendre le plaiſir de la chaſſe, n'eurent pas aſſez de complaiſance pour l'attendre; de ſorte qu'avec cette petite mortification il monta en Caroſe avec eux, & partit ſans aller aux Cordeliers. Si-toſt qu'ils furent hors de la Ville, cette jeune troupe témoigna la joye qu'elle ſentoit de ſe voir dans une liberté plus grande qu'à l'ordinaire; & quoy qu'elle n'euſt aucune repugnance à l'Eſtude, l'interruption de ſes exercices accoûtumés ne laiſſoit pas de luy donner du plaiſir. Le jour d'aprés leur arrivée ils firent une partie de chaſſe : le Comte en fut comme les autres, & ſans témoigner aucune inquietude, il ſembloit goûter les plaiſirs innocens de cét exercice : Mais enfin les chiens

eſtans tombez en deffaut ſur un retour, & les valets de la Meute, pied à terre pour en revoir dans un chemin, ne le pouvant relever à cauſe de la ſeichereſſe, chacun s'ennuyant d'une ſi longue queſte, s'écarta ſelon ſa fantaiſie. Le Comte ſuivy d'un Page s'en retourna au Logis, & décendant à la porte du Parc, rentra dans une allée qui aboutit à un bois de haute futaye, dans lequel eſt une fontaine, qui fait un grand jet d'eau au milieu d'un large baſſin, reveſtu de gazons à rez de chauſſée, d'un agreable ſalon, couvert de branches de pluſieurs grands arbres qui l'environnent. Là s'étant arrêté pour conſiderer à ſon aiſe la beauté de cette ſolitude, il ſe coucha tout de ſon long ſur un tapis de mouſſe, & levant les yeux au Ciel, d'où ſon eſprit ne partoit point, aprés avoir bien des fois ſoûpiré, il ſe mit à penſer profondément au deſſein qui luy tenoit au cœur. D'abord, il ſe repreſenta les difficultez, ou plûtoſt l'impoſſibilité qui ſe trouvoit à ſon chemin ; & comme il avoit l'eſprit & le jugement bien plus avancez que ſon âge ne permettoit, il ſe figura le Mareſchal irrité contre luy, ſe ſervant de l'autorité de Pere, pour luy deffendre de penſer jamais à ſe faire Religieux. Cette imagination luy faiſoit une peine extreſme;

mais lors que son devoir luy mit devant les yeux l'obeïssance qu'il luy devoit, & par les loix de la Nature, & par celle de Dieu mesme qui le commande expressement, il se trouva entre deux precipices, dont il ne se pouvoit jamais tirer: Car, disoit-il, si je suis mon inclination, je peche contre mon devoir en desobeïssant, & si je me soûmets aux ordres de mon Pere, je n'execute pas ceux que le saint-Esprit m'inspire & me prescrit. O Dieu! continua-il, ne me rendez pas vostre sainte volonté si obscure, mon jugement est plus foible que mon amour: L'un me veut attacher à la terre, l'autre m'éleve jusqu'à vous. Accordez deux mouvemens si contraires, & puis qu'il faut que je succombe sous l'un des deux, Seigneur, fortifiez le Party le plus juste: Mais, disoit-il, aprés une longue méditation, ne puis-je pas prévenir la colere de Monsieur le Mareschal, & me precautionner contre la desobeïssance, je n'ay qu'à sortir de la Province, & me cacher dans quelque pays éloigné, où je ne seray connu de personne: Mon dessein n'est-il pas de quitter le monde, de fouler aux pieds ses vanitez & ses richesses, & de m'abismer dans le neant? & comment en pourray-je venir à bout dans une pays où ma qualité ap-

portera mil embaras à l'execution de mon projet ? quand meſme j'aurois le conſentement de mon Pere, pourrois-je empeſcher ceux qui me connoiſſent de me traiter comme ſon fils ? Que ſçay-je de qu'elle maniere je recevray les honneurs qu'on me voudra faire ? Et comment puis-je répondre de ma propre foibleſſe ? Suis-je aſſuré d'avoir l'ame aſſez forte pour reſiſter aux l'armes de ma Mere, & pour ſoûtenir ma conſtance contre les perſuaſions de mes parents & de mes amis. Ha Seigneur ! ne ſouffrez pas que je preſume rien de moy-meſme, permettez-moy de fuir pour rendre ma victoire aſſurée, quand j'auray quitté mon pays, je n'en ſeray pas plus éloigné de vous. Je ne cherche que vous ſeul, & je ſuis certain que je vous trouveray par tout. A peine eut-il finy cette penſée, que ſes freres & ſon Precepteur parurent dans l'extremité de l'allée qui touchoit au ſalon. Le Comte entendant le bruit qu'ils faiſoient, ſe leva pour aller à leur rencontre, & s'eſtans tous aſſemblez au bord de la fonteine, chacun rendit compte de ſon divertiſſement, depuis qu'ils s'eſtoient ſeparés à la chaſſe. Un Gentil-homme, domeſtique du Mareſchal, qui commandoit ſa Meute, & qui les avoit ſuivis pour les

divertir, se mit à faire la guerre au Comte, de ce qu'il avoit laissé la compagnie pour se retirer dans cette solitude luy demandant s'il n'estoit point amoureux? Ouy sans doute, repliqua le Comte, je le suis, & le seray toute ma vie. Si vostre amour, reprit le Gentil-homme ne change jamais d'objet, & qu'il soit aussi constant que vous le dites, il ne le faudra pas peindre comme celuy des Poëtes? car s'il dure autant que vous, il aura un jour la barbe grise, & s'il s'attache toûjours à une mesme chose, il luy faudra couper les aîles: je vous asseure, repliqua le Comte, que de quelque maniere que vous le peigniez, il ne ressemblera point au mien, comme il a le plus bel objet du monde, il n'est sujet à aucun deffaut. Son frere Scipion, qui fut depuis Grand Prieur de Tholose, se mélant dans la conversation, luy dit, en verité, mon frere, vos bonnes fortunes sont bien cachées, & ne m'aymez-vous point assez pour me les faire connoître; Je vous ay dit, repliqua-il, que je suis amoureux; mais je ne suis pas asseuré d'être aymé, & si je vous découvrois la beauté que je sers: je ruinerois tous mes desseins, & romperois toutes mes mesures. Et quoy, dit le Grand Prieur, avez-vous si mauvaise opinion de moy, & croyez-vous

que je puisse souffrir un tel outrage. Mon frere, reprit le Comte, vostre amitié me feroit plus de mal que vostre haine, & rien ne me nuiroit tant que vos bons offices; contentez-vous de ce que je vous dis. C'est un étrange amour que le mien. Je ne sçay, dit le Grand Prieur, si vostre Maîtresse est aussi belle que vous croyez, mais vous nous en faites une peinture bien bizarre. Aussi, reprit le Comte, ne ressemble-elle à rien de tout ce que vous connoissez; & si je vous l'avois nommée, vous ovoüeriez que vous luy avez d'extrêmes obligations. Je voy bien, repliqua le Grand Prieur, que vous ne voulez point de rivaux, & que pour étre tous freres, nous ne partagerons pas vôtre Maîtresse comme nôtre succession. Pour lors le sieur Martin son Precepteur, qui n'avoit point encor esté de la conversation, s'approchant prés du Comte, luy dit, Monsieur, j'ay bien plus à me plaindre de vous que Monsieur Scipion: car quoy qu'il soit vôtre frere, vous ne luy devez vôtre confidence qu'autant qu'il vous plaist; l'amitié n'est pas tyrannique jusqu'au poinct qu'elle doive arracher les secrets de nos amis contre leur consentement: Mais puis que Monsieur le Mareschal vôtre Pere m'a chargé de vôtre conduitte, vous ne

me pouvez celer vôtre engagement, sans avoir dessein de me tromper, jugez par là quelle opinion je dois avoir de vous, & en quelle estime vous vous allez mettre par tout, quand l'on apprendra dans la Maison, que vous n'avez point de confiance en vôtre frere, & que vous manquez de probité envers vôtre Precepteur. Je ne crains point, repliqua le Comte, les mauvais succez dont vous me menacez, pourveu que je puisse plaire à ce que j'ayme, tout le reste ne me touche point. Et quoy, reprit le Gouverneur, il vous est indifferent de passer pour un fourbe? Ouy, repliqua le Comte, pourveu que j'obeïsse & que j'ayme. Et bien, dit le Precepteur, je prendray desormais garde de si prés à vos actions, qu'elles ne me seront pas inconnuës, & au pis aller, je donneray avis à Mr le Mareschal de tout ce que vous nous avez dit. Je vous assure, reprit le Grand Prieur, il me semble que nous expliquons une Enygme, & c'est mon frere qui la propose; mais ne luy donnons pas la gehesne, aussi-bien sçaurons-nous son secret devant qu'il soit peu, sans lui en estre obligez. La finit cette agreable contestation, & toute la troupe s'en retourna vers le Château. Quinze jours ou trois semaines s'écoulerent, pendant lesquels

le Comte & ſes freres, ſe divertirent à la campagne ; il ne ſe paſſoit point de jour que quelqu'un ne luy fit une nouvelle guerre ſur le ſujet de ſon amour, de laquelle il ſe deffendoit galamment, & comme un homme de condition, qui entend raillerie. Cependant il ne laiſſoit point de continuer ſes ordinaires exercices de pieté ; & quoy qu'il fût à la campagne, ou dans ſon appartement au Château, ſon eſprit eſtoit toûjours au Convent des Cordeliers de Tholoſe, & toutes ſes penſées n'étoient pleines que du bon-heur qu'il ſe figuroit dans la condition des Religieux. Auſſi receut-il une joye ſenſible, & qu'il ne pût tenir cachée, lors que le temps des vaccances fut expiré, & qu'il fallut retourner à leur exercice ordinaire.

CHAPITRE V.

Etat du Comte du Bouchage. Inquietudes de ſon Precepteur. Ce qui arriva au Comte dans la Biblioteque des Cordeliers de Tholoſe. La propoſition qu'il fait au Pere Gardien. Sa réponſe. Deſſein du Comte découvert. Il eſt envoyé à Paris. Sa mere le conſole. Il promet de ſuivre ſes ordres.

PEu de temps aprés que le Comte eut recommencé ſes exercices, il fut plus

plus violamment agité que jamais du desir de prendre l'habit de saint François : & comme il se trouvoit toûjours entre le desir & la crainte, ces deux passions firent de si fortes impressions sur son esprit, qu'elles parurent sur son visage, & altererent tout son temperamment. L'on crût d'abord que ce changement procedoit de la trop grande assiduité qu'il avoit à ses Estudes, si bien que de l'avis méme de son Precepteur, on luy deffendit de s'y attacher autant qu'il avoit accoustumé de faire. Mais comme il n'en avoit point deviné la cause, il n'en fit pas cesser l'effet ; au contraire sa melancholie augmenta de jour en jour ; & son teint devint si changé, que les Medecins apprehenderent qu'il ne tombast dans licterie ou la jaunisse. Ces marques exterieures embarassoient le Precepteur plus que nul autre ; & quoy qu'il n'eut pris la conversation qu'il avoit euë touchant son amour, que comme une gentillesse d'esprit de son frere Scipion, Grand Prieur de Tholose, qui estoit naturellement plus enjoüé que le Comte, il commença d'en soupçonner quelque chose, & crut que la contrainte dans laquelle il vivoit, ou l'absence de sa Maîtresse luy causoit ces mauvais accidens. Toutefois lors qu'il faisoit refle-

xion sur son âge qui n'estoit que d'onze à douze ans, il voyoit si peu d'apparence de le croire, qu'il avoit honte de s'arrester dans une pensée si ridicule. Enfin ne pouvant trouver la source de ce mal, il conclut que ce pouvoit être un excés de melancolie, & que pour y apporter un remede convenable, il le falloit divertir, & luy donner toute la liberté qu'il voudroit prendre. Ce Precepteur fut environ un mois à ménager le plus doucement qu'il pût l'esprit du Comte ; mais quoy qu'il s'efforçast de paroître plus enjoüé, l'on voyoit bien que sa complaisance étoit forcée, & qu'il ne faisoit point par humeur ce qu'il pratiquoit par obeïssance & par raison.

Il arriva qu'un jour se promenant dans la Bibliotheque des Cordeliers de Tholose (qu'on estime estre une des plus belles de France) accompagné de ses freres, aprés en avoir fait presque tout le tour, & consideré l'ordre des Livres, il mit sans dessein la main sur un qui s'offrit à ses yeux, & si-tost qu'il y eût touché, il entendit une voix interieure qui luy dit (Lis, & vois si tu peux observer ce qu'il contient.) Incontinent il s'écarte de la troupe, & l'ayant ouvert, il y trouve ces mots. *La Vie & la Regle des Freres Mineurs,*

c'eſt d'obſerver le Saint Evangile de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Il n'eut pas ſitoſt achevé de lire ces paroles, qu'il ſentit une ſi extraordinaire émotion, qu'à peine s'empécha-il de le laiſſer tomber ; mais pour cacher le tremblement univerſel qui agitoit ſes bras & ſes jambes, il s'appuya contre une fenêtre, & tournant le dos à ſa Compagnie, fit ſemblant de regarder dans la cour, pour ne donner point de connoiſſance à ſon Precepteur ny à ſes freres de ce qui luy étoit arrivé. Il demeura quelque temps en cette poſture, & lorſqu'il s'apperceut que ſon émotion étoit paſſée, & hors de tout danger d'être découverte, il rejoignit la troupe, & s'entretint de choſes indifferentes avec ceux que le haſard luy fit rencontrer : Mais il eut beau diſſimuler ſa peine, il avoit receu un coup mortel, dont il ne pût jamais guerir. La fleche qui l'avoit bleſſé demeura dans la playe ; & d'autant qu'elle s'addreſſoit au cœur, les remedes n'étoent plus en la puiſſance des hommes. Dieu luy fit connoître dés-lors que le coup venoit de ſa main ; & que le cœur qu'il avoit frapé devoit mourir au monde, afin de vivre pour le Ciel.

Il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer, a-

avec quelle violence cette derniere avanture redoubla ſes accez, & l'impatience qu'il eut de décharger ſon cœur dans le ſein du Pere de la Hoque ſon Confeſſeur, duquel ſeul il commença d'eſperer quelque ſoulagement. Si-toſt que le temps & l'occaſion s'en offrirent, il le fut trouver dans ſon Convent, & apres les premieres paroles de civilité, il commença ſon diſcours de la ſorte : Mon Pere, puiſque juſqu'icy je vous ay découvert toutes mes penſées, & confeſſé toutes mes imperfections & mes fautes, je ne puis recourir qu'à vous pour le repos de ma conſcience: je me ſuis ſi bien trouvé de vos conſeils, depuis que je vous ay donné la direction de mon ame, que j'oſe demander la continuation de voſtre charité dans une occaſion la plus importante de ma vie, & de laquelle j'eſtime que dépend mon ſalut ou ma perte : Vous ſçavez quelle fut noſtre converſation peu de temps auparavant que je m'en allaſſe à la campagne, & avec quel eſprit je voyois la converſion de mes compagnons. Vous pûtes remarquer les mouvemens de mon cœur lors que j'admirois leur bonne fortune, & que j'en ſouhaitois une pareille; mais je n'oſay vous découvrir le reſte, ny vous dire juſqu'où me por-

toit l'inſpiration du Ciel. Je vous avoüe, Mon Pere, que j'eus dés ce temps-là un violent deſir de me faire Religieux de ſaint François: & que depuis, quelque choſe que j'aye pû faire, la penſée ne m'en eſt point partie du cœur ny de l'eſprit; j'ay fait ſouvent reflexion ſur ceque vous me dites, que la vocation eſtoit difficile à connoiſtre, que le Diable enſuggeroit ſouvent pour nous perdre, auſſi-bien que le Saint-Eſprit pour nous ſauver. J'ay fait mil prieres à Dieu, & à la ſainte Vierge, pour éclairer mon eſprit, & me faire connoiſtre ſa volonté; & tant plus j'ay prié, tant plus je me ſuis ſenty enflammé dans mon premier deſir, & confirmé dans mon deſſein. Mais mon Pere, écoutez ceque j'ay à vous dire; hier me promenant dans voſtre Biblioteque, le Saint-Eſprit me commanda ſenſiblement que j'ouvriſſe un Livre, ſur lequel je portois la main ſans premeditation & ſans choix. J'obeïs, & trouvé à l'ouverture; *Regula Fratrum Minorum hæc eſt, obſervare ſanctum Domini noſtri Jeſu-Chriſti Evangelium:* La meſme voix me dit, vois ſi tu peux obſerver ce qu'il contient: Je vous avoüe que je demeuray ſi interdit qu'à peine m'empeſchay-je de tomber ſur les genoux, & qu'eſtant de retour à noſtre

Logis, j'ay passé la nuit sans sommeil & sans repos. Je voy bien que Dieu me veut tirer du monde, pour me sauver par sa bonté infinie, & que ces puissans mouvemens qu'il donne à mon cœur, doivent avoir leur effet; & puis se jettant à genoux devant son Confesseur: mon Pere, poursuivit-il, ne me déniez point vostre secours, puisque je vous ay donné la direction de ma conscience, vous en devez répondre, & à Dieu, & à moy; mon âge & ma foiblesse ont tout besoin de vous, ne trompez point l'esperance que j'ay toûjours euë en vostre charité. Le bon Pere qui le releva incontinent, & qui l'avoit écouté sans l'interrompre, fut si surpris de ce discours, & si étonné de la ferveur avec laquelle il le prononça, comme aussi de ce qui luy étoit arrivé dans la Bibliotheque, qu'à peine pût-il ouvrir la bouche pour luy répondre. Mais enfin, apres avoir arresté fixement les yeux sur luy, il luy dit avec sa charité ordinaire: Monsieur, ce n'est pas sans raison que vous estimez vôtre inspiration la plus importante affaire de vôtre vie. Si elle vient de Dieu, assurez-vous que tost ou tard elle reüssira pour sa gloire: Mais vôtre âge ne vous permet pas encor d'en recevoir l'effet que vous desirez; Dieu vous traittera comme les

bons Laboureurs se servent de la terre, ils la labourent avec la charruë avant que de la semer : & quand ils l'ont semée, ils voyent pousser l'herbe, & former l'épy, avant que de cueillir le fruict. Leur impatience ne fait point hâter la nature dans ses productions, elle a certains termes où finissent ses mouvemens pour la perfection des estres, Dieu fait de méme dans les operations de sa grace: il prepare les Predestinez à la recevoir, par les peines, par les contradictions, par les difficultez, par les inquietudes, & par les souffrances. Il fait ensuitte germer cette sainte semence en formant de fortes resolutions dans nos cœurs de répondre à ses bonnes inspirations ; & enfin il permet qu'elles meurissent en nous, & que nous en cueillions une abondante moisson. Mais remarquez que nôtre impatience est non seulement inutile, mais nuisible à nos bons succez ; le conseil que je vous donne, est de continuer vos prieres, & demander à Dieu qu'il vous accorde la perseverance dans vôtre dessein, si c'est pour vostre salut ; la Religion n'est pas ce que peut-estre vous pensez: il est vray que c'est un Estat qui conduit à la perfection par un chemin plus étroit que celuy des autres Estats : Mais tous ceux qui l'embrassent ne sont pas pour cela parfaits,

la nature humaine a des foiblesses & des imperfections que l'habit Religieux peut bien couvrir sans les changer. Si les Commandemens de Dieu paroissent si difficiles à observer à ceux qui n'en connoissent point d'autres, & que tant d'ames soient damnées pour y avoir contrevenu? que jugerez-vous des Religieux, qui n'en estans non plus dispensez que les gens du monde, ont encor de surcharge ceux d'une Regle austere, & tout à fait opposée aux plus fortes inclinations des hommes : Car qui a-il que nous aimions davantage que la liberté, & cependant elle nous l'oste en entrant dans le Cloître, & nous fait renoncer à tous nos sentimens & à nôtre volonté propre. Tout le monde court aux honneurs, aux plaisirs & aux richesses. Elle ne nous offre que des mortifications, des mépris, des peines, des souffrances, & de la pauvreté. Vous me direz, que Dieu nous ayde de ses graces, je l'avoüe ; mais il ne change pas nôtre nature. L'inconstance & la legereté sont nôtre partage; la ferveur qui nous precipite dans le Cloistre avec violence est toûjours à craindre. Pour moy je me deffie des choses violentes, parce qu'elles sont aussi ennemies du bon conseil que de la longue durée. Pour quitter le monde avec merite, il faut l'avoir connu ; & pour

le vaincre, il eſt neceſſaire de le pratiquer & d'en venir aux priſes avec luy. Ceux qui ſe viennent cacher ſous nos habits à l'âge où vous eſtes, ſont des fuyars qui craignent le peril; & des poltrons qui veulent triompher ſans avoir combatu. Vous eſtes né dans une condition qui demande d'autres preuves de vôtre vertu. Croyez-vous que Dieu vous ayme mieux dans un Cloître que dans un Camp, & parmy nous, qu'à la teſte d'une armée pour la deffenſe de ſon Egliſe, & de la Foy de Jeſus-Chriſt? Prenez garde que ce que vous appellez inſpiration de Dieu ne ſoit une tentation du malin Eſprit: il prevoit, peut-eſtre, que Dieu ſe veut ſervir de vôtre valeur pour proteger les Fideles, & ruiner l'Hereſie qui les perſecute, & pour les priver d'un tel ſecours, il vous tente de quitter le monde. Attendez, ſi vous m'en voulez croire, ce que le Ciel a déterminé de vous: Et puis penſez-vous que M. le Mareſchal y conſente, & pouvez-vous diſpoſer de vous-même ſans ſon congé? Vous n'ignorez pas l'obeïſſance que vous luy devez, & vous êtes trop bien né, pour y manquer. Cependant je vous exhorte de continuer dans les exercices de pieté, & vous remettant entre les mains de la Providence Divine, vous aſſeurer que tout vous ſuccedera pour ſa gloire.

Le jeune Comte écouta si attentivement les raisons du Pere de la Hoque, qu'il n'en perdit pas une seule parole ; mais quoy qui les trouvast de grand poids, elles estoient si opposées à ses desseins, qu'il n'en pût estre satisfait : toutefois sa douceur naturelle ne luy permit point de murmurer, il le remercia seulement de ses bons avis, & luy fit des excuses de l'avoir distrait de ses occupations serieuses. Aprés qu'ils furent separez, le Gardien qui estoit homme sage, repensant plus d'une fois au discours du Comte, & à l'empressement qu'il témoignoit avoir de prendre l'habit de Religieux, tirant mauvais augure de ce qu'il sembloit s'être rendu si visite, s'imagina qu'il déguisoit ses sentimens & que n'ayant pas trouvé de disposition au Convent de le recevoir, il seroit capable de s'échapper, suivant en cela l'exemple de beaucoup d'autres, qui en ont usé de la sorte, pour éviter les obstacles de leurs parens; & d'autant qu'il honoroit fort la Maison de Joyeuse, & qu'il y estoit connu pour être le Confesseur ordinaire du Comte du Bouchage, il craignit avec raison d'estre soupçonné de l'avoir seduit, si par mal-heur il luy prenoit fantaisie de faire quelque legereté : Si bien qu'aprés avoir bien pesé ce

qu'il avoit à faire, il resolut d'aller trouver Monsieur Martin, Precepteur des enfans, auquel il declara tout ce que le Comte luy avoit dit; & tous les deux conclurent pour leur décharge d'en avertir le Mareschal de Joyeuse. L'on peut penser combien cette nouvelle le surprit, mais aprés qu'il en fut informé en détail; que le Gardien luy eut rendu compte des deux conversations qu'il avoit euës avec son fils; & le Precepteur, de la guerre qu'on luy avoit faite sur son prétendu amour, dont pour lors on dévelopa l'obscurité: le Mareschal conclut que sa devotion pouvoit n'estre qu'une singerie d'enfant, qui vouloit imiter l'exemple de ses compagnons, qui s'estoient rendus Cordeliers; & que le meilleur moyen de luy faire passer sa fantaisie, étoit de l'éloigner d'eux, & de l'envoyer à Paris avec ses freres. La resolution prise sans qu'elle fut sçeuë des enfans, l'on leur fit leur équipage, & le Mareschal leur ordonna de partir. Cét ordre donna à penser au Comte, & dés-lors il se douta bien que son dessein estoit découvert: mais quoy qu'il jugeast aisément la peine que luy feroit le Mareschal, il se resolut de s'appuyer des bontez de Madame sa Mere, presumant par la connoissance qu'il avoit de sa pieté, & par les frequen-

tes leçons qu'elle luy en faisoit tous les jours, qu'elle luy seroit autant favorable dans son dessein, que le Mareschal luy étoit contraire. Se voyant donc sur le point de quitter Tholose, il trouva moyen de la voir seule dans son Cabinet, lors qu'elle prioit Dieu devant le Crucifix, selon sa coûtume, & l'ayant abordée avec un visage respectueux, il luy dit, qu'il la supplioit tres-humblement de luy pardonner son indiscretion de l'interrompre dans ses oraisons; mais qu'ayant à l'entretenir des affaires de sa conscience, il ne la pouvoit prendre en un temps plus favorable. Mon fils, luy répondit la bonne Dame, je sçay bien ce que vous me voulez dire, vos desseins ne sont point si cachez, que je n'en sois bien informée, vous pouvez penser qu'aymant comme je fais vôtre personne, vôtre salut me sera toûjours aussi cher que le mien propre. Je loüe Dieu des bons sentimens que vous avez pour son service & pour sa gloire; mais il n'est pas temps de faire ce que vous souhaittez, en l'âge où vous estes; la principale vertu que vous devez avoir, est l'obeïssance; c'est à Monsieur le Mareschal à disposer de vos emplois, de vostre fortune, & de vôtre profession. Si Dieu veut que vous soyez Religieux, il inspirera de vous le permettre:

quand il a déterminé de nous conduire à une fin, il ne nous dénie jamais les moyens d'y arriver : Mais quoy que je loüe vôtre pieté, je ne puis souffrir sans vous blâmer ce que vous avez entrepris, si vous estiez entré en Religion contre le gré de Monsieur le Mareschal, vous auriez terny tout le lustre de vôtre action, en commettant une desobeïssance indigne de vostre vertu ; & vous sçavez qu'il n'est pas permis de faire un mal pour arriver à un bien : laissez agir la Providence comme il luy plaira, & ne vous écartez jamais de vôtre devoir ; pour moy je vous assure de ne m'opposer point à vôtre bon-heur, & que j'aimeray toûjours mieux avoir mis au monde un enfant pour le Ciel, qu'un Roy pour la Terre. Obeïssez donc aux ordres de Monsieur le Mareschal avec patience, & vous accoûtumez de bon-heure à acquerir cette vertu, si necessaire à un bon Religieux : perseverez dans la pratique des exercices de pieté, & attendant ce que le Ciel determinera de vous. Madame, repliqua le Comte, je ne me suis jamais défié de vôtre bonté, je m'en vais avec bien de la consolation, des assurances que vous m'en donnez, je remets ma fortune entre vos mains, & vous proteste de ne perdre jamais le ressentiment que je dois,

avoir, de l'honneur que vous me faites: je reconnois ma faute, de ne vous avoir pas découvert ma conscience, & ne puis voir sans confusion, qu'un autre vous ait appris une chose dont il n'estoit pas si bien informé que moy: Mais mon respect a causé ma crainte, & la crainte m'a fait commettre la faute que je vous supplie tres-humblement de me pardonner. Alors la vertueuse Dame l'embrassant avec tendresse, luy dist les larmes aux yeux: Mon fils, que vostre dessein partage cruellement mes sentimens, & que j'ay de peine à vous détourner d'entreprendre une action que je trouve si belle: Elle l'embrassa pour la seconde fois, & luy donna sa benediction en prenant congé d'elle.

CHAPITRE VI.

Le Comte se fortifie dans ses esperances. Il fait sa Philosophie au College de Navarre à Paris. Il entre dans la Cour. Il se trouve au Siege de la Fére. Description du bon-heur de la Maison de Joyeuse sous le Roy Henry III.

APrés que le Comte fut sorty du Cabinet, ses autres freres y entrerent pour prendre ses ordres avant que de partir; & s'estans tous rassemblez, ils allerent recevoir ceux du Mareschal: Il les

exhorta, comme c'eſt la coûtume des gens de qualité, de ſe bien acquitter de leur devoir, & de ſe ſouvenir qu'eſtans nez pour la Cour, ils devoient acquerir les vertus qui menent ceux de leur condition aux grands employs, adjoûtant qu'ils devoient prendre la crainte de Dieu pour fondement de toutes leurs actions; que ſans elle il n'y a point de veritable ſageſſe, ny de veritable probité, & que ceux qui s'en écartent ne doivent rien pretendre à l'eſtime du monde, ny aux recompenſes de l'autre vie. Et puis tirant le Precepteur à part, il luy commanda d'avoir l'œil ſur le Comte du Bouchage, & de travailler à luy oſter la fantaiſie qu'il avoit de ſe rendre Religieux. Aprés cela ils prindrent congé de luy, il les careſſa avec la tendreſſe d'un bon Pere, & ne témoigna point au Comte qu'il eût été averty de ſon deſſein: Mais peut-on point dire qu'il y eut un peu d'imprudence au Mareſchal d'en uſer avec cette retenuë, & n'eut-il pas mieux fait de luy deffendre de penſer jamais à ſe faire Religieux, puis qu'en effet il ne le vouloit point? A quoy bon de diſſimuler ſes ſentimens à un enfant dans une occaſion ſi importante? Pour moy j'eſtime qu'il devoit uſer de ſon autorité, luy preſcrire une conduite ſevere, en char-

ger le Precepteur en sa presence, luy deffendre la frequentation des Convents, & le menasser de luy donner des marques de sa colere s'il eût desobey.

Mais je remarque icy un effet de la bonté du Ciel, qui ne vouloit point inquietter la conscience de son Predestiné d'aucun scrupule.

S'il eust receu un si dur commandement du Mereschal son Pere, la crainte de pécher en luy de sobeïssant, eust troublé les belles idées qu'il se forma toûjours du bon-heur de la vie Religieuse; & le respect qu'il portoit à ses ordres, s'opposans à ses plus cheres esperances, eust fait un combat dans son esprit capable de troubler son repos. Aussi arriva-il qu'il tira depuis un grand sujet de consolation de son silence: & comme il rapportoit tous les accidens de la vie à la Providence de Dieu, il se persuada fortement qu'il n'auroit rien à craindre d'un si fascheux obstacle, qu'il avoit auparavant estimé invincible: Car, disoit-il en luy mesme, qui peut avoir détourné Monsieur le Mareschal de me faire une reprimande severe, & de me deffendre de penser jamais à mon premier dessein? quelle consideration humaine l'a obligé de dissimuler sa colere contre moy, & de n'ajoûter pas

des menaces à ſes expreſſes deffences ? Je ſuis certain qu'il n'a rien ignoré de ce que j'ay dit au Pere de la Hoque ; mon Precepteur meſme m'a témoigné le déplaiſir qu'il en a reſſenty, il m'a veu depuis ſans m'en faire plus mauvais viſage: il m'a traitté comme mes autres freres, ſa défiance qui ſemble aſſez bien fondée, n'a rien retranché de ma premiere liberté. Il m'envoye étudier à Paris, il m'éloigne de luy lors qu'il m'en devroit tenir plus prés, pour m'empeſcher de luy échapper; on ne m'a point deffendu de frequenter les Convens, ny de continuer mes petites exercices ſpirituelles ; au contraire, ma Mere me les a recommandez, & n'a point trouvé mauvais le choix que j'avois fait de la vie Religieuſe. Dois-je donc pas tirer une conſequence infaillible, que je puis tout attendre de la bonté divine? Ha mon Dieu ! continuoit-il, je commence à connoiſtre les rayons de vôtre grace; leur clarté diſſipe les nuages de mon eſprit, & les diſpoſitions que vous apportez à la conduite de ma vie, reſſuſcitent mes eſperances, Mais Seigneur, ſi vous éloignez le terme de mon bon-heur pour des raiſons qui me ſont inconnuës, ou moderez l'inquietude de mes deſirs, ou augmentez ma patience. Vous ſeul m'avez inſpiré un ſi

bon deſſein, ne laiſſez pas vôtre ouvrage imparfait. Vous ſçavez que je ne puis rien de moy-même, ſi vous ne ſoûtenez ma foibleſſe : Vous m'avez détaché de l'amour du monde, vous me donnez du mépris pour ſes richeſſes, & de l'averſion pour ſes plus flateuſes vanitez: ne me laiſſez pas au milieu de la carriere, & ne ſouffrez point que je retombe ſur la terre, de laquelle vôtre ſaint amour m'a déja ſeparé. C'eſt ainſi qu'il achevoit toûjours ſes penſées, & ſes meditations ; ſon eſprit avoit ſouvent des tranſports durant ſa jeuneſſe, qui furent les avant-coureurs des extaſes où l'on le vit bien des fois ravy, lors qu'ayant augmenté ſes merites par les ſouffrances ſous l'habit de Capucin, il obtint de plus grandes graces.

Enfin ils arriverent tous à Paris ſous la conduite de leurs Gouverneurs, & furent inſtruits aux Lettres hûmaines dans le College de Navarre. Lon choiſit le Docteur Yon, homme fameux pour ſa doctrine, & recommendable pour ſa pieté, pour être leur Regent. Le Comte du Bouchage étoit dés-lors plus avancé que ſes autres freres : l'aiſné qui avoit moins d'inclination pour les Lettres, étoit déja auprés du Roy, & commençoit dés-lors à jetter les fondemens d'une haute & éclatante

fortune, pendant que le Comte du Bouchage faisoit un grand amas de sciences & de vertus. Il seroit difficile de dire l'assiduité avec laquelle il s'appliquoit à son devoir ; on le trouvoit rarement sans avoir un livre à la main, & lors mesme que ses compagnons étoient dispensez de la Classe, son grand divertissement estoit de lire les Poëtes, ou de faire des Vers. Il ne faut pas trouver étrange s'il aymoit la Poësie, puisque, si l'on en croit aux Anciens, elle est le langage du Ciel, & qu'une ame toute celeste comme celle-là, ne devoit pas ignorer celuy de son pays. A treize ans il commença d'étudier en Philosophie, cette science comme plus solide & plus relevée que les autres, fit tout son plaisir aussi bien que son application: & d'autant qu'il sçavoit de quelle utilité luy seroit un jour la parfaite connoissance de la Dialectique, pour former des argumens invincibles contre les Heretiques de son temps, dont le nombre estoit déja grand & redoutable en France, il s'y rendit si parfait dans la premiere année, qu'il eust esté capable de tenir la Chaire de son Maistre, & d'instruire celuy qui l'avoit enseigné. Le bruit de sa suffisance, qui s'estoit répandu dans Paris, faisoit naistre à plusieurs sçavans hommes la curiosité

de le voir argumenter en luy proposant de belles matieres de contestation ; Et les plus subtils en cét art estoient contrains de confesser qu'ils avoient trouvé leur Maistre, en cherchant un Escholier. Il acheva le reste de la Philosophie avec pareil succez que la premiere, & finissant ses Etudes par là, il donna quelque temps aux exercices d'un Cavalier. C'est une chose étrange, que tant plus il fuyoit la gloire du monde, & tant plus il la rencontroit. Comme il avoit remply tout Paris des progrez extraordinaires de ses Etudes, il ravit l'Academie de son adresse, & charma toute la Cour de sa bonne mine. Sa taille & son port avoient quelque chose de Majestueux : ses yeux étoient pleins de douceur & de modestie, son abord estoit civil, sa conversation affable & courtoise, ses discours agreables, & ses divertissemens toûjours éloignez du vice. Le Roy qui aymoit uniquement son frere aisné, le receut aussi dans ses bonnes graces ; les honneurs de ce premier abord attirerent sur luy les yeux des Courtisans : & comme c'est leur ordinaire d'adorer les Favoris, & de reverer ceux qui leur touchent de prés, quand ils partoient de la chambre du Duc de Joyeuse, ils ne manquoient point à rendre visite au Comte du Bouchage.

En 1581. le monde commença d'essayer sa constance, ce nouveau genre de vie, dans lequel il se voyoit engagé, si different de celuy auquel il aspiroit, la faveur de son frere qui se repandant jusqu'à luy, le couvroit d'éclat & de splendeur, les caresses du Roy qui luy attiroient les respects des plus Grands de la Cour; & enfin cette fortune riante qu'il trouvoit à son entrée dans le grand Monde, pouvoit-elle pas enyvrer un jeune Seigneur de sa fumée, & luy faire perdre les inclinations qu'il avoit euës, pour une profession directement opposée à celle qu'il suivoit? Cependant il demeura toûjours immobile comme un rocher; la grace qui le conduisoit, luy servoit d'asseuré preservatif contre la contagion, de laquelle il étoit environné: il voyoit les caresses de la fortune avec indifferance: il recevoit les honneurs qui luy étoient rendus avec civilité: Et trouvant occasion de meriter par tout, il ne se servoit de son credit que pour secourir les miserables, pour proteger les oppressez, & se rendre utile à tout le monde. Ce fut ainsi qu'il fit son Noviciat dans la Cour, qu'il se deffendit genereusement des deffauts qui surprennent les plus sensez, & qu'il y conserva son innocence toute entiere,

En l'année 1579, le Prince de Condé, Chef des Religionnaires, s'étant saisy de la Ville de la Fére en Picardie, & ceux de son party de plusieurs autres Places; Le Roy pour réprimer leur insolence dressa deux armées; l'une sous la conduite du Duc du Maine contre les Rebelles du Dauphiné, & l'autre sous le Mareschal de Matignon, auquel il donna ordre d'attaquer la Fére, & reduire le reste de la Picardie en son obeïssance. Le Comte du Bouchage avec la plus considerable Noblesse de la Cour suivit le Mareschal, dont il étoit Neveu, à cause de la Mareschalle, se trouva dans toutes les occasions & les combats qui se passerent durant cette Campagne, & donna des preuves de sa valeur par tout où il rencontra les ennemis: de sorte qu'aprés la prise de la Fére, & l'entiere reduction de la Province, étant de retour avec son General, il receut de sa bouche de glorieux témoignages de sa vertu, & du Roy mesme, des marques tres-obligeantes de la satisfaction que sa Majesté recevoit de ses services. Je ne doute point qu'il n'ayt embrassé avec joye cette premiere occasion de se signaler, deux puissans motifs l'y ayant dû obliger. Le premier, parce qu'il regardoit la Religion, & qu'il al-

loit exposer sa vie contre les Heretiques. Et le dernier, dautant qu'il servoit l'Etat suivant l'obligation de sa naissance, & pour se rendre digne des bien-faits & des honneurs que le Roy versoit à pleines mains sur toute sa Maison. Pour lors sa vertueuse Mere étoit à la Cour, fort attachée au service de la Reine Loüise de Lorraine, de laquelle elle étoit singulierement aymée, tant pour la douceur de ses mœurs & de sa conversation, que pour son extraordinaire pieté. Cette grande Princesse ayant trouvé en cette Dame des inclinations pareilles aux siennes, en fit sa Confidente; & l'ayant choisie pour luy tenir compagnie dans ses exercices spirituels, elle la rendit dépositaire de ses plus importens secrets. Si l'on considere l'état de la Maison de Joyeuse pendant le commencement du Regne du Roy Henry III. on demeurera d'accord qu'elle joüissoit d'un bon-heur aussi grand que nulle autre qui ait esté dans le Royaume. Les enfans voyoient leur pere honoré de la Charge de Mareschal de France, & de la Lieutenance generale du Languedoc, aymé du Roy, honoré dans sa Province par ses bons sujets, & redouté des Heretiques & des Rebelles. Le Pere se sentoit appuyé de cinq jeunes Seigneurs ses enfans,

eſtimez de tout le monde, bienfaits de corps & d'eſprit, & qui luy donnoient de grandes eſperances de leurs fortunes. Mais comme ſi Dieu euſt voulu tirer cette famille du pair de la plus haute Nobleſſe, & recompenſer dans ce monde meſme la vertu dont elle étoit remplie, il permit que le Roy honoraſt de ſon alliance Anne de Joyeuſe, aiſné de la Maiſon, comme il l'avoit honoré de ſes plus tendres affections. Il luy fit donc épouſer la Princeſſe Marguerite de Lorraine, fille du Duc de Vaudemont, & ſœur de la Reine, érigea la Vicomté de Joyeuſe en Duché Pairie, pour luy en donner le tittre, & la préſéance devant tous les autres Ducs; luy donna le Gouvernement de Normandie, & la Charge d'Admiral de France, Mais ces bien-faits, quoy qu'extraordinaires, ne s'arreſterent point en la ſeule perſonne de l'aiſné. Il obtint du Pape le Chapeau de Cardinal pour le ſecond, il donna la Charge de Grand Maître de ſa Garde-robe au Comte du Bouchage; Et le Grand Maitre de Malte accorda en faveur de ſa Majeſté le Grand Prieuré de Tholoſe au quatriéme fils, nommé Scipion, comme nous avons dit. Sans mentir un torrent ſi rapide de bonne fortune étoit à craindre: Auſſi remarque-t'on que

la

la Mareschalle de Joyeuse, pendant les profusions inoüies que le Roy fit au Mariage de son fils, se tint enfermée dans son Oratoire deux jours & deux nuicts, feignant d'être malade, pour demander à Dieu qu'il arrestast le cours de cette bonne fortune, dont elle prevoyoit le funéte revers. Et comme si elle eust vû l'avenir d'un esprit Prophetique, pendant que la Cour se réjoüissoit avec excez, elle répandoit des larmes sur le bonheur de sa Maison. En verité ce n'étoit pas sans sujet qu'elle se deffioit de la fortune, son inconstance fait de si étranges fracas, que tous les sages la craignent plus quand elle caresse, que lorsqu'elle persecute. Ils sçavent par experience qu'il est plus difficile de supporter les bien-faits dont elle nous flatte, que de se defendre des outrages dont elle nous afflige. Ses presens nous enlevent d'ordinaire, parce qu'ils ne nous trouvent jamais en garde; mais ses outrages nous attaquent avant que de nous vaincre, & si nous avons quelque habitude avec la sagesse, elle nous preste des forces pour nous en defendre. O Dieu! combien de fois nostre Saint Heros a-il fait de pareilles reflexions? Combien de fois a-il demandé des armes contre les prosperités, & com-

bien de fois en a-il fuy les enchantemens? Mais il n'eſt pas encor temps d'entrer en cette matiere, laiſſons-nous emporter au torrent qui l'emporte dans les grandeurs du monde, contre ſon propre conſentement. Voyons-le tous les jours avec ſon frere dans les plus particuliers divertiſſemens du Roy. Suivons-le au Bal & à la Comedie, conſiderons la propreté de ſes habits, & de ſon équipage: voyons-le dans les Tournois étaler ſon adreſſe, & dans les combats de barriere faire paroître ſa force: demeurons d'accord que perſonne ne le ſurpaſſe en galanterie, que la gentilleſſe de ſon eſprit paroiſt dans les ruelles, qu'il a l'eſtime & l'approbation des Dames: & que les Braves font cas de ſa valeur. Mais auſſi faiſons luy juſtice, & diſons avec verité, que ce même homme que nous décrivons, n'eſt rien moins que ce qu'il paroiſt. Si nous l'accompagnons par tout, nous le trouverons la plus grande partie de la nuict au pied d'un Crucifix, aprés avoir paſſé le jour avec les Dames; ſi nous regardons ſous ſa chemiſe, nous ne verront point ſans horreur les impreſſions que la haire fait ſur ſa peau, ſes larmes nous diront qu'il paye avec uſure les plaiſirs des autres qui ne le touchent pas, qu'il condamne ce qu'il ne peut éviter;

qu'il vit dans la Cour comme un prisonnier de guerre, à qui les plus forts donnent des chaisnes, qu'il fait tous ses efforts pour les briser un jour; qu'il est dans le monde comme un miserable banny, qu'il regarde le Cloître comme le lieu de sa retraite; & qu'enfin c'est un Saint déguisé dans la Cour, sous l'habit d'un pécheur.

CHAPITRE VII.

La maniere de vivre du Comte du Bouchage dans la Cour. Ce qui luy redouble l'envie de quitter le monde. Sa conversation avec le Duc de Joyeuse. Le Roy propose de la marier.

LA faveur du Comte du Bouchage suivoit de prés celle du Duc de Joyeuse son frere aisné; le temps qu'il passoit à la Cour luy faisoit jetter de profondes racines dans les bonnes graces du Roy. Sa vertu luy acqueroit par-tout des amis, & la sainteté de ses mœurs ne permettoit pas que personne luy portast envie. Aussi ne sembloit-il estre né que pour l'avantage de tout le monde. Mais une si grande bonté, & si universellement connuë, l'accabla bien-tost d'un nombre infiny d'importuns: Son antichambre étoit toû-

jours pleine de porteurs de Placets ; & ceux qui aſpiroient à quelques graces ne les vouloient demander que par ſa bouche, ny les recevoir que par ſes mains. Il ne ſe pouvoit pas qu'il ne fuſt ſouvent embaraſſé de tant d'affaires, & qu'il n'euſt de la peine à ſe reſoudre de ne voir le Roy, que pour luy faire de continuelles prieres: cependant il ne ſuivit point la metode des Favoris, qui eſt de ſe rendre inviſibles, pour n'étre utiles qu'à eux-meſmes & à leurs propres intereſts: ou de promettre tout pour ne rien tenir à ceux qui ont recours à leur faveur. Comme il eſtimoit la premiere façon d'agir contraire à la charité, & la ſeconde oppoſée à l'honneur du monde, & à la probité qui doit accompagner toutes nos actions ; il condamna toûjours une ſi mauvaiſe Politique, & ne fut point infecté de ſon erreur. La ſienne eſtoit de donner libre accez à tous ceux qui avoient beſoin de luy, de ne ſe charger point de requeſtes injuſtes ; & ſi l'on ſouhaittoit des choſes au delà de ſes forces, ou qu'il jugeaſt abſolument contraires à l'humeur de ſon Maître, il aymoit mieux confeſſer ſon impuiſſance, que de paroître fourbe en donnant de fauſſes eſperances à ſes amis. Cependant il rendoit mil bons offices auprés du Roy; & quoy qu'i

luy fit souvent des demandes, c'étoit avec tant de discretion, que sa Majesté n'en paroissoit point importunée : il sembloit que toutes ses actions fussent concertées avec la prudence, dont le propre est de sçavoir bien prendre son temps, pour acheminer les choses au poinct où elles doivent arriver. Sur tout il estoit le protecteur declaré des Religieux, l'accez qui leur donnoit en sa Maison, & la bonté avec laquelle il les y recevoit, leur fit prendre la liberté de se jetter entre ses bras, & le charger de toutes leurs affaires temporelles: C'estoit pour cela que le Roy l'appelloit souvent l'Avocat general des Moynes, lors qu'il railloit avec luy. Il n'ignoroit pas les mouvemens qu'il avoit eûs à Tholose de prendre l'habit de saint François, & sa maniere de vivre luy persuadoit aisément qu'il n'en avoit pas perdu l'envie. Aussi lors qu'il se retiroit à Vincennes parmy les Minimes, où il faisoit souvent ses devotions, son principal soin estoit-il d'y mener avec luy le Comte du Bouchage : Il sçavoit bien que ses autres Favoris l'y suivoient pour faire leur Cour ; mais que le Comte n'y alloit que pour y prier Dieu. Ce n'estoit pas une mediocre consolation à une ame comme la sienne, de pouvoir sans déguisement pra-

tiquer les austeritez, les jeusnes & les disciplines, que les autres ne prenoient que par complaisance ; & il étoit bien à propos, pour le bon-heur de la France, qu'il se trouvast un Saint parmy tant d'hypocrites. Ces dévotions si inusitées, & qui se pratiquoient avec tant d'appareil, ces Processions de Pénitens déguisez, qui ayans attiré l'étonnement des peuples, causerent enfin tant de médisances, & devindrent si funestes à la reputation du Roy mesme, que les Predicateurs de Paris eûrent bien l'audace de l'accuser d'heresie, & de luy imputer faussement mil effroyables calomnies ; quoy qu'elles chargeassent ses Favoris d'en estre les conseillers & les auteurs, n'y comprindrent jamais le Comte du Bouchage, & comme si l'Enfer eust déja respecté la saintetè de sa vie, il épargna celuy que le Ciel protegeoit, & qui devoit un jour faire voir son innocence par la suitte de ses bonnes actions, & de sa perseverance à la vertu. Ce siecle, comme chacun sçait, fut fameux en étranges évenemens, par la corruption universelle qui se glissa dans toutes les parties de l'Etat, l'heresie de Calvin infecta la plus part de ses Provinces. La Ligue & les armes des Religionnaires troublerent le repos des gens de bien ; & com-

me si le bon sens & la raison eussent esté bannis d'entre les François, les plus pieux, pour s'opposer à l'heresie, formerent des partis injurieux à la gloire du Roy, & directement contraires à son autorité. Mais le Comte qui étoit conduit par les lumieres du S. Esprit, soûpirant à toute heure, & pleurant les malheurs de son temps, obtint de la misericorde de Dieu, de ne s'écarter jamais du chemin qu'il devoit tenir; & tant plus il connoissoit la malice de l'heresie, & l'extravagance des zelez, tant plus redoubloit-il ses prieres pour guerir leur aveuglement. Je ne m'étonne point si au milieu des delices de la Cour, il conceut une si grande aversion pour elle, & s'il se fortifia de plus en plus dans la resolution de la quitter. Quel plaisir pouvoit prendre un esprit bien reglé parmy le desordre; quel commerce estoit propre à un homme sincere, avec des hypocrites; à un dévot avec des impies? à un Saint avec des pécheurs? Ces considerations qui luy revenoient à toute heure dans l'esprit, reprochoient tacitement à sa conscience d'avoir déja passé plus de quatre ans dans l'esclavage de la Cour & du monde; & lors qu'il en vouloit mieux connoistre les deffauts, pour en hayr la laideur, il en faisoit le pa-

ralelle avec les perfections de la vie Religieuse, & jettant les yeux sur les douceurs de sa retraite, il s'en formoit de si belles idées, qu'il soûpiroit aprés un si grand bonheur, & ne pensoit plus qu'aux moyens d'en avoir la possession. Dés-lors il commença à se retirer souvent avec les Peres Capucins, qui s'estoient depuis peu établis dans la ruë saint Honoré, joignant les Thuilleries; & comme les amans ne peuvent perdre de veuë ce qu'ils ayment, sans ressentir de violentes inquietudes, lors qu'il étoit retenu dans la Cour, ou par la complaisance & le service qu'il devoit au Roy, ou par le respect qu'il portoit à son aisné qui le souhaittoit ainsi, ou par la bien seance de sa condition, il avoit l'ame si agitée, & l'esprit si distrait, qu'on le surprenoit à toute heure, resvant à toute autre chose qu'à ce qu'il voyoit. Le Duc de Joyeuse qui se deffioit de luy, ayant depuis long-temps observé ses démarches, & craignant qu'enfin il ne fit un coup de sa teste, le prenant un jour dans son Cabinet en particulier: aprés avoir fermé la porte, luy dit, qu'il ne pouvoit plus dissimuler, qu'il portoit avec une extrême peine la melancolie dans laquelle il le voyoit plongé: qu'il avoit examiné tout ce qui leur estoit arrivé à tous

deux

deux depuis qu'ils vivoient dans la Cour, & qu'il regardoit avec sang-froid l'état present de leur fortune, & l'établissement de toute leur Maison ; mais que n'y trouvant que des sujets de joye & de satisfaction, il ne pouvoit comprendre celuy de sa tristesse ny de son dégoust ; que pour luy, il luy demandoit cette preuve de son amitié, de luy dire nettement ce qui devoit luy avoir déplû, ajoûtant que la tendresse avec laquelle il l'avoit toûjours aymé, ne pouvoit compatir avec l'état où il le voyoit. Le Comte un peu surpris de ce discours, auquel il ne s'étoit point preparé de répondre, ne l'ayant pas préveu, le remercia d'abord des marques qu'il luy donnoit de son amitié ; & puis exagerant les grandeurs des obligations qu'il luy avoit, & confessant qu'il tenoit de son bon naturel tous les avantages dont il joüissoit dans la Cour, le supplia de croire que sa mauvaise humeur ne venoit que de son temperament ; qu'il s'appercevoit bien luy-mesme qu'il devenoit à charge à ses amis, ne se pouvant plaire aux choses qui divertissoient les autres ; mais qu'il esperoit revenir bien-tost dans un meilleur estat, dans lequel il retrouveroit plus de plaisirs qu'il n'en avoit perdu. Cette réponse ambiguë & à dou-

ble sens, qui partoit d'une conscience si delicate, qu'elle eust fait scrupule de déguiser la verité, pour quelque raison que ç'eust esté, n'entra pas dans l'esprit du Duc, sans luy donner quelque soupçon: si-bien qu'aprés l'avoir regardé fixement; Mais luy dit-il, mon frere, suis-je point assez de vos amis pour apprendre de vostre bouche mesme les plaisirs que vous attendez? pensez-vous qu'un homme qui ne peut souffrir vos inquietudes sans y prendre grand part, n'en doive point avoir aux bonnes fortunes qui vous arriveront: En verité vous seriez fort injuste de faire entre-nous des partages si inégaux, en retenant vos belles esperances pour vous seul, & ne me donnant que vos mauvaises humeurs. Mon frere, repliqua-t'il, les plaintes que vous faites de moy seroient raisonnables, si les esperances estoient quelque chose de réel & d'assuré, en ce cas-là, je me condamnerois comme un ingrat envers vous, de ne vous y donner point la part que vous y devez avoir; mais vous sçavez qu'elles sont souvent trompeuses, & qu'ainsi je me mettrois au hazard de vous faire un mauvais present. Il y auroit quelque apparence de ce que vous dites, reprit le Duc, si vous le fai-

siez de vostre propre mouvement ; mais il n'y en a point, que vous me refusiez une chose que je vous demande avec affection. Au contraire, repliqua le Comte, vous ne devez point souhaitter de moy celles qui ne sont pas en mon pouvoir, puisque n'estans point encor arrivées, je ne vous ferois qu'un present imaginaire : Et bien, dit le Duc, changeons donc ces termes, & appellons secret, ce que nous appellions esperance ; dites-moy celuy de vostre cœur, nostre amitié ne vous permettra pas de me le refuser. J'avouë, répondit-il, qu'elle ne doit rien avoir de caché pour vous, mais il ne faut jamais qu'elle soit indiscrette. Ce nom-là, reprit le Duc, ne luy convient point lors qu'elle agit avec franchise. Ouy, dit le Comte, mais elle doit menager les interests de ses amis, & telle chose me pourra donner de la joye, qui vous apportera quelque chagrin. Ha ! mon frere, reprit le Duc, vous connoissez mal les sentimens de mon cœur, & la force de mon amitié, assurez-vous que je ne puis estre mécontent quand vous serez heureux. Si cela est, dit le Comte, en soûpirant, je seray bien trompé. Le Duc voulut repartir & le pousser à bout, mais heureusement pour le Comte, qui

ne sçavoit plus par où se tirer d'affaire ; l'on entendit un grand bruit dans la court, suivy d'un Page qui vint dire au Duc que le Roy entroit dans son Hostel. Cette nouvelle, comme on peut penser, ayant mis fin à la conversation ; les deux freres accoururent pour le recevoir à la portiere de son Carrosse ; & sa Majesté avec un visage riant, les prenant tous deux pour s'appuyer en montant le degré, dist au Duc qu'il vouloit voir sa sœur : De sorte qu'ils l'a conduisirent à l'appartement de la Duchesse, qui se divertissoit avec la Mareschalle de Joyeuse sa belle-Mere. La conversation commença par des choses assez indifferentes: mais le Roy qui estoit naturellement galand, s'addressant à la Mareschalle; luy demanda si elle pourroit point souffrir qu'on luy parlast d'amour. Sire, luy répondit-elle, vostre Majesté peut dire tout ce qu'il luy plaira, mais cette sorte de conversation m'est si nouvelle, qu'assurement je m'en tireray tres-mal. Et bien, réprit le Roy, montrant le Comte du Bouchage, voicy qui vous secourera, aussi-bien la chose la touche-t'elle un peu plus que vous : J'ay pensé à luy trouver une Maistresse, pour luy donner bien-tost une femme. Sire, repliqua la Mareschal-

le, il recevra toûjours avec respect ce qui viendra de vôtre main; vôtre Majesté est si accoûtumée à faire des graces à nôtre Famille, que nous avons perdu l'esperance de les meriter. Mon frere, reprit le Roy, se tournant vers le Duc de Joyeuse, disposez donc le Comte du Bouchage à devenir amoureux : car je suis certain qu'il approuvera mon choix; & puis s'approchant de l'oreille du Duc, il luy nomma Madamoiselle de la Valette, sœur du Duc d'Epernon; aprés cela, se retournant vers la Mareschalle : Je viens de donner à vôtre fils, luy dit-il, un sujet de meditation, pensez-y entre-vous, & me dites ce que vous aurez resolu. Le Duc remercia tres-humblement le Roy de ses bontez ordinaires, avec des termes pleins de reconnoissance, & de soûmission : Mais le Comte du Bouchage, qui ne songeoit à rien moins qu'à se marier, demeura si étourdy d'un tel coup de foudre, qu'il n'eut jamais la force de rien dire à son Maître; & son étonnement parut si bien sur son visage, que le Roy s'en apperçeut : desorte que tenant les yeux fichez sur luy, il acheva de desorienter ce mal-heureux amant de l'Ordre de saint François. Or comme le Roy avoit l'esprit perçant, il connut bien que

ce n'estoit pas sans sujet que le Duc de Joyeuse luy avoit souvent dit, que son frere ne cherchoit qu'à s'echapper du monde, & qu'il ne sçavoit point d'autre lien pour l'arrester, que celuy du Mariage. Mais lors qu'il fut party pour s'en retourner au Louvre, suivy des deux freres qui monterent dans son Carosse, & qu'il parla tout le long du chemin à l'oreille du Duc, le Comte ne douta point que tout ce jeu n'eût été concerté entre le Roy & le Duc de Joyeuse, & dés-lors il pensa bien qu'il alloit entrer dans un combat dont la victoire seroit bien douteuse.

CHAPITRE VIII.

Le Duc de Joyeuse declare au Comte de Bouchage que le Roy, & le Mareschal le veulent marier. Ses deffences contre cette proposition. Les repliques du Duc. Les inquietudes du Comte, & les violences qu'il se fait à donner son consentement.

LE Roy ayant ouvert la proposition de Mariage, ne jugea point que le Duc de Joyeuse dût presser son frere d'y consentir. Son silence ayant bien fait remarquer, que le seul respect l'empéchoit de s'en deffendre; mais l'on crût qu'à force de l'y laisser penser, il se rendroit enfin aux commandemens du Roy,

aux ordres du Mareſchal de Joyeuſe, & aux prieres de ſes plus proches parens. Toute la famille ſouhaittoit cette alliance avec paſſion, & particulierement le Mareſchal, tant pour la vertu de Madamoiſelle de la Valette, qu'en conſideration du grand credit où eſtoit le Duc d'Epernon ſon frere, qui ſeul pouvoit alors conteſter de la bonne fortune avec Anne de Joyeuſe. Cette politique obligeant le Mareſchal d'écrire ſouvent à ſon fils aîné, d'entreprendre une affaire ſi importante, il ſe reſolut d'en faire la propoſition au Comte du Bouchage, & de luy dire, qu'il eſtoit chargé depuis quelques jours du Mareſchal, de luy faire connoiſtre ſes intentions; qu'il avoit reſolu de l'embarquer à la recherche de Madamoiſelle de la Valette, & qu'il ſouhaittoit qu'il ſe rendit digne de ſes bonnes graces, puiſque le Roy s'eſtoit offert d'en faire la demande, & de donner une heureuſe concluſion à ce deſſein. Un diſcours ſi bruſque qui reſſentoit le commandement abſolu d'un Pere, appuyé des volontez du Roy, mit d'abord le Comte hors de garde: l'obeïſſance qu'il avoit toûjours exactement renduë, le preſſoit de donner ſon conſentement; mais l'ardeur avec laquelle il

souhaitroit l'habit de saint François, ne pouvoit souffrir qu'il se rangeast dans son devoir. Si bien qu'aprés avoir un peu révé, il répondit qu'il avoit toûjours eu une si forte averſion pour ce lien, peu neceſſaire à ſa fortune, & fort ennemy de ſon repos; que ſans deſobeïr, il eſperoit l'éviter, pourveu qu'il fuſt aſſez heureux d'avoir ſa protection. A quoy le Duc repliqua, qu'il devoit tout attendre de ſon amitié, mais qu'il n'étoit pas raiſonnable de reſiſter aux intentions de ſa Famille, aux ordres du Mareſchal, & au commandement du Roy. Ajoûtant qu'il ne pouvoit refuſer ſon conſentement ſans ruïner ſa fortune, ſans paroître ingrat des bontez du Roy, ſans ſe rendre coupable envers ſon Pere, & injurieux aux merites de celle qu'on luy propoſoit. Qu'ayant juſqu'alors fait une profeſſion exacte de ſuivre la vertu, il s'égareroit du bon chemin, s'il prenoit celuy de la deſobeïſſance; que quand bien il ne ſeroit point touché de ces fortes conſiderations qui luy devoient tenir lieu de loy, eſtant né comme les autres hommes de ſa condition, il ſe rendroit ridicule de faire un party à part, en ſuivant les mouvemens de ſon caprice; qu'une pareille bijarrerie n'eſtoit pas

la marque d'un esprit trop bien tourné ; qu'il le falloit avoir tout plein de chimeres pour se faire un monstre du Mariage, à qui Dieu même donnoit le nom de Sacrement ; que les hommes estans nez pour la societé, la plus necessaire & la plus sainte estoit celle du mary & de la femme, comme le lien de la concorde & de la paix, & bien souvent le principe & l'appuy des plus grandes fortunes: qu'aprés tout, il n'y avoit aucune raison qui le pût dispenser de se soûmettre de bonne grace, & avec frãchise à ce qu'on soûhaittoit de luy. Et que si l'on sçavoit dans la maison de la Valette qu'il se fust fait prier d'accepter un tel bon-heur, que les plus grands de la Cour recevroient à bras ouverts : il en seroit pour jamais exclu. Qu'au contraire il se devoit disposer à s'en rendre digne par ses soins & par ses services ; que sa Maîtresse meritoit les hommages des plus grands de la Cour, puis qu'elle surpassoit toutes celles de sa condition en beauté & en vertu ; & qu'enfin il regardast à ne faire pas une cheute dés sa premiere démarche, de laquelle il ne se releveroit jamais. Le Comte qui avoit écouté ce discours, les yeux attachez à la terre, voyant que la conclusion en estoit si pressante, ne pût

s'empécher de commencer sa réponse par un grand soûpir, en luy disant : Dieu m'est témoin, mon frere, du respect & de l'obeïssance que je veux rendre toute ma vie aux volontez de Monsieur le Maréchal, & je n'en veux point d'autre que vous, de celuy que je luy ay toûjours rendu jusques icy : Je sçay bien que je ne m'en puis dispenser, puis qu'il ne me commandera rien que de juste; mais cette necessité ne môte pas la liberté de luy representer mes raisons dans une affaire où il s'agit de mon repos ou de ma peine. S'il ne m'ordonne le Mariage que pour mon bien, il me suffira de luy prouver qu'il y est absolument contraire, pour luy faire changer de resolution. Dieu qui ne m'y a point donné d'inclination, n'a pas aussi permis qu'aucune femme m'ait touché le cœur : Mais quoyque je n'aye point d'amour pour elles, je ne refuse jamais mon estime à leur merite. En cela je satisfais à ce que je leur dois, & ne croy point leur faire injure, puis que je n'exige rien d'elles que ce que je leur accorde. Je ne crains point de me rendre ingrat envers le Roy, en le remerciant d'une grace de laquelle je me sens indigne, ny que Madamoiselle de la Valette se puisse plaindre de moy, quand elle sçaura la justice que je luy

fais, de la reſerver à une meilleure fortune : en cela je ne diminuë rien du prix du Mariage dont je revere le Sacrement ; j'eſtime ſeulement qu'il ne m'eſt pas propre, non plus qu'à vous celuy de Prêtriſe. Si c'eſt par là que je dois établir ma fortune, je m'en trouve bien diſpenſé dés à preſent, étant ſatisfait de celle que je poſſede. J'avoüe que je ſuis fait cõme les autres hommes, mais je ſeray bien-aiſe de ne reſſembler pas à tout le monde ; quoyque le Mariage aide beaucoup à la ſocieté civile, je ſuis aſſuré que mon celibat particulier ne la diſſoudra pas. Et s'il faut enfin le conſentement mutuel des parties pour le rendre parfait, je ne puis répondre de moy-méme, ny m'aſſurer de faire fléchir ma vo'onté. Je vous ay dit d'abord que j'avois beſoin de vôtre protection, je vous la demande de tout mon cœur, pour me tirer de cét embaras, & vous proteſte que ſi vous me l'accordez ; je vous ſeray obligé toute ma vie, de m'avoir genereuſement conſervé ma liberté. J'avoüe, repliqua le Duc, que vous vous deffendez ingenieuſement ; mais vous ne me perſuadez pas que vous ayez raiſon ; Je ne prétens point de reprendre ce que vous m'avez dit pour le refuter, n'ayant rien plus à vous dire, ſinon que le Roy vous le

commandera, & que Monsieur le Maréchal le veut absolument; pensez-y pour vous y resoudre, & ne vous travaillez plus inutilement à nous dire tant de belles choses; J'ay accordé plus de temps à vôtre caprice que je ne luy en devois donner; c'est à nous à vous conduire, & à vous à vous laisser persuader: ne présumez pas tant de vous-mesme, que vous croyiez estre audessus des conseils de vos parens; il y a déja long-temps que nous-nous appercevons de vos projets, comme vous les avez conçeus dans vôtre enfance, vous les deviez avoir perdus en devenant homme d'âge raisonnable. Ne refusez pas vôtre bon-heur, mon frere, si vous voulez vous conserver l'amitié de tous vos proches, & ne me contraignez point par vôtre opiniâtreté, d'écrire une facheuse nouvelle à Monsieur le Mareschal, qui vous attirera sa colere & sa haïne, & à moy le déplaisir de vous avoir rendu un mauvais office, contre mon intention: tout ce que vous me venez de dire, n'est qu'un pretexte à vôtre refus, dont la cause nous est bien connuë: Nous sçavons les visites ordinaires que vous rendez aux Capucins; & à vous dire le vray, jusqu'icy je ne les avois attribuées qu'à vô-

tre pieté, & ne pouvois blâmer les soins que vous preniez de rechercher leur conversation, que j'estime tres sainte; Mais, mon frere, vous me ferez enfin soupçonner quelque chose de plus, dont la seule pensée me feroit perdre toute consideration: Croyez-vous que la vertu soit bannie d'entre les hommes, & qu'elle n'ait plus d'autre retraitte que dans les Convents; Et pensez-vous qu'il faille être habillé autrement que les autres, & suivre necessairement une maniere de vie si austere pour devenir homme de bien? En verité le Christianisme seroit reduit en des termes bien mal-heureux, si le nombre des Elûs n'excedoit point celuy des Capucins; Apprenez aujourd'huy que la devotion peut avoir ses erreurs comme les autres choses: Pour moy je me defie toûjours des manieres extraordinaires; Dieu nous a fait naître dans une condition qui n'a rien d'incompatible avec la pieté: comme vous estes exposé aux yeux du monde, vous pouvez rendre la vôtre si exemplaire, qu'elle deviendra utile à la reformation des plus débauchez; & à le bien prendre, y a-il pas autant de merite à bien discipliner une grande famille, qu'à suivre les Regles d'une douzaine de Religieux: Si

vous aviez commis des crimes horribles, & vielly dans les plus noires méchancetés, je vous conseillerois de prendre une profession encore plus austere, s'il s'en trouvoit quelqu'une, pour expier vos fautes par une rude penitence, pour satisfaire à la justice de Dieu, ou pour cacher vôtre infamie au monde & à la Cour : Mais Dieu vous a fait la grace de n'avoir point besoin d'un tel remede. Il suffit que vous-vous soûteniez dans l'état où vous estes, & que vous suiviez le train que vous avez bien commencé. Changez donc de resolution, & pour vôtre interest, & pour nôtre satisfaction, c'est l'intention de Madame la Mareschalle, qui m'a ordonné de vous y disposer, le Roy luy a promis de parler aujourd'huy de cette affaire à Monsieur de la Valette, de laquelle vous avez tout sujet de bien esperer: je vous donne le reste du jour pour digerer vos resolutions, ou plûtost pour fixer celle que nous souhaittons de vous. Le Duc ayant achevé ce discours, quitta brusquement son frere, sans attendre quelle seroit sa réponse, & s'en alla rendre compte à la Mareschalle sa Mere de cette derniere conversation, luy conseillant de supplier le Roy de ne plus differer de faire la demande, dautant que le

Comte se trouveroit embarqué de la sorte, & contraint de suivre le mouvement du Bateau ; qu'aussi bien une plus longue negociation sembloit rendre la chose douteuse, ajoûtant qu'on ne prend pas avis des malades pour la composition des medecines qui les doivent guerir ; qu'étant sa Mere, elle devoit agir de son propre mouvement, & ne revoquer pas en doute l'obeïssance de ses enfans. Ce conseil fut suivy de la Mareschalle, qui jusqu'alors n'avoit point trop parû ennemie des sentimens du Comte, estant vray qu'elle les eût elle-même suivis, si elle eût disposé de sa propre conduite: mais comme obligée de déferer aux ordres de son mary, & aux prieres de toute sa famille, elle se resolut enfin de le marier, quoy qu'elle sçeust bien qu'elle luy feroit une extrême violence.

Il seroit mal aisé de dire l'inquietude avec laquelle il passa tout le reste du jour, & les diverses pensées qui luy roulerent en la teste, dans l'extrémité où il se voyoit reduit. Tantost son zele pour la Religion excitant un peu sa bile, luy donnoit des mouvemens de colere contre son frere, qu'il accusoit d'être principal auteur de sa peine: tantôt il blâmoit sa propre foiblesse, de n'oser resister har-

dimẽt pour soûtenir la cause de Dieu contre les interests du monde ; quelquefois il faisoit dessein de s'enfuïr en Italie, & se jetter entre les bras du Pape, pour luy demander l'habit de S. François. A toute heure la voix interieure qui luy avoit parlé dans la Biblioteque des Cordeliers de Tholose, luy revenoit en l'esprit, & luy reprochoit son infidelité. Pour lors il faisoit des resolutions genereuses de n'écouter point les persuasions du monde, dont il vouloit quitter le commerce, pensant qu'il dust regarder ses conseils comme des artifices de son ennemy ; mais l'obeïssance & le respect qu'il portoit à son Pere, se jettant à la traverse, ébranloit toutes ses resolutions, & dissipoit la plus part de ses projets. A cela il ajoûtoit les choses que la Mareschalle luy avoit dites en partant de Tholose, & qu'il avoit toûjours reverées comme des Oracles, se souvenant qu'elle luy avoit prédit, que si Dieu vouloit qu'il fut Religieux, il ployeroit le cœur de son Pere en sa faveur. Enfin lors qu'il eut consideré que le Roy devoit faire l'ouverture de son Mariage dans deux heures, il jugea bien qu'il étoit envelopé de toutes pars ; qu'une plus longue resistance luy seroit inutile, & mesme nuisible,

nuisible, puis qu'elle offenseroit le Roy; il se resolut de s'abandonner à la Providence, & se persuada qu'elle avoit mis un terme à son bon-heur, qui n'étoit point encor arrivé. Le soir de ce même jour, le Roy obtint de Monsieur de la Valette la liberté pour le Comte du Bouchage, de rechercher sa fille. La nouvelle qui prit son origine dans le Cabinet, passa bien-tôt jusqu'à l'Anti-chambre, & de là fut portée par toute la Cour. Le Comte s'étoit empesché ce soir là d'aller voir le Roy, ou pour attendre le succez de cette affaire avec plus de respect, ou pour se remettre un peu du trouble qu'elle apportoit à son esprit La joye qu'elle donna dans l'Hôtel de Joyeuse s'étendit sur toute la famille; mais elle s'arresta à la porte de la Chambre du Comte, dans laquelle il s'étoit fait enfermer, feignant de vouloir reposer, quoy qu'en effet ce fust pour passer la nuit au pied d'une Image de Nôtre-Dame, qui avoit été de tout temps conservée dans sa Maison, & qu'il donna depuis aux Capucins de saint Honoré, où elle est en singuliere veneration. Là s'abandonnant à la douleur de se voir condamné à perdre le fruit de ses soins & de ses esperances, il paroissoit comme un criminel,

qui doit mourir par une Sentence injuſte, ou comme un mal-heureux que la violence de ſes ennemis a rendu infidelle à ſon party. Quelquefois il s'accuſoit devant Dieu comme un deſerteur de ſa cauſe, & ſe confeſſoit indigne de la continuation de ſes graces: & puis faiſant reflexion ſur ce qu'il devoit à ſes parens, il s'écrioit les yeux vers le Ciel: Mon Dieu! vous ſçavez mieux que moy ſi je ſuis coupable ou non: j'ay combatu contre le monde avec toutes mes forces, mon mal'heur a trahy mon courage, & je ſuis demeuré priſonnier de mon ennemy. Il peut m'oſter la liberté de vous ſervir comme j'avois reſolu: mais ſon empire ne s'eſtendra jamais ſur le cœur que je vous ay donné. J'ay fait avec luy un divorce qui doit durer autant que ma vie; je ne le conſidere que comme une priſon, de laquelle j'eſpere que voſtre bonté me tirera un jour, puiſque vous me l'avez promis: je ſuis certain que vos ſaintes inſpirations ne ſont jamais vaines, & que voſtre bonté ne laiſſe point ſes ouvrages imparfaits: Vous m'avez choiſi ſans moy, je n'ay point merité les graces de voſtre choix; mais, Seigneur, ne ſouffrez pas que ma foibleſſe me rende indigne de celles que je vous demande pour ſoûtenir

mon innocence : l'on veut que j'entre dans le Mariage, & sans doute vous y consentez, puis que vous ne l'empeschez pas, j'ay si absolument renoncé à moy-mesme pour me donner à vous, que je n'ay plus de droit sur ma conduite. Vous m'aviez laissé le seul usage de mon franc-arbitre ; mais je vous l'ay rendu sans reserve, ne vous pouvant faire present d'aucune autre chose qui fust réellement à moy. C'est donc à vous d'en disposer cõme il vous plaira ; je n'ai pour tout bien que l'obeïssance & la soûmission. Vous avez fait des Saints dans le monde, aussi-bien que dans les Cloîtres ; Vos graces sont infinies comme vos attributs, elles se peuvent étendre sur tous vos ouvrages ; & la vertu les peut recevoir dans le Louvre, comme dans les Monasteres. Mais souvenez-vous que si vous me hazardez long-temps dans le monde, j'auray sans cesse besoin de vôtre secours pour me défendre de sa corruption & de ses malices : Je regarde le sejour que vous voulez que j'y fasse, comme un banissement que j'ay bien merité, ne me le rendez pas insuportable par sa durée, & si mes fautes ont irrité vôtre Justice, donnez-moy des châtimens plus severes, pourveu qu'ils ne soient pas si dangereux. Je connois ma

propre foiblesse, je vois jusqu'au fond de mon neant; mais je ne connois point la mesure de vos graces: Mon amour veut que j'espere tout de vostre bonté; & mes imperfections, que je craigne tout de vôtre Justice. Accordez deux mouvemens si contraires, qui naissent dans un cœur que je vous ay donné, Seigneur, c'est à vous à le deffendre, puisqu'il n'est plus à moy.

CHAPITRE IX.

Le Comte du Bouchage épouse Catherine de la Valette. Reflexion sur l'instabilité des desseins des hommes. Sa conduite dans le reglement de sa Maison.

APrés que le Comte eut passé la plus grande partie de la nuit en de pareilles méditations, accompagnées de prieres ferventes, il donna le reste à un leger repos: Et lors que le Soleil fut levé, il sortit du lit pour aller ouïr la Messe à son ordinaire au Convent des Capucins de saint Honoré. Là il offrit à Dieu toutes ses actions, & aprés s'y étre Confessé & Communié avec des sentimens d'une devotion toute pleine de feu, il resigna absolument entre les mains de JESUS-CHRIST, la conduite

de sa vie. Ses devotions étans achevées, il fut au lever du Duc son frere, lequel impatient de sçavoir sa derniere resolution, l'ayant tiré dans son Cabinet, couvert encor de sa Robe de Chambre, luy raconta le détail du procedé obligeant du Roy, & la favorable réponse qu'il avoit euë de Monsieur de la Valette; Ajoûtant que les choses étoient si avancées, qu'il n'avoit plus qu'à les executer de bonne grace; & qu'il devoit dés ce jour remercier le Roy, faire compliment à Monsieur de la Valette, & offrir ses services à sa Maîtresse. Le Comte qui avoit trouvé sa consolation au pied du Crucifix, & resolu son esprit à l'obeïssance, aprés avoir si long-temps balancé, promit au Duc d'executer ses ordres de poinct en poinct; & dés-lors, comme s'il eüst esté déchargé du pesant fardeau dont il avoit esté accablé par ses irresolutions, il commença de paroître le plus satisfait du monde; s'ajusta avec toute la politesse & la bien-seance que demandoit sa condition, & reprit cét air agreable & galand, qui fait de si fortes impressions dans le cœur des Dames, qu'elles se deffendent avec peine de donner leur estime & leur amitié à ceux qui s'en sçavent bien servir. Le Lecteur se

peut imaginer tout ce qui se passe d'ordinaire en de pareilles occasions, dont la peinture n'est pas necessaire dans le recit de la vie d'un Saint. Je diray seulement que le Comte remarqua tant de sujets d'admiration dans la beauté, la modestie, & les autres vertus de sa Maîtresse, qu'il se trouva le cœur sensible au delà de ce qu'il s'estoit imaginé ; & quoy qu'elle vécut avec la derniere retenuë, il estoit aisé à juger que la recherche du Comte ne luy déplaisoit point. En verité j'admire les effets de la Providence, & la sage conduite avec laquelle elle donne la derniere forme aux choses qu'elle a commencées. Nous avons fait voir jusqu'icy les inclinations du Comte portées à la pieté dés sa plus tendre jeunesse, & les desirs violens qu'il avoit toûjours eus pour la Religion de saint François. Nous en pouvons autant dire de sa Maîtresse, qui avoit mil fois importuné ses parens de luy donner l'habit de Religieuse, & qui ne consent au Mariage, que pour ne desobeïr pas à son pere, qui luy commanda absolument de ne penser jamais à son premier dessein. Sans mentir, il semble que Dieu n'avoit permis ce Mariage, que pour unir les vertus ensemble dans deux cœurs innocens, sous un

saint & auguste Sacrement. Aussi peut-on raisonnablement dire qu'elles furent les premiers motifs de l'inclination qu'ils eurent l'un pour l'autre ; & que les esprits si subtils que l'amour logeoit dans les yeux des Amans pour les envoyer dans le cœur de la personne aimée, estoient autant de feux celestes, exempts de l'impureté de la nature qui les produit ailleurs d'un principe tout à fait different. La recherche du Comte ne fut pas longue, le Roy voulant satisfaire deux familles qu'il aimoit sur toutes celles du Royaume: En ayant pressé la conclusion, le Mariage fut enfin celebré en presence de sa Majesté & de toute la Cour, avec des magnificences extraordinaires ; ausquelles le Roy ajoûta cent mil écus d'or qu'il donna au Comte pour present de Nopces. Ainsi celuy qui avoit témoigné tant d'aversion pour le Mariage changeant de sentimens, se trouve heureux contre son esperance. Mais pendant que ce vertueux couple d'amans joüit des douceurs agreables d'un amour saint & legitime, me sera-t'il point permis de faire un peu de reflexion sur l'instabilité de nos desseins, & d'examiner si la cause en doit estre attribuée à la seule nature, ou si nous devons remonter jus-

qu'à Dieu, pour la trouver dans ses secrets eternels. Si nous consultons là-dessus les Philosophes anciens, qui se sont donnez le pouvoir de juger plus sainnement que les autres actions humaines, ils nous diront que tout ce qui arrive dans le monde est compris sous la fortune, & le destin. La fortune, selon leur definition, est un rencontre d'accidens, dont la cause nous est inconnuë; mais qui se peut découvrir par les effets, & éviter par nôtre prudence: & le destin, un decret immuable d'une cause suprême qui surpasse infiniment nôtre connoissance; & qu'il n'est pas possible à l'intelligence humaine de prévoir, ny à la prudence d'éviter. Quant à nous, nous attribuons la premiere à la nature, & la seconde à la prescience de Dieu. Il est certain qu'à bien examiner les actions humaines, il semble qu'elles ne puissent estre autres que fortuites, puis qu'elles doivent tenir du principe plus proche qui n'a rien de certain. Tout ce que nous faisons, si l'on en croit le Philosophe, est dans nôtre intention, ou dans nôtre idée, avant que d'être reduit en action. Or puis que ces idées ne se peuvent former que par l'aide des sens qui les reçoivent, & qu'il n'est rien de plus trompeur & de plus foible,

ble, l'on peut conclure que les actions qu'elles produisent, sont fortuites & casuelles. De là vient que nos resolutions changent à tous momens, que nous haïssons ce que nous avons aymé, que nous aymons ce que nous avons hay, & que l'inconstance est nostre partage. Si nous quittons un mauvais chemin pour en prendre un meilleur par la persuasion des plus sages, nous disons que nous avons déferé à la force de leur raison; & toutefois il est vray que c'est le hazard qui a fait que nous ayons découvert cette mesme raison qui nous estoit inconnuë avant qu'on nous l'ût dite. Je ne doute point que le Mariage de nostre saint Heros, qui m'a donné lieu de faire cette question ne soit consideré de ceux qui n'élevent point leurs esprits au delà de la nature, comme un effet de la legereté d'un homme qui reçoit diverses impressions selon les occasions & les temps; qu'ils ne l'accusent de s'estre rendu contre sa premiere resolution; & qu'ils ne tirent une consequence de son peu de jugement, quand ils auront appris la parfaite satisfaction dont son ame est remplie, en vivant dans la douce societé d'une vertueuse Dame qu'il ayme plus que sa propre vie, puis qu'il fuyoit le Mariage comme ennemy de

son repos, & qu'il n'en connoissoit, ny la valeur, ny les bons effets. Il est vray que cette consequence a quelque chose de probable; mais remontons jusqu'à la source de son action, nous verrons combien nostre raison est foible, & combien il est dangereux de juger sur les apparences. Je ne puis nier que mon saint Heros n'ait esté homme, & consequemment sujet aux foiblesses de la nature; & si l'on separe sa raison des lumieres de la grace, je confesseray encore qu'il se pouvoit tromper; mais si nous rapportons ses pensées & ses actions à la Providence, à laquelle il avoit abandonné sa conduitte, nous conclurons infailliblement qu'il n'a rien pensé que de raisonnable; & que ses changemens mesmes ont suivy les maximes les plus assurées de la sagesse. La Theologie demeure d'accord que Dieu est immuable, & que tout ce qui est en luy est éternel: De sorte que toutes choses sans exception, luy estans toûjours presentes, il ne voit jamais rien de vieux, ny de nouveau. Les causes dans sa connoissance ne sont pas plus avancées que les effets, & les effets ne succedent point aux causes: parce qu'il n'y peut avoir deux termes dans sa science infinie. Mais il a établi l'ordre de priorité & de posteriorité, pour

faire naistre & mourir dans le temps toutes les choses qu'il a crées. C'est pour cette raison que saint Augustin, apres s'estre tourmenté inutilement à connoistre la veritable définition du temps, n'en trouvant aucune certaine, se contente de luy en donner une probable, en disant qu'il est la durée des choses, qui veut proprement signifier leur succession, ou leur progrez, & leur decadence. Cét ordre ainsi estably, est la matiere ordinaire qui exerce nos speculations. Ce sont ces differens objets dont nous formons nos idées, desquelles naissent les conclusions successives à qui nous donnons le nom de raison. Mais comme j'ay dit cy-dessus, que ces operations ne se pouvans faire sans le secours des sens, dont la foiblesse est toûjours à craindre, les grands Predestinez pour se développer de leurs erreurs, & se delivrer de la crainte de leur tromperie, n'écoutent la raison que comme probable, & abandonnent la conduite de leur vie à la Sagesse infinie de celuy qu'ils connoissent pour auteur de leur Estre. Ce fut ainsi que le Comte du Bouchage passa de l'extrême desir qu'il avoit de se faire Religieux de saint François, au consentement qu'il donna pour son Mariage, & aux plaisirs legitimes

qu'il gousta durant quelques années avec sa vertueuse Epouse. La raison humaine qui luy voyoit prendre un chemin si détourné, concluoit sans doute qu'il n'arriveroit jamais à ses premieres pretentions, y ayant une incompatibilité formelle entre le Mariage, dans lequel il s'étoit engagé, & la vie Religieuse, où auparavant il aspiroit avec tant d'ardeur. Mais luy qui ne cherchoit la cause des évenemens que dans la science infinie de son Createur, dont il sçavoit que les decrets estoient infaillibles, se laissant conduire par des détours si obscurs, conserva toûjours ses premieres esperances, & ne perdit rien de la confiance qu'il avoit en la bonté du saint Esprit, dont il tenoit ses premieres inspirations. Une resignation si grande & si entiere est sans doute l'effet d'une grace efficace; & s'il est permis de parler un peu hardiment, il semble que Dieu soit obligé de conduire par le bon chemin celuy qui renonçant à sa propre raison, le choisit pour Guide en toutes ses actions. Si cette proposition estoit fausse, il faudroit luy attribuer un deffaut, qu'un homme d'honneur, selon le monde, ne pourroit soufftir, comme estant incapable de tromper la sincerité d'un amy qui se seroit fié en luy. Aussi arrive-t'il d'or-

dinaire que nos plus grands mal-heurs, naiſſent du peu de confiance que nous prenons en ſa bonté Divine, aux promeſſes qu'il nous fait dans les ſaintes Eſcritures. Donc je conclus, que la marque la plus aſſurée de noſtre Predeſtination, eſt de nous ſentir abſolument reſignez à ſuivre ſes volontez adorables; & à recevoir de ſa main, avec reſpect & affection, tout ce qu'il nous envoye. C'eſt ainſi que nous trouvons ce qui nous arrive dans la cauſe premiere, & que voulant bien dépendre immediatement d'elle, nous évitons les erreurs & les foibleſſes de nôtre raiſon. Et c'eſt auſſi pour cela que Dieu declare heureux les humbles de cœur, & qu'il canoniſe dés ce monde, ceux qui ſe ſoumettent volontairement à ſa Providence. Mais voyons le fruict que le Comte du Bouchage en tire dans ſon Mariage, & de qu'elle ſorte il cultive les vertus qui luy ſont propres dans l'eſtat où il ſe trouve nouvellement engagé.

Aprés que les premieres rejoüiſſances furent paſſées, & que les nouveaux Mariez eurent dreſſé leur équipage, & leurs ameublemens convenables à leur qualité, leur premier ſoin fut de donner une forme conſtante à leur œconomie, & à la conduitte de leurs domeſtiques. Ils

ordonnerent des Penſions de leurs Gentils hommes, & des gages de leurs valets. Ils deffendirent le menſonge, l'yvrongnerie, la débauche, l'impudicité, les blaſphemes; & generalement tous les vices à leurs gens, ſous peine d'eſtre chaſſez ſans eſpoir de retour. Ils partagerent le temps à un chacun pour ſervir Dieu, & faire leur devoir envers leur Maiſtre, ſuivant la fonction de leurs emplois. Les Eſcuyers furent chargez de répondre des Pages & des Laquais. Les Maiſtres d'Hoſtels des Officiers qui dépendoient d'eux. Les Aumôniers eurent ordre de dire tous les jours la Meſſe, les domeſtiques d'y aſſiſter, & de ſe confeſſer & communier tous les mois. L'autorité du Comte établit de ſi ſaintes loix dans ſa Maiſon; mais ſon exemple fut plus puiſſant pour les faire obſerver, que ſon autorité. Et comme les Eſtoilles n'ont de lumiere, qu'autant que le Soleil leur en communique, les Domeſtiques ſembloient n'avoir de devotion & de pieté, qu'autant que l'exemple de leur Maiſtre leur en donnoit. L'ordre qui fut obſervé dans le train de la Comteſſe, ne fut pas moins exact parmy ſes femmes, & comme ſa vertu ne cedoit en rien à celle de ſon mary, elle n'apporta pas moins de

soin & de diligence à bien discipliner sa Maison. Sans mentir ce fut une glorieuse émulation que celle du mary & de la femme, qui parut dans le reglement de leur famille, & ce ne fut pas sans sujet si leur sainte conduitte fut admirée de toute la France, puis que les Maisons les plus religieuses ne la pouvoient connoître sans étonnement. Aussi est-ce un poinct difficile à trouver à un homme de qualité, que d'ajuster l'humilité avec la pompe de son équipage, de son Palais, & de ses meubles, la frugalité parmy l'abondance de toutes choses, la sobrieté dans la bonne chere: la courtoisie dans la faveur; la moderation dans les passions & les desirs, & la justice avec le pouvoir. Ce sont de ces choses qui ne se trouvent que dans les Histoires des Heros & des Saints, & qui sont plûtost le sujet de nôtre étonnement, que nostre imitation. Juge, Lecteur, ce qu'on doit attendre d'un si beau commencement; & quels seront un jour les progrez de tant de vertus si heureusement assemblées: mais voyons ce que fait la fortune pour nostre Heros, & jusqu'où elle veut élever toute sa famille, pour mieux juger de sa vertu.

CHAPITRE X.

Exploits du Comte du Bouchage contre les Huguenots. Reflexion sur son zele. Son retour en sa Maison. Description de l'Ordre des Capucins amenez en France par le Cardinal de Lorraine. Le fruict qu'ils y ont fait. Le Comte se loge auprés d'eux. Ses exercices de pieté, & sa meditation.

LE Roy qui sembloit n'avoir point de plus grand plaisir que de répandre des bien-faits sur la Maison de Joyeuse, & l'accabler de ses faveurs, peu aprés le le Mariage du Comte, luy donna les Gouvernemens d'Anjou & du Maine, qu'il garda prés de deux ans ; & s'en estant deffait pour quelque ajustement de la Cour, il eut en échange celuy de Tourraine & du Perche. Pour lors la Ligue & les Religionnaires dans leurs interests opposez, donnoient de grandes inquietudes au Roy, travailloient l'Estat dans toutes ses parties. Le Duc d'Epernon fut envoyé au Roy de Navarre, pour le ramener dans le sein de l'Eglise ; mais inutilement ; car il trouva l'esprit de ce Prince obsedé par ses Ministres ; qui l'ayant infecté de leurs erreurs touchant la Re-

ligion, luy ostoient encore la connoissance de ses veritables interests, qui ne se pouvoient éloigner de ceux de l'Eglise, sans hazarder la plus belle Couronne du monde, dont il regardoit la succession. Ce voyage mal interpreté par la Ligue, alluma la colere des plus simples contre la conduite du Roy, & porta les Huguenots à une guerre ouverte. Le Prince de Condé assiegea Broüage, que Saintluc deffendit; mais s'imaginant qu'il prendroit encore la Ville d'Angers, il laissa Saintemesme dans son Camp, & avec la meilleure partie de son armée, apres avoir passé la Riviere de Loire sur des Bateaux que le hazard luy fit rencontrer, alla pour surprendre la Ville, le Château estant deja entre les mains des siens; mais il en fut vigoureusement repoussé par les Escoliers; & les habitans s'estans rendus maistres du Château, & ayans tué ceux qui l'avoient surpris, chasserent les troupes du Prince hors de leurs Faux-bourgs. Le bruit de cette marche fit hâter le Mareschal de Matignon de secourir Saintluc avec ses troupes de Guyenne, dont il estoit Lieutenant General; il deffit Saintemesme, & le tailla en pieces: Et le Prince, aprés le mauvais succez de son entrepriſe d'An-

gers, & la nouvelle de la déroute des siens devant Broüage, cherchant un passage pour se retirer vers la Rochelle, fut suivy par le Comte du Bouchage qui l'enferma, avec l'aide de Brissac, & des autres Capitaines du Party Catholique; de sorte que ne voyant plus de espoir de salut, ce mal-heureux Prince abandonna les siens à la discretion des vainqueurs, & se sauva avec trois ou quatre Gentilshommes des mieux montez vers la mer, d'où il passa en Angleterre, pendant que le Comte du Bouchage, avec les armes qu'il commandoit, & les Communes de son Gouvernement, fit une horrible boucherie des Troupes Huguenotes. Dans cette occasion, sa diligence & son bon sens parurent aussi bien que sa valeur, & peut-estre que son zele pour la cause de Dieu, eut bonne part à ses exploits, estant vray que ceux qui sont réellement persuadez de la verité de leur Religion, ne demeurent guere dans une juste mediocrité, quand ils ont les armes à la main, ou pour l'établir dans les Païs qui ne la connoissent pas, ou pour la vanger de ceux qui la veulent oppresser. S'il m'estoit permis de dire mon opinion là-dessus, je dirois, qu'un zele si inconsideré ne vient que de la foiblesse de nostre juge-

ment. Nous mélons d'ordinaire nos passions dans nos actions les plus importantes ; & n'ayans pas assez de lumiere pour comprendre Dieu comme Tout puissant, dont la seule volonté peut aneantir en un moment ce qui luy déplaist, nous pensons luy faire un grand service de luy prêter nos bras & nos armes pour venger sa querelle. C'est ainsi que nostre zele ridicule à l'égard de Dieu, devient une fureur terrible contre nostre prochain, & que nous confondons sans distinction & sans choix le devoir qui nous oblige à souffrir la mort pour confesser l'Evangile, avec la fureur qui pousse à la donner à ceux que nous devrions tâcher de gagner par nos instructions, ou par nos prieres. Ce n'est pas que je desaprouve qu'on fasse cruellement la guerre aux sectes nouvelles qui s'élevent dans les Estats, & qui ne s'y fortifient que par l'impunité ; mais je les considere comme des rebelles à l'autorité souveraine des Roys & des Princes, & comme des Perturbateurs du repos public, qui meritent d'être soûmis à l'autorité des loix, pour estre châtiez. Dieu veut sans doute, que nous mourions plûtost que de nier nostre Foy ; mais il ne nous commande pas d'exterminer, ny même de haïr ceux qui ne croyent pas

ce que nous croyons: la charité qui nous unit avec tous les hommes, eſt un lien ſacré, que l'hereſie ny l'enfer ne doivent pas rompre pendant que nous vivons. JESUS-CHRIST, qui a prié pour ſes ennemis, ne les a pas aneantis: il a ſouffert qu'ils luy ayent attaché les meſmes bras qui les pouvoient détruire, & ſon exemple nous apprend que la cruauté n'eſt pas une bonne voye, pour ramener dans l'Egliſe ceux que l'hereſie en a mal-heureuſement ſeparez. Je ne ſçay quels furent les ſentimens du Comte du Bouchage pendant qu'il tailloit en pieces les troupes du Prince de Condé; mais je veux croire qu'il penſoit ſervir utilement le Roy en châtiant des Rebelles, & qu'il plaignoit le ſort de ceux qui mouroient opiniaſtrement pour une mauvaiſe cauſe. Aprés la deffaite du Prince, le Comte de retour à Paris, trouva la Comteſſe ſon Eſpouſe accouchée d'une fille, dont la nouvelle luy avoit eſté déja apportée plus de trois mois avant qu'il quittaſt l'armée. Son devoir l'avoit ſeparé durant tout l'hyver de ſa compagnie, pour demeurer dans ſon Gouvernement, & y empécher le progrez des armes Huguenotes durant la campagne ſuivante. Enfin l'année ſe paſſa en divers évenemens, que

le Lecteur apprendra de l'Histoire, mon dessein n'estant que de parler des choses qui touchent mon sujet.

Le Comte ayant donc rejoint sa famille, donna & receut toutes les marques d'une parfaite affection conjugale : & comme la guerre n'avoit rien diminué de sa ferveur envers Dieu & la Religion, son absence sembloit avoir augmenté celle de sa femme. C'est un privilege, à mon avis, le plus considerable du Mariage qu'il fait compatir un amour violent avec une vertu parfaite, qu'il donne la liberté d'aymer sans crime, qu'il remplit l'imagination des absens de ces agreables idées, qui trompent si doucement les sens, & qui les ravit dans la joüissance des plaisirs legitimes, sans faire perdre leur innocence. L'amour que cette sainte Dame avoit pour son mary luy donnoit de perpetuelles inquietudes pour sa conservation, elle sçavoit que la valeur est une vertu dangereuse, & quelquefois funeste aux repos des amantes ; & que la gloire qui fait des Heros, fait bien souvent des veufves. Cette consideration luy faisoit redoubler ses prieres, & passer bien des nuicts à demander à Dieu la conservation de celuy, que

le service du Roy luy avoit arraché d'entre les bras; Mais lors qu'elle le vit de retour, caressé de son Maistre, & estimé de toute la France, sa joye fut si sensible, qu'elle parut dans toutes ses actions.

La fuitte du Prince de Condé ayant delivré pour un temps les Catoliques de la crainte des armes ennemies vers la Riviere de Loire ; & le Roy de Navarre, se trouvant obligé de se reserrer dans les Places de Guyenne qui suivoient son party. Le Duc du Maine eut ordre de s'acheminer à l'armée, pour luy porter la guerre jusque dans sa retraite, conjointement avec le Mareschal de Matignon, dont la valeur fit toûjours de grands obstacles au dessein des ennemis, de maniere que la Cour sembloit vivre en pleine paix ; que le Roy se réjoüissoit, & que la galanterie y estoit dans son lustre : Mais pendant que le monde exigeoit du Comte du Bouchage les apparences d'un Courtisan dévoüé à la fortune & aux plaisirs, & qu'il estoit comme forcé de suivre le torrent qui l'entraisnoit dans les divertissement, son cœur qui estoit réellement à Dieu soûpiroit sans cesse, & sa vertueuse Espouse de concert avec luy pratiquoit tous les actes de pietés, qu'il ne

demande qu'aux Saints. L'un & l'autre, par un privilege ſpecial obtindrent un Capucin pour Confeſſeur, auquel ils reſignerent abſolument la direction de leur vie. Le Comte ne paſſoit aucun jour ſans conferer avec luy, ny aucune Feſte ſolemnelle ſans entrer en retraite dans le Convent de ſaint Honoré. Dans ſa Maiſon, il diſoit regulierement ſon Breviaire comme un Religieux : ſa femme avoit un ſoin particulier des pauvres, & paſſoit en Prieres tout le temps qu'elle ne donnoit point à la ſuitte de la Reine. Enfin, comme deux pierres qui ſe frottent l'une contre l'autre produiſent des eſtincelles, ce ſaint couple d'amans s'enflâmoit de plus en plus dans l'amour de Dieu, par l'exemple qu'ils ſe donnoient mutuellement. Leurs converſations eſtoient pleines de vertus, tous leurs deſſeins n'avoient que le Ciel pour objet ; & l'amour de Dieu, comme le plus fort, avoit tellement purifié l'amour conjugal, qu'il ſembloit qu'ils euſſent uny le Ciel avec la terre, la paſſion avec le repos, & la chair avec l'eſprit.

En ce temps-là l'Ordre des Capucins commençoit à s'étendre en divers lieux du Royaume. La ſainteté de leur vie, & l'auſterité de leur Regle donnoit

à tout le monde de la veneration & de l'étonnement. Et l'on peut dire avec verité : que le Christianisme est obligé à la pieté du Cardinal de Lorraine, qui les ayant connus en Italie, pendant qu'il estoit au Concile de Trente, les emmena en France par l'ordre de Gregoire XIII. Ce Prince qui avoit esté leur Guide, voulut estre leur premier Fondateur. Il leur fit bastir le Convent de Meudon, & le Roy les établit dans la ruë S. Honoré, joignant le jardin des Thuilleries. Si l'on considere les diverses agitations où l'Eglise Catholique s'est trouvée de temps en temps, par les heresies que l'Enfer a fait naistre pour attaquer la pureté de sa foy, l'on remarquera la protection que Dieu luy a toûjours donnée, & pour n'en chercher pas des exemples bien éloignées, je diray seulement qu'au mesme temps que Calvin publioit ses erreurs, saint Ignace de Loyola obtint du saint Siege l'approbation de sa Regle, & donna la naissance à cette grande Compagnie des Jesuites, dont le zele & la doctrine combattirent, & combattent encore cette heresie dans toute l'Europe, & marchans sur les pas des Apôtres, potans l'Evangile de JESUS-CHRIST dans les Païs les plus éloignez & les plus inconnus.

Le Cardinal de Lorraine amene en France les Capucins en 1573.

inconnus. Mais comme c'eſt le propre des Heretiques de s'établir ſous le maſque de la pieté, & de regner avec rebellion, de fouler aux pieds les choſes les plus ſaintes, & les plus auguſtes ; de profaner les Temples & les Autels, & de joindre l'impieté à la tyrannie, Dieu envoya en France l'Ordre des Capucins, pour oppoſer leur obeïſſance & la ſimplicité de leurs mœurs à l'inſolence de ces dévoyez, & r'aſſurer par leur exemple la Foy chancelante des Catholiques, que la licence de la guerre & l'artifice des Huguenots avoit ébranlée en bien des lieux. Je ne parle point icy du fruit que la France tira des ſaintes Predications de ſes hommes divins, l'Eloquence peut faire des choſes incroyables, & nous voyons tous les jours qu'elle fait paſſer le menſonge pour la verité, qu'elle renverſe nos plus ſolides deſſeins, qu'elle arreſte nos entrepriſes, & qu'elle ſe rend maiſtreſſe abſoluë de nos ſentimens. C'eſt un inſtrument propre à faire le mal, comme à faire le bien, & duquel les plus ſcelerats ſe ſont utilement ſervis. Mais la ſainte modeſtie, qui accompagne les actions de ſes bons Peres, la mortification continuelle de leurs paſſions, leurs prieres, leurs jeûnes, leurs diſciplines,

leur profonde soûmission à l'autorité de leurs Superieurs, leur entiere resignation aux volontez de Dieu, le détachement qu'ils ont des vanitez du monde, l'extrême pauvreté qui paroist dans leurs habits, dans leur nourriture, & dans leurs Maisons : Et enfin les souffrances insuportables, ausquelles leur Regle les expose durant tout le cours de leur vie, sont autant de puissantes voix, qui persuadent la verité & l'Evangile sans déguisement, & nous asseurent des recompenses eternelles qui suivent nos bonnes actions. Et à dire les choses comme elles sont, si nous leur faisons justice, & aux autres Religieux reformez, nous demeurerons d'accord, qu'on trouve parmy-eux plus éminemment qu'en tous autres lieux, la pureté de la Foy Evangelique ; car est-il possible qu'un homme qui n'a pas la cervelle alterée, se puisse resoudre à détruire en luy-mesme, les mouvemens les plus agreables de la Nature, pour embrasser volontairement des peines qui ne doivent finir qu'avec sa vie, s'il n'est pleinement persuadé, que Dieu punira un jour les crimes & recompensera les vertus. Il n'est point de Laboureurs assez foux pour semer sans espoir de recolte ;

ny d'hommes assez foibles pour craindre des châtimens, ou esperer des recompenses, s'il est en doute du pouvoir de celuy duquel il les attend : Mais puis qu'il est vray qu'une si grande austerité de vie, nous persuade puissamment la pureté de la Foy de ceux qui la professent, la liberté de la nostre, & les dissolutions dans lesquelles nous-nous abandonnons, ne concluront-elles pas contre nous, que nous ne croyons que fort imparfaitement ? En verité si nostre esprit estoit pleinement convaincu, que nostre damnation éternelle dépend d'un seul peché mortel, nous ne hazarderions jamais nostre Salut ; comme personne ne peut répondre d'un seul moment de sa vie, nul ne peut être asseuré de ne mourir pas dans un si déplorable estat : Et sans doute il faut haïr sa propre conversation pour vivre sans crainte au milieu des serpens & des poisons. Disons plûtost que nous suivons les coûtumes qui nous entrainent, que nous faisons comme des Singes, ce que nous voyons faire aux autres, que nous sucçons les opinions de nos parens avec le laict de nos meres, que nous cherchons l'Eloquence dans les Sermons plûtost que nostre instruction, & que nous suivons en quelque

ſorte les preceptes de l'Egliſe, pour nous mettre à couvert du châtiment des Loix, & de l'eſtime d'eſtre des Athées, ou des Impies. Mais voyons combien noſtre ſaint Heros a eſte éloigné de ces malheureuſes pratiques, ſi ordinaires aux gens du monde, & jugeons par la ſuitte de ſa vie, combien ont eſté fortes les impreſſions que la Foy faiſoit dans ſon cœur, lors qu'au milieu des Pompes de la Cour, aprés s'eſtre preſté à la bienſeance de ſa condition, il embraſſoit les vertus les plus heroïques de la Maiſon des Capucins.

C'eſt un principe indubitable parmy les Prédeſtinez, que la devotion d'un homme, qui aſpire à la ſainteté, ne peut jamais s'arreſter en un meſme poinct; & que ſemblable à une Barque expoſée au milieu d'une riviere, elle deſcend toûjours, ſi le Pilote ſurmontant le cours de l'eau ne la fait monter à force de Voiles & de Rames. La raiſon eſt, que les imperfections de la nature combattent ſans ceſſe contre les avantages de la Grace; & c'eſt peut-eſtre ce que Job nous vouloit enſeigner, quand il diſoit; Que la vie de l'homme eſtoit un perpetuel combat ſur la terre, dont la victoire ne paroit qu'à la mort; & ne triomphe que

dans le Ciel. Ce fut en cette consideration que le Comte se voulant approcher du Convent de ses Directeurs, comme de la source de la pieté, quitta son Hôtel ordinaire, & se vint loger dans une Maison assez mediocre, qu'il achéta joignant le jardin des Capucins de saint Honoré, dans lequel il avoit entrée par une porte que les Peres luy accorderent dans la muraille de sa Maison; & ce fut pour lors qu'il commença à goûter en effet les douceurs de la vie Religieuse sous un habit seculier; ayant la liberté d'entrer assez souvent dans le Chœur de leur Eglise, d'assister avec eux aux heures les plus secretes de leurs Oraisons, & de passer la plus part de la nuit au Service qu'ils ont accoûtumé de faire. Cette pratique de pieté acheva de le dégoûter des vanitez du monde, dans lequel il se sentoit fort attaché par le lien du Mariage; mais plus encor par l'extrême amour qu'il avoit pour sa femme. Un jour qu'il estoit en retraitte au milieu de ses meditations, il regardoit cét amour comme un obstacle à son bon-heur, & s'adressant à Dieu, luy disoit avec ses transports ordinaires: Seigneur jusqu'à quand souffriray-je le partage que vous avez fait de mon cœur entre le Ciel & la Terre? Vous sçavez

que je vous l'ay donné dés mon enfance, & qu'il seroit tout à vous, si vous n'en aviez disposé autrement. Vous m'avez fermé la porte du Cloître, pour mouvrir celle du Mariage ; vous m'avez rendu sensible à l'amour de celle qui m'est donnée pour compagne: j'avoüe que sa vertu me touche ; mais sa beauté me charme & m'attache plus puissamment que sa vertu. Je sens bien que ma passion est terrestre & mortelle, & qu'elle tient de l'objet qui l'a fait naître ; je ne puis empescher qu'elle n'occupe tous mes sens : & vous souffrez, Seigneur, qu'elle se rende maistresse d'un cœur qui ne doit estre qu'à vous. Est-ce point que je ne dois avoir que de la crainte de vos redoutables Jugemens, & du respect pour vostre Grandeur sans mesure ? Vous offencerez-vous qu'une creature mortelle ait la temerité de vous aymer ? M'avez-vous ainsi donné le change, pour m'apprendre ce que je suis; & rempliſſez-vous mon esprit de l'amour d'une femme, pour l'empescher de s'élever jusqu'à vous ? Et quoy, ces mouvemens que la nature inspire, ne sont-ils pas santifiez par la grace du Sacrement qui les autorise ?

Mais s'il est ainsi, mon Dieu, augmen-

tez sur nous vos saintes benedictions : détachez nostre amour des sens qui le corrompent : Et si le Mariage nous a unis en une mesme chair, que vostre grace nous unissent dans un mesme esprit. Inspirez à ma Compagne le desir de quitter le monde, & donnez-moy la force d'executer le dessein que j'ay de l'abandoner : J'avoüe que cette separation me sera bien dure, & que la seule imagination d'un si grand mal peut m'ôter tout repos : Mais peut-on vous meriter sans souffrir de la peine? & n'est-il pas juste de vous sacrifier ce que j'ay de plus cher, en confessant que je l'ayme plus que ma vie, vous voyez jusqu'à quel point je vous ayme, puis que je suis prés de la quiter pour vous suivre. C'est par là que je commenceray à faire mourir les plus doux plaisirs qui m'atachent à la terre ; & je suis certain qu'aprés un si grand effort, je ne trouveray rien au monde qui me puisse resister. Mais, adjoûtoit-il, aprés avoir fait un grand soûpir ; Mon Dieu, suis-je raisonnable de vous faire cette priere, puisque vous deffendez aux hommes de separer ce que vous avez si saintement conjoint? Comme il y a plusieurs demeures dans le Ciel, qui est la Maison de Dieu vostre Pere, il y a plusieurs

états dans le monde pour se sauver. Disposez donc, Seigneur, de ma conduite comme il vous plaira, je me soûmets à vôtre Providence, & ne demande rien que ce que vous voulez. Je sens bien que l'inégalité de mes desirs est une marque de ma foiblesse. Je vous demande une chose que je crains d'obtenir; je la souhaitte avec passion, & je mourois de douleur si vous me l'accordiez: Mais que me sert-il de vous exposer ma foiblesse, puis que rien ne vous peut estre caché; vous sçavez mieux que moy la mesure de mon amour, je le trouve si mélé avec celuy du monde, que je ne sçay plus la part que vous y avez. Je sens bien que l'un & l'autre font un cruel combat, qui me déchire le cœur. Helas! Seigneur, cette guerre ne finira point si vous ne luy donnez la paix.

Aprés qu'il eut ainsi abandonné son esprit dans cette méditation, il tomba dans une si grande insensibilité, qu'il demeura long temps les yeux ouvers, immobile comme un tronc, de sorte que son Confesseur qui l'observoit dans le Chœur, où il étoit demeuré aprés Matines, prit la liberté de le tirer par le bras, & de luy demander s'il se trouvoit point mal, l'avertissant que tous les Religieux estoient

retirez

retirez à leurs Sellules. Ha! mon Pere, luy dit-il, que vous m'avez obligé de me tirer de la peine où j'estois, & que j'ay besoin de vostre conseil sur une importante matiere, qui a fait tout aujourd'huy le sujet de ma peine & de ma meditation. Mais je ne veux pas abuser de vostre patience; il est temps que vous preniez un peu de repos, & que je me retire en mon Logis: Aussi-bien ce que j'ay à vous dire, merite-t'il bien une conference particuliere, que je remets à un temps plus propre. Apres ce discours il sortit de l'Eglise, & traversant le jardin, s'en retourna dans son Logis, où il trouva la Comtesse sa femme prosternée au pied d'un Crucifix dans son Oratoire, avec autant de devotion & de ferveur qu'il en avoit eu aux Capucins.

CHAPITRE XI.

La difficulté qu'il y a d'aymer Dieu souverainement. Effets de l'Incarnation de Jesus-Christ. Pellerinage du Roy à Chartres, où se trouve le Comte du Bouchage. Reflexion sur l'amour conjugal. Conversation entre le Comte & sa femme, & ce qui en reüssit.

QUoy que la nuit fust presque passée, & le jour prest à poindre, le Comte

eut de la peine à s'endormir : L'amour qu'il avoit pour le Ciel, faisoit de si fortes impressions dans son ame, qu'il en chassoit souvent le répos. Ceux qui ont experimenté celuy des choses terrestres, sçavent à combien de peines & d'inquietudes ils sont exposez : Mais il est bien difficile de concevoir cette sainte ardeur, qui embrase un cœur qui ne connoist que Dieu seul. La raison est, que cette passion ne naist jamais en nous, sans avoir un objet sensible, qui produit d'agreables idées dans nôtre imagination, dont le propre est d'attirer toutes les puissances de nôtre ame pour former nostre amour. De-là viennent les violens desirs de posseder ce que nous aymons ; & de ses desirs naissent les inquietudes, qui nous font soûpirer.

Mais lors que nous voulons concevoir la grandeur de Dieu, sa beauté, sa puissance, & ses autres attributs immortels, & infinis, nostre ame reserrée dans les bornes de sa petitesse, ne s'en peut former que des chimeres qui ne luy ressemblent point, d'autant qu'il n'y a nulle proportion entre une chose infinie & une chose bornée, & que Dieu ne peut recevoir de forme sensible dans son immensité. De là vient que l'objet manque à nô-

tre passion;& que nôtre jugement reconnoissant pour fausses les idées que nous nous en faisons,nôtre volonté ne les suit pas comme celles qui se rendent sensibles,étans produites par des choses de même nature. Il est bien vray que nous pouvons conclure par la force de nôtre raison qu'il y a un Dieu, puisque les Cieux racontent sa gloire,& que le firmament annonce ses ouvrages : mais sa nature ne nous est connuë que par negation, parce qu'elle ne se laisse point définir, & par là nôtre ame ne se peut rien figurer de ce qu'il est,puis que la negation n'est rien du tout. Et c'est, peut-estre pour cette raison, qu'un Auteur moderne a dit ingenieusement, que l'esprit humain aprés s'étre élevé jusqu'aux derniers estres du monde, se trouvant enfin dans les espaces imaginaires sans atteindre jusqu'au Createur de toutes choses, hors de tout espoir de le pouvoir connoître, Dieu par sa bonté infinie est venu jusqu'à luy sous la forme d'un homme. En verité sa misericorde n'a jamais parû plus grande que dans l'Incarnation. Et si l'on considere les biens qui nous en viennent, non seulement nous dirons qu'elle nous ouvre le Paradis, si long-temps fermé par le peché originel ; mais encor

qu'elle nous donne les moyens de le meriter : car s'il eſt vray, comme je le viens de prouver, que nous ayons beſoin d'un objet ſenſible pour produire un amour parfait, & qu'il faille neceſſairement aymer Dieu pour eſtre digne de ſes graces, pouvoit-il mieux s'accommoder à noſtre foibleſſe, qu'en ſe faiſant le plus beau de tous les hommes, & conſequemment le plus digne de noſtre amour? Pour moy, qui ſuis mal-heureuſement attaché à la terre, & qui ne vois rien qu'avec beaucoup d'obſcurité, je ne laiſſe pas de concevoir la facilité qu'il y a de s'en former de belles & adorables idées, qui nous portent à l'aymer avec une paſſion plus ſenſible & plus forte que ne peuvent faire les plus beaux objets dont le monde eſt charmé. Auſſi nous apprend-il qu'il s'eſt rendu nôtre Médiateur auprés de Dieu ſon Pere, & il ſemble que pour nous donner plus de confiance en luy, & plus de liberté de luy demander nos beſoins, il n'ait voulu prendre que cette Qualité durant que nous vivons ; ſe reſervant celle de Juge, aprés la conſommation des ſiecles. Je ne m'étonne point des merveilles que je trouve dans la ſuitte de la Vie du Comte du Bouchage, puis qu'elle eſt

toute pleine d'amour, estant infailliblement vray qu'une ame qui ayme parfaitement Dieu, ne peut jamais manquer à devenir sainte.

Peu de jours aprés sa méditation, le Roy ne pouvant avoir d'enfans de la Reine, fit vœu à Nostre-Dame de Chartres, pour en obtenir par l'intercession de la Vierge, dont l'Image y est reverée depuis plus de seize cens ans; ceux du païs tenans par tradition qu'un fameux Druide, plusieurs siecles avant la Nativité de Jesus-Christ, l'avoit dediée à la Vierge qui devoit enfanter.

Le Roy ayant choisi ceux qui le devoient suivre, du nombre desquels fut le Comte, se resolut de faire le voyage à pied. Son exemple porta toute la Cour à une extraordinaire dévotion, & donna lieu à nostre Predestiné de joindre ses prieres aux vœux de son Maistre, avec toute la ferveur dont le cœur humain est capable. Enfin ce pellerinage ayant encor augmenté sa pieté, aprés que le Roy fut de retour à Paris, il eut une longue conference avec son Confesseur, touchant l'inquietude, de laquelle il se sentoit agité, & dont nous avons parlé au Chapitre precedent. Il luy proposa divers expediens, pour se faire Religieux, mais

le Confesseur les rejetta tous comme contraires aux loix de l'Eglise, & l'exhorta sagement de continuer à vivre comme il avoit fait dans une parfaite union avec sa femme.

En verité j'ay peine à considerer des mouvemens si differens dans un cœur amoureux d'une vertueuse femme; & l'on voit rarement qu'un homme en cét état, demande à faire un pareil divorce, dont la seule imagination est capable d'arracher des soûpirs. Je sçay bien qu'on ne manque point d'exemples de maris & de femmes, qui se sont retirez dans des Cloîtres par un consentement mutuel; mais je n'ay point encor oüy dire, que ceux qui ont conservé la qualité d'amans avec celle de mary, en ayent jamais usé de la sorte. Le Comte étoit sans doute amoureux, & quand l'on ne le considereroit que comme un homme ordinaire, deux ou trois années de Mariage n'avoient pas étouffé les premiers feux; & l'habitude jointe à la societé, qui fait mourir l'amour & les plaisirs, ne l'avoient pas rendu semblable aux autres hommes. Ce que je puis conclure en sa faveur, est qu'il pensoit en cela, faire un sacrifice à Dieu, d'autant plus grand, qu'il étoit plus insuportable: Et pour parler avec l'Ecriture, qu'il haïssoit son ame pour la sauver, il me

semble que ceux qui ont peint l'amour avec son attirail d'arc, de fléches & de flambeau, luy devoient encore donner des chaines; puis qu'il est vray que son plus remarquable effet, est d'attacher les cœurs qu'il a blessez avec d'invisibles liens, qui ne se rompent jamais, que par sa mort ou par sa fuite. L'on voit des Alexis qui évitent le Mariage; & les Ordres les plus réformez sont tous pleins de ceux qui ont mieux aymé épouser leurs Cloistres, que de fiancer des femmes. Dautres y ont esté précipitez par le desespoir de n'obtenir pas leurs Maîtraisses: mais il faut avoir des sentimens tous particuliers des choses divines, pour vouloir quitter ce qu'on ayme sans remords & sans crime, & changer des plaisirs permis, en des peines qui ne finissent qu'avec la vie. O Dieu! qu'il est mal-aisé de comprendre les effets de cét amour celeste, & qu'il est peu de Comtes du Bouchage au monde, & dans la Cour: Mais enfin voyons où se terminent ses projets.

Un jour qu'il revenoit du Louvre, se trouvant seul avec sa femme, plus pensif qu'à l'ordinaire, & paroissant un peu melancolique, elle luy demanda d'où venoit ce changement si étrange, & s'il é-

toit point arrivé quelque mauvaise nouvelle de Guienne ou de Languedoc, où les Huguenots faisoient la guerre avec leurs plus considerables forces. Non, répondit le Comte, au contraire les armes du Duc du Maine, & du Mareschal de Matignon ont fait quitter la campagne au Roy de Navarre, & le Roy vient d'apprendre la prise de Chastillon; qui importe beaucoup à ses affaires; & puis poursuivant avec un grand soûpir. Il y a déja long-temps que j'ay quelque chose à vous dire, sans avoir la force de m'y pouvoir resoudre. Et quoy, réprit la Comtesse, avez-vous si peu de confiance en moy, que vous apprehandiez de me dire vos secrets; ou si le peu d'amitié, que vous ne me jugiez pas digne de partager vos peines. Est-ce là ce que je dois attendre de nostre bonne intelligence. Helas! repliqua-t'il en luy prenant la main, que vous connoissez mal les sentimens d'un cœur que je vous ay donné; S'il vous aymoit moins, il n'auroit rien à combattre; mais son amour fait toute ma peine & me ferme la bouche, quand je vous veux dire ce que je pense. Je vous avoüe, luy dit la Comtesse, que ce discours me met dans un étrange embarras; & si vous m'y laissez plus long-temps je croi-

ray que vous ne m'aymez point : souvenez-vous que mon amour eſt à toute épreuve, & qu'il n'eſt rien que je ne ſouffre pour vous le témoigner. Juſqu'icy je n'aymarché avec vous que ſur des fleurs; & Dieu a tant verſé de benedictions, & de proſperitez ſur voſtre famille & ſur la mienne, que je ſuis toute preparée d'en voir le revers. Je ne crains ny l'infortune, ny la mort; & ſi quelque choſe eſtoit capable de me donner de la frayeur, ce ne ſeroit que la perte de voſtre amitié: Pourveu que vous m'aſſuriez là deſſus, je verray ſans émotion évanoüir la faveur de nos Maiſons; je vous ſuivray ſi l'on vous exile, & je croiray n'avoir rien perdu quand je ne ſeray point ſeparée de vous. Helas ! repliqua le Comte, vous me touchez dans la partie la plus ſenſible; mais pour vous épargner une plus longue inquietude, apprenez de moy ce que je vous ay celé juſqu'au jourd'huy. Dés l'âge de douze ans eſtant au College de Tholoſe avec mes freres, j'eus une forte inſpiration de me faire Religieux; le S. Eſprit m'expliqua ſes ordres par une voix interieure, qui me commanda d'ouvrir un Livre dans la Bibliotheque des Obſervantins, dans lequel je trouvay que j'eſtois deſtiné à ſuivre la Regle de

ſaint François : J'en demanday depuis l'habit au Gardien, qui en avertit Monſieur le Mareſchal de Joyeuſe. L'on me traitta de ridicule comme un enfant qui ne ſçait ce qu'il veut. Je fus envoyé étudier à Paris, où j'apportay les meſmes deſirs que j'avois eus à Tholoſe, & j'euſſe executé mon premier deſſein, ſi l'autorité abſoluë du Roy, de Monſieur le Mareſchal, & de mon frere aiſné ne m'euſſent retenu dans le monde. J'y déferay, dans l'eſperance de prendre mon temps, & de les abuſer; mais je vous avoüe qu'apres avoir reſiſté avec toutes mes forces à la propoſition qu'on me fit en general de me marier ; Si-toſt qu'on m'eut ordonné de vous rechercher, & que je vous eu veuë, je me ſenty attaché par des liens que je ne pûs jamais rompre : je vous aymay avec tant de paſſion, qu'elle me contraignit de faire une infidelité à Dieu, à qui j'avois donné mon cœur. Je ne ſçay ſi c'eſt aſſez de dire que vous le partageâtes avec luy, n'eſtant pas aſſuré que je ne luy en aye pas oſté la poſſeſſion pour vous le donner tout entier : Vous avez regné depuis abſolument dans mon eſprit ; vous avez fait toutes mes joyes, & ma felicité ; & vous ſçavez que le plus grand de tous mes maux a eſté voſtre ab-

sence, lorsque la guerre m'a arraché d'entre vos bras : je me sens encor dans le mesme estat, je ne trouve rien de si aymable que vous, & la seule pensée de m'en éloigner m'afflige autant que la mort mesme ; & toutefois je suis persecuté d'un importun remord, qui me reproche que je vous ay donné, ce qui ne m'appartenoit pas, & que vous possedez une chose qui ne peut estre à vous : Jugez ce que je dois conclure de l'estat violent où vous me voyez ; & ne m'obligez point à vous dire le reste, je suis vostre prisonnier pour toute ma vie, il n'y a que vous seule qui puisse rompre mes fers ; & je voy bien qu'il faut une vertu comme la vostre pour faire un si grand effort: Pour moy je ne me connois plus moy-mesme, je souhaitte ce que je crains, & je demande ce que je n'auray pas la force d'executer. Alors passant la main sur son visage, comme s'il eust eu honte de s'estre expliqué au desavantage de son amour, il acheva son discours par un grand soûpir; & tenant les yeux baissez, il sembloit attendre un Arrest, plûtost qu'une réponse. Ceux qui ont aimé quelquefois, peuvent aisément s'imaginer l'estat où se trouva la Comtesse, & la surprise que luy causa une telle proposition : Je ne doute point

qu'elle ne luy donnât beaucoup de douleur, & un peu de colere ; de quelque façon qu'elle l'eût peu tourner, elle ne pouvoit méconnoistre la diminution de l'amour de son mary : Et s'il est vray que ceux qui ayment avec passion, se plaignent d'ordinaire de n'estre pas assez aymez, quoy qu'ils le soient avec excez ; quelle plus rude atteinte peut recevoir un cœur, qui vient de voir échapper l'objet de son amour ? Mais il ne la faut pas comprendre comme une femme ordinaire, qui se laisse conduire aux sentimens de la nature. La pieté qu'elle avoit pratiquée dés son enfance, l'avoit mise bien au dessus de la foiblesse humaine : elle aymoit son mary plus que sa vie, mais elle aymoit Dieu plus que son mary : Si bien qu'apres avoir un peu pensé à ce qu'elle venoit d'entendre : Elle luy dit avec des termes tous pleins d'amour & de modestie, qu'elle n'estoit point surprise d'apprendre les inspirations qu'il avoit euës dés sa jeunesse, de se donner à la Religion, qu'elle avoit bien jugé par sa sage conduite qu'il avoit Dieu pour guide de ses actions ; & qu'elle ne doutoit point qu'il ne prit un soin tout particulier de son Salut : Et que comme il luy faisoit cette confidence ; elle pouvoit

luy avoüer aussi, que si elle avoit esté en liberté de disposer d'elle-mesme, elle auroit été Religieuse; qu'en cela leur destin estoit assez pareil; mais qu'elle n'estimoit pas qu'il y eust autant d'égalité dans leur amour : qu'il se pouvoit bien faire qu'il en eust ressenty les premieres atteintes, mais qu'il estoit bien vray qu'elle le surpassoit de bien loin dans l'affection qui devoit les unir jusqu'à la mort : Et puis pressée de la tendresse qui suit toûjours un amour violent, elle ajoûta; Mais, Monsieur, pouvez-vous bien concevoir le dessein de m'abandonner? Et me pensez-vous persuader qu'il puisse compatir avec la promesse que vous m'avez faite, de me garder tandis que je vivray? L'inspiration dont vous me parlez n'est qu'un mouvement interieur, qui ne doit pas avoir necessairement son effet, mais l'engagement qui vous a joint avec moy par le Sacrement du Mariage, duquel rien ne peut dispenser que la mort. Si vous avez la conscience si delicate, qu'elle vous reproche de m'avoir épousée plûtost que le Cloître, sçachez que pour la satisfaire, vous ne devez point pecher contre vostre devoir; contentez-vous de me vouloir manquer d'amour & de foy; sans me solliciter encor de me

rendre coupable de vostre faute : mes deffauts peuvent vous donner quelque dégouſt de ma perſonne, dont le remede n'eſt pas en mes mains, mais quand je ceſſeray par malheur d'eſtre aimable, je ne ceſſeray point pour cela de vous aimer. Si Dieu nous avoit deſtinez pour le Cloître, il ne nous auroit point unis enſembles, ny beny noſtre Mariage par un amour reciproque. Pour moy, je n'ay point d'autre ſcience que celle de me laiſſer conduire: il veut que je vous aime plus que tout le monde enſemble, & il ma fait la grace de m'apprendre à luy obeïr. Il vous a ſoûmis à une pareille obligation, mais je crains fort que vous commenciez à vous en acquitter mal. Ha ! dit le Comte je ne ſouffriray point ce que vous dites. Non non, reprit-elle, ceux qui n'aiment plus ne manquent jamais de pretexte pour excuſer leur infidelité ; l'on peut aimer Dieu dans le Mariage auſſi ardemment que dans la Religion ; l'amour meſme qu'un homme a pour ſa femme, n'eſt point privé de merite envers le Ciel ; & noſtre Religion nous enſeigne qu'il a ſa recompenſe, comme nos autres bonnes actions. Suivez, ſuivez voſtre caprice, & ne me perſuadez pas qu'un mary infidelle,

puisse devenir un bon Religieux. Mais comme vous m'avez fait un commandement injuste, souffrez que je vous fasse une priere raisonnable : permettez-moy de faire vœu de me rendre Religieuse, si mon mal-heur veut que je vous survive: vous voyez que je ne veux pas me dispenser comme vous, de l'obligation de vous aimer toute ma vie, mais que je prens mesme le chemin de n'aimer jamais rien, si la nature me permettoit, aussi-bien que les Loix, de me donner à un autre. Ajoûtez à cette permission, une Confession ingenuë de la diminution de vostre amitié : & si je ne puis approuver l'outrage que vous me faites, je vous promets au moins de vous le pardonner. Ha ! Madame, répondit le Comte, je n'ay point de peine à confesser que vous estes plus sage que moy, & plus éclairée dans vostre conduite, mais j'ay des témoins sans reproche, qui me convainquent de l'extrême passion que j'ay pour vous : ne me contestez point l'avantage qui m'appartient, puisque je vous accorde celuy que vostre vertu a remporté sur ma foiblesse. Dieu m'est témoin que je vous aime plus que ma vie, & que ma plus grande peine a esté la crainte de vous aimer avec excez. Vous ne m'avez

pas seulement delivré de mon erreur passée, mais vous me montrez encor le chemin que je dois suivre. Ouy je consens au vœu que vous voulez faire, & vous promets d'en faire un pareil au vôtre. Finissons donc aujourd'huy nostre contestation; & si le commencement de mon zele vous a déplû, je suis assuré que la fin ne vous en offencera pas. Vous & moy n'aspirons qu'à un mesme but, & je confesse qu'il me falloit un guide comme vous, pour me montrer les moyens d'y arriver. Là finit cette sainte conversation, qui dissipa la crainte des deux parfaits Amans, & qui fut peut-estre le fondement des plus grands merites du Comte du Bouchage, puis que dés ce jour-là il fit une ferme resolution de mourir Capucin : Comme nous verrons dans la seconde Partie de ce discours.

CHAPITRE XII.

Discours du Roy au Comte sur le sujet des Capucins. Ils se promettent sa femme & luy d'entrer en Religion apres la mort l'un de l'autre. La Comtesse meurt à Paris. Les regrets de son mary. Estat où se trouvoit lors la Maison de Joyeuse.

L'Impatience du Comte du Bouchage ne luy permit pas d'attendre longtemps l'execution de son dessein, & comme si toutes choses eussent estés disposées pour le hâter, il arriva qu'étans avec le Roy dans son Carosse, un jour qu'il revenoit de la Ville, il vit passer assez prés de la portiere, deux Capucins, chargez de leurs bezaces qui faisoient la queste par les maisons, pendant un temps assez facheux. L'on pouroit dire que le hazard qui se mêle dans la plusspart des choses du monde, avoit causé cette rencontre, si l'évenement qui suivit de prés, ne m'obligeoit de croire que ce fut plûtost un effet de la Providence divine. Le Comte ayant encor l'esprit tout plein de la derniere conversation qu'il avoit euë avec sa femme, & du projet de faire le vœu resolu avec elle, arresta si fixement les yeux sur ces Religieux, que le Roy l'observant, ne put s'empescher de

luy dire : Que penſez-vous Comte de ces bons Peres, que vous ſuivez des yeux? Les trouvez-vous point bien à pleindre de paſſer leur vie ſous une Regle ſi auſtere, & ſi éloignée des plaiſirs du monde? Pour moy en verité je les admire, & ne conçoy pas comme il ſe trouve des ames aſſez fortes pour entreprendre un ouvrage ſi difficile, & ſi l'on peut juger des choſes par les apparences, il n'y peut avoir parmy eux que des Anges ſous des figures humaines; car enfin à conſiderer leur maniere de vivre, il ſemble qu'elle ait pris le contrepied de tout ce que nôtre raiſon approuve, & qu'elle ait même entrepris de faire la guerre à la nature: voit-on rien de plus étrange que leur habit; voit-on rien de plus inſupportable que leur pauvreté, rien de plus humble que leurs perſonnes, rien de plus mortifié que leur viſage, rien de plus patient dans les ſouffrances, & de plus inſenſible à la joye que reçoivent les ſens? Mais s'ils ſont pauvres des biens que le monde poſſede, ils ſont riches de ceux que le monde ne poſſede point. Ils regardent la terre comme le lieu de leur banniſſement; & le Ciel comme celuy de leur retraitte: Ils vivent parmy les autres hommes, de même que les hommes vivent avec les beſtes; & comme l'auſte-

rité de leur vie, & la sainteté de leurs mœurs sont de fortes barrieres qui les separent du commerce du monde, ils n'en peuvent jamais contracter les deffaux, ny estre exposez à sa corruption. Aussi est-il vray qu'ils vont être la lumiere de l'Eglise universelle; & je prévoy que nous verrons un jour leur Ordre plus étendu que nul autre, quoy qu'il soit le plus austere de tous. Pour moy je me tiens heureux de les avoir dans mes Estats; & je ne puis m'empescher de regarder avec quelque legere envie le bon-heur du feu Roy mon Frere, de les y avoir receus: Mais ajoûta il, je ne vous dis rien que vous ne sçachiez mieux que moy, puisque vous les pratiquez à toute heure, & que vous les avez choisis pour Directeurs de vôtre conscience. Le Comte écoutoit si avidement le discours du Roy, qu'il mouroit de peur d'en perdre une seule parole; & dans ce petit instant, il luy sembloit que les l'oüanges qu'il leur donnoit, estoient autant d'étincelles qui embrasoient son ame d'un nouveau desir de les seuivre. De sorte, qu'en ce méme moment la voix interieure qu'il avoit oüië dans la Bibliotheque des Observantins de Tholose, luy revint dans l'esprit; & sa memoire se trouva toute remplie des frequentes inspira-

tions qu'il avoit euës dés sa jeunesse, & de l'obligation nouvellement contractée, de faire son vœu aussi-tost que l'occasion s'en presenteroit. Avec tout cela, il fut fort reservé dans la réponse qu'il fit au Roy, & il se contenta de luy dire qu'il les estimoit les veritables imitateurs de saint François, & qu'ils en observoient la Regle le plus ponctuellement qu'il estoit possible: qu'on ne les pouvoit connoistre sans avoir de la veneration pour leurs vertus; & qu'il ne partoit jamais d'avec eux sans en remporter de tres-grandes consolations. Il eust sans doute poussé bien plus loing leurs éloges, s'il ne luy fust venu dans l'esprit, que le Roy se pouvoit souvenir des premiers sentimens qu'il avoit eus de prendre leur habit, avant qu'on l'eust comme forcé d'entrer dans le Mariage, voulant cacher par sa discretion le secret de son cœur, qui n'étoit connu que de son Confesseur, & de sa femme.

Enfin le Roy étant de retour au Louvre, le Comte qui faisoit sa Charge de Maître de la Garde-robe, ne paroissant rien moins que ce qu'il estoit, sembloit goûter les plaisirs de la Cour comme un homme qui s'y trouvoit attaché par sa Naissance, & par ses Emplois. Il se voyoit éngagé à pra

tiquer cette fausse vertu, qui enseigne à déguiser ce que l'on pense, lors mesme qu'on doit dire la verité. Je sçay bien qu'il y a des dissimulations qui ne sont pas criminelles, & qui suivent necessairement la prudence; étant vray qu'il nous est permis d'ôter la connoissance de nos affaires & de nos secrets, à ceux qui ne la doivent point avoir; & qu'il y a bien de la difference entre la dissimulation & le mensonge: Mais enfin les consciences delicates sont toûjours à plaindre, lors qu'elles sont forcées de prêter leurs yeux à des objets qui leur déplaisent, & leurs oreilles à des discours qui les importunent: Car à dire le vray, la Cour comme les autres lieux, est toute pleine de fadaises; l'on y court aprés de la fumée, l'on s'y repaist de fausses esperances, l'on y souffre de veritable peines, l'on n'y goûte que des plaisirs imaginaires: les Seigneurs y deviennent esclaves, & si elle a quelque chose d'aymable, ce n'est que pour les Favoris: Mais je ne pretends pas icy de faire une guerre civile, il me suffit de dire que le Comte du Bouchage n'y demeuroit que par la bien seance de sa condition; & que son ame élevée à des sentimens meilleurs, n'avoit jamais moins de plaisirs que dans son embarras & son

tumulte. Il avoit tant fait de speculations sur les douceurs de sa retraite, & voyoit de si grandes recompenses au bout de sa carriere, qu'il ne connoissoit plus d'autre bon-heur que Jesus-Christ crucifié. Aussi ne regardoit-il ce que les autres nomment plaisirs que comme des mortifications que j'appellerois importunes, si je n'avois appris qu'ayant offert à Dieu tous les momens de sa vie, il trouvoit sujet de meriter dans les mêmes occasions, où les hommes ordinaires ont accoûtumé de faillir. C'est ainsi que les Saints sçavent faire un bon usage des plus mauvaises choses ; & que semblables aux Medecins, qui préparent des poizons pour guerir les maladies, ils voyent regner le vice, pour apprendre à détruire son empire : ils vivent parmy les fourbes, pour faire plus de cas de la sincerité; & ne souffrent les méchans que pour trouver la vertu plus belle.

Enfin le Comte & la Comtesse accomplirent leur promesse, & firent vœux entre les mains l'un de l'autre de quitter le monde, aux conditions que j'ay dites. Cette action acheva de les pousser tout à fait dans la devotion, & leur fit prendre la liberté à tous deux de ne donner plus tant leur complaisance à la Cour.

Ils commencerent à fuir assez ouvertement la galanterie qui regnoit pour lors, leurs plus ordinaires conversations étoient avec des Religieux, & leurs grandes affaires, l'examen de leurs consciences, & la frequentation des Sacremens. Le Comte passant souvent la nuit avec les Capucins & sa femme dans une Oratoire en prieres & en meditations. A cela ils ajoûtoient de grandes aumônes, qu'ils faisoient en secret. Leurs domestiques vivoient comme des Religieux, le seul soupçon de vice estoit puny parmy eux, & leur vertu ne manquoit jamais de trouver son éloge & sa recompense. Ils passerent toute l'année dans ces doux exercices de pieté, avec l'estonnement de la Cour & de la Ville, & leur exemple ne fit pas de mediocres fruits parmy le monde. Le Roy ne se pouvoit empécher d'admirer leur extraordinaire vertu, & la Reyne Catherine sa Mere, toute dévoüée qu'elle estoit à la Politique, & à la passion de gouverner l'Estat, affectoit d'entretenir plus qu'à son ordinaire, la Comtesse du Bouchage, s'imaginant que la conversation d'une Dame si sainte & si estimée pour sa pieté, luy servoit à lever les soupçons que la Ligue avoit donnez de son heresie, & dont l'opinion

estoit allée jusqu'au saint Siege, & à la Republique de Venise : Mais pendant que ce saint couple d'Amans joüit d'un calme si doux, & qu'ils goûtent déja quelque échantillon de la tranquillité du Paradis, voyons l'orage qui se forme sur la teste du Comte, & reconnoissons la main de Dieu qui le veut affliger, pour le combler un jour de sa gloire, aussi-bien que de merites. Il étoit allé aux Minimes de Vincennes, selon sa coûtume avec le Roy, la veille d'une grande Feste: le jour d'aprés, l'un des siens luy vint dire que sa femme estoit fort malade, & qu'elle souhaittoit de le voir. Cette nouvelle le fait revenir à Paris avec diligence; il l'a trouve avec une grosse fiévre, de laquelle les Medecins apprehendent le mauvais succez : il apporte tous les soins imaginables pour la secourir. La Faculté s'assemble pour trouver remede à un mal si dangereux. Il met tous les Ordres Religieux de Paris en prieres pour sa conservation, il redouble ses aumônes aux pauvres, il passe les nuits dans sa ruelle; elle ne prend aucune nourriture, ny aucun remede que de sa main; & il l'a console, quoy qu'il ait besoin luy-mesme de consolation. Cependant le mal s'aigrit de plus en plus, l'on n'y remarque

que

que de mauvais symptomes ; tous les domestiques s'affligent, on luy donne ses Sacremens. Les Medecins desesperent de sa guerison, & son Confesseur annonce au Comte, la mal-heureuse conclusion de leur derniere conference. Enfin la Patiente se sent défaillir peu à-peu, & le voyoit au chevet de son lit, tourne ses yeux pleins d'amour & de langueur sur cét Affligé, & luy tendant la main avec un grand soûpir, luy dist d'une voix basse & tremblante : je vois bien mon cher, qu'il faut vous dire le dernier adieu, l'extrême amour que j'ay toûjours eu pour vous, me feroit regretter la vie, si je n'esperois de vous rejoindre un jour dans le Paradis, Dieu veut que je meure vostre femme, & que vous viviez bon Religieux, il accourcit mon chemin par un effet de sa sainte misericorde, pour n'exposer pas ma foiblesse aux dangers d'une plus longue vie; mais il vous donne à faire un ouvrage plus difficile, parce qu'il connoist vostre vertu, je ne doute point qu'elle ne réponde à l'estime que j'en ay conceuë, & que m'ayant aymée comme vous avez fait, vous ne vous souveniez de moy dans vos prieres. C'est la seule marque que je vous demande de nostre mutuel amour, elle me sera plus

utile que celle que vous m'en donnez par vôtre affection. Consolez-vous je vous en conjure, ma mort ne sera qu'une legere absence, & nous sommes asseurez de nous revoir un jour pour toute l'éternité: je n'ay rien à vous dire de la fille que je vous laisse, puis qu'elle est un gage de nôtre amitié. Elle vouloit continuer, mais une foiblesse qui luy arriva, l'ayant interrompuë: chacun crut qu'elle expiroit: Les Prêtres recommacerent les prieres, & le Comte outré de douleur, ne trouva point de constance pour retenir ses larmes. Enfin la Maréchalle de Joyeuse connoissant, combien un si triste objet touchoit sensiblement son fils, luy cõmanda de passer dans son Cabinet, pendant que sa vertueuse fême rendit son ame à Dieu, aprés avoir receu la derniere benediction de son Pasteur.

Le bruit des gemissemens & des plaintes qui s'éleva dans la Chambre, fit connoître tout à l'heure au Comte le dernier effet de son mal-heur. Ceux qui ont aymé comme luy, se peuvent imaginer quels furent les sentimens de son cœur dans un si déplorable accident. Pour moy, je ne puis blâmer sa constance d'avoir cedé à la douleur. La vertu n'est pas faite pour détruire les mouvemens de la nature, & son propre n'est que de les convertir en de bons usages. La raison qui nous permet

d'aymer ce que nous poſſedons, ne nous deffend point de pleurer ce que nous avons perdu; & l'inſenſibilité n'a jamais trouvé place parmy les vertus Morales. Si les paſſions, comme chacun ſçait, font partie de nôtre propre ſubſtance, rien n'en eſt blâmable que l'excez: La ſeule difference que je trouve entre un homme ſage, & un foible, eſt que celuy-là ſe conſole plûtoſt, & celuy-cy plus tard. L'un tire ſecours de la force de ſa raiſon, & l'autre l'attend de la ſuite du temps. Mais le premier effet eſt toûjours incertain, eſtant vray que nos afflictions ont beaucoup de raport à la force, ou à la foibleſſe de nôtre amour: ce que nous avons aymé avec excez, nous pouſſe juſqu'au deſeſpoir, quand nous l'avons perduë, & la meſme raiſon qui conſole des pertes legeres, nous afflige, en nous découvrant l'importance de celles que nous regrettons. La Philoſophie des Chrétiens eſt plus indulgente en cela que la Stoïcienne. Celle-cy ne fait que des ſages chimeriques, & dont on ne trouva jamais d'exemples: Mais celle-là permettant les plaintes & les pleurs, comme convenables à la foibleſſe naturelle, nous enſeigne à nous conſoler dans la patience de Jeſus-Chriſt. Ce fut ainſi que le Comte du Bouchage eſſaya de ſoula-

ger sa peine. Il l'offrit à Jesus-Christ crucifié, comme un sacrifice sanglant, dont son cœur estoit l'Autel & la victime. Helas! disoit-il, mon Dieu, vous m'avez osté ma femme à l'âge de ving-deux ans: & son innocence n'a pû la garantir de la mort que vous ordonnez aux méchans pour expier leurs crimes! Si la vie est un bien, est-ce un effet de vôtre justice de l'ôter à celle qui ne s'en est servie que pour publier vôtre gloire? Et si c'est un mal, la donnez-vous à vos Predestinez? O Seigneur! que vos Jugemens sont profonds; & que nos connoissances sont obscures! Vous m'avez permis de l'aymer aprés vous, plusque toutes les choses du monde; & vous m'aviez uny avec elle d'un lien que vous avez rompu? Helas! si j'étois indigne de sa vertu, devoit-elle porter la peine de mon mal-heur, devoit-elle si tost mourir, parce que je ne la meritois pas? Mais, Seigneur, ce n'est pas à moy d'examiner vos decrets éternels: Vous estes toûjours juste, & je suis toûjours coupable: je ne demande point que vous me consoliez des maux que me cause ma perte puis qu'on ne peut aller à vous que par les souffrances, vous avez trouvé le secret de me faire meriter. Cõme rien n'est si grand que la gloire de vôtre Paradis, rien n'est si violent que ma douleur: Mais pourveu que

vous me conserviez les avantages de vôtre grace, ostez-moy tout le reste, & je ne m'en plaindray pas : je ne tenois plus au monde que par le lien que vous avez coupé. La terre a droit de reprendre un corps que vous luy avez rendu; Mais, Seigneur, montrez-moy le chemin pour rejoindre cette belle ame que vous avez reprise, & ne separez pas ce que vous aviez divinement uny.

Ce mal-heureux Affligé passa toute la nuit en de pareilles meditations, & ne cessa point de verser des larmes, jusqu'à ce qu'il eut absolument quitté le monde. Le jour d'aprés, le Roy le vint visiter, & toute la Cour prit part à sa douleur. Enfin les Obsèques de la defuncte furent faites avec plus de devotion que de Pompe; son corps fut porté la nuit dans l'Eglise, suivy de ses Domestiques, & de ses plus familiers amis seulement. Tout Paris regretta une si grande perte, & il ne se trouva personne dans le Royaume qui ne rendît justice à sa vertu. La Mareschale de Joyeuse sa Belle-mere ressentit jusqu'au cœur une si grande affliction, tant parce qu'elle aimoit cherement sa Belle-fille, que parce qu'elle prévoyoit ce qui arriveroit à son fils. Dés lors elle jugea bien que Dieu commançoit à mettre fin au bon-heur excessif de sa Famille; & que la fortune qui l'avoit élevée,

avoit la main toute preſte à faire tourner ſa roüe. Elle voyoit la Grandeur de ſon fils aiſné chancellante; elle ſçavoit que le Roy ſouffroit qu'on parlaſt au deſavantage de ſa fidelité, & que l'alliance qu'il avoit priſe avec la Maiſon de Lorraine, en épouſant la fille du Duc de Vaudemont, ſœur de la Reyne, comme nous avons dit, le rendoit ſuſpect à ſa Majeſté, d'être d'intelligence avec les Seigneurs de Guyſe, Chefs & Auteurs de la Ligue. Elle n'ignoroit point la haine que le Roy portoit à tous ceux de ce party, & craignoit avec raiſon que le contre-coup n'atteignift la tête la plus élevée de ſa Maiſon. Elle conſideroit de plus, que le Duc d'Epernon, qui avoit toûjours partagé la faveur du Roy avec le Duc de Joyeuſe ſon fils, & dont l'humeur altiere avoit de la peine à ſouffrir quelqu'un au deſſus de luy, ne ſeroit plus retenu par aucune conſideration de luy nuire, ſa Niepce n'eſtant plus dans cette Famille; & enfin ſon experience luy ayant appris que les plus grands bon-heurs ne ſont pas les plus durables, elle craignoit avec raiſon, que la mort de ſa belle-fille arrivée à l'âge de vingt-deux ans, fût un funeſte préſage d'une ſuite encore plus funeſte, comme nous verrons dans la ſeconde partie de ce Diſcours.

Fin de la premiere Partie.

LE COURTISAN PREDESTINE', OU LE DUC DE JOYEUSE CAPUCIN.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XIII.

Effets de la Douleur. Resolution du Comte du Bouchage de s'acquiter de son vœu, & de laisser le monde. Le Cardinal de Joyeuse le console de sa perte. Que les afflictions sont necessaires à nostre salut.

LA mort de la Comtesse du Bouchage ayant dispensé son mary de paroistre à la Cour; & la coûtume observée parmy les gens de qualité l'obligeant de garder la chambre, de se priver de toute autre clarté, que de celle des flambeaux, & de ne soufrir que des objets lugubres. Il fit encore prier ses amis, que son affliction attiroit en grand nombre auprés de luy, pour soulager sa douleur; & pour le

consoler, de n'en prendre plus la peine, & de le laisser dans sa solitude. Il est certain que les grandes afflictions n'ayment point les compagnies, que la retraitte a des charmes pour les mal-heureux, & qu'ils trouvent mesme du plaisir de s'entretenir dans leurs peines. C'est un Paradoxe que l'experience éclaircit tous les jours; estant vray que l'ame, aprés avoir receu de cruelles atteintes de ses pertes, s'accoûtume insensiblement à l'idée qu'elle se forme des choses perduës; & qu'elle trouve quelque douceur à joüir d'un bien imaginaire, quand l'essentiel luy manque. De-là vient qu'elle cherche à s'entretenir toute seule, pour se tromper avec plus de facilité, qu'elle se plaît parmy les objets funebres, qu'elle ressuscite dans son imagination la personne dont elle pleure la mort, qu'elle luy conte sa douleur & ses peines; qu'elle la suit dans le tombeau, qu'elle luy fait de nouvelles protestations de ne l'oublier jamais. En verité je ne vois rien de si ingenieux que l'amour; il n'y a rien que luy seul qui fasse son bon-heur de ses déplaisirs, & qui craigne de guerir de sa douleur. Je ne m'étonne point que Dieu se soit servy de cette passion, pour donner de l'aversion du monde au Comte du Bouchage; quel

plaisir pouvoit-il prendre à y demeurer, puisqu'il avoit perdu pour jamais ce qu'il y avoit de plus cher. Cette pensée l'entretint pendant qu'on faisoit les prieres pour sa femme : Mais quoy que son esprit errât sans cesse autour de son tombeau ; & qu'il eut l'imagination toute pleine de sa mort, il ne banissoit pas son Dieu de sa pensée ; au contraire, lorsqu'il prenoit sa perte pour sujet de ses Meditations, il y rencontroit toûjours la justice & la misericorde. La premiere le forçoit de se soûmettre à ses decrets éternels ; & la seconde l'obligeoit à luy rendre graces. Mon Dieu ! disoit-il quelquefois, que le monde sçait mal juger de vos ouvrages ; & qu'il est ignorant, lorsqu'il se plaint des afflictions que vous luy envoyez, s'il se pouvoit persuader que vous êtes la justice même, il ne murmureroit jamais contre vous, & recevroit avec respect tout ce qui vient de vôtre main : S'il est vray que vous soyez la bonté souveraine, pouvez vous faire le mal absolument contraire à vostre nature? Mais, puisque rien ne se fait sans vôtre ordre & sans vostre concours, dois-je donner le nom d'affliction à la perte que je viens de faire ? Helas ! Seigneur, ne vous offensez pas que j'en ressente les tristes effets avec des douleurs extrêmes, puisque

j'en adore la cause avec soûmission : Et si mes crimes ont merité des châtimens si rudes, permettez-moy de baiser la main qui me les donne ; je sçay bien que ma perte est de celles qui ne se reparent point, & qu'ainsi je ne puis jamais guerir de ma douleur. Aussi n'en dois-je pas attendre le remede de ma raison ; & je renonce de bon cœur à celuy que le temps n'a point encore dénié aux plus miserables. Vous avez été affligé toute vostre vie, vos douleurs n'ont finy que par la mort : donnez-moy cette conformité avec vous, puisque je n'en puis avoir aucune autre avec vôtre innocence. Il est tems, mon Dieu, que je commence à charger ma croix pour vous suivre : je ne demande point que vous la rendiez plus legere, pourveu que vous me donniez assez de force, pour ne succomber pas sous le faix. Vous m'avez enfin ouvert la porte du Cloître, & vôtre bonté incomprehensible a fait sortir le plus grand de tous mes biens, du plus grand de tous mes meaux. J'avoüe que vous my conduisez par un chemin bien rude, mais je reconnois qu'il est le plus seur, & le meilleur de tous. Il m'apprend que l'entrée en est plus fâcheuse que le sejour. Je trouve tout ce qu'il a de plus insupportable à sa porte,

& je crains dé-ja les consolations que vous m'y préparez. Helas ! Seigneur, comment vous puis-je faire valoir la resolution que j'ay prise de quitter le monde: si je me flatte d'un peu de condition, je rencontre dans l'Ordre de S. François pour rabatre ma vanité: Un Henry Roy de Cypre, un Roy de Jerusalem, & de Thyr, successeur de Godeffroy, un Jean Roy d'Armenie, qui conte vingt-quatre Rois pour vassaux, un Jacques Roy de Majorque, un Pierre Roy d'Arragon, & mille autres qui seroient mes maîtres dans le monde, & qui deviendront mes égaux dans la Religion. Si je laisse un peu de biens, dont je n'ay la possession que pour un temps, vous me promettez des richesses éternelles, que la fortune, ni la mort ne me pourront ôter: Si j'abandonne quelques vains honneurs de la Cour, qui ne sont que de la fumée, vous me donnez de solides vertus : Si je quitte un bon lict, où repose le vice, vous m'offrez un grabat qui ne souffre que des Saints : Si je cesse d'imiter les plus grands Princes du monde, vous me proposez l'exemple des plus grands Saints du Paradis : & si enfin je laisse la Cour du Roy; vous me recevez dans la vôtre: Vous devenez seul mon Roy, mon Seigneur & mon Maistre. Je tâcheray de faire dans la

Religion ce que vous avez pratiqué sur la terre. Comme vous je marcheray les pieds nuds : Comme vous je vivray d'aumônes, je souffriray la faim & la soif, les mépris & les opprobres ; je m'abismeray dans la consideration de mon neant, & j'obeïray jusqu'à la mort. Oüy, Seigneur, bien loin de me plaindre jamais de l'austerité de ma Regle, je la suivray comme une Guide assurée qui me menera jusqu'à vous ; & je suis certain que pour achever un si heureux voyage, vôtre bonté divine ne m'abandonnera pas. Comme il entretenoit son esprit de ces saintes pensées, la Maréchalle sa mere, le Cardinal, & le Duc de Joyeuse ses freres, qui seuls avoient la liberté de le voir, entrerent dans son Cabinet, où depuis la mort de sa femme il avoit fait dresser son Oratoire ; & le trouvant pâle comme un mort, les yeux rouges à force d'avoir pleuré, les cheveux & la barbe tout en desordre. La Maréchalle, qui l'aymoit avec plus de tendresse qu'aucun de ses autres enfans, voulut luy dire quelque chose pour le consoler ; mais comme s'il eût craint de perdre sa douleur, il l'interrompit dés le commencement de son discours, & luy dit pour toute replique ; Voyez, Madame, en luy montrant le por-

trait de sa femme, qu'il avoit toûjours devant les yeux, voyez s'il y a quelque raison au monde qui me puisse consoler de la perte que j'ay faite : Et puis tirant un grand soûpir du profond de son cœur, il acheva d'exprimer par ses larmes ce qu'il ne pût dire avec la voix. Pour lors le Duc qui s'étoit toûjours conservé quelque sorte d'empire sur luy, forçant le déplaisir qu'il sentoit de l'état où il le voyoit réduit : Mon frere, luy dit-il, nous ne venons pas ici pour condamner vos larmes, puisque vostre mal-heur nous en a fait verser comme à vous ; mais souffrez que je vous die, qu'elles ne doivent pas être sans bornes ; & qu'aprés avoir satisfait à la nature, vous devez quelque chose à la raison ; il y a plus de quinze jours que nous vous avons laissé faire ce que vous avez voulu, & il est temps que vous fassiez quelque chose pour nostre consideration. Helas ! repliqua le Comte, vous m'engageâtes plus que nul autre dans le Mariage, au temps que j'en étois le plus éloigné : c'est assez que je vous aïe obeï une fois, si vous m'aviez fait moins heureux, je ne serois pas si miserable ; rendez-moy ce que j'ay perdu, ou permettez que je m'afflige autant de temps que durera ma perte. Alors le Cardinal de Joyeuse luy dit a-

vec sa douceur ordinaire : C'est à Dieu, mon frere, qu'il faut faire cette priere, il vous peut plus donner de biens, qu'il ne vous en a osté, ne croyez pas qu'il vous ait affligé pour ne vous consoler point ; mais vous devez vous disposer à le vouloir estre ; vous sçavez qu'il est Maître absolu de tous les biens, & toutefois il nous laisse en possession de nostre franc-arbitre : & sans mentir, vous vous rendriez indigne de sa Grace, si vous y resistiez plus long-temps; le mal-heur qui vous est arrivé, est un effet ordinaire dans la nature; tout ce qui joüit de la vie, est condamné à souffrir la mort: & Dieu qui l'a renduë necessaire à tous les hommes, ne la rend insuportable à personne. Les sages la regardent comme indifferente, & les gens de bien la reçoivent avec quelque plaisir ; aussi n'est-elle qu'un passage d'un état perissable à un autre qui ne finira jamais. Pour moy je ne vois rien de mauvais dans une mort qui succede à une bonne vie ; & à le bien prendre, ce n'est pas nos amis que nous plaignons quand ils meurent en cet estat, mais c'est l'amour que nous avons pour nous-mesmes qui cause toute nostre affliction. Nostre ame qui s'ayme mieux que toute autre chose, prend plaisir à se donner le change; elle pense regretter son

ame, quand elle pleure son absence ou sa mort; & toutefois elle n'est touchée que de la privation du plaisir qu'elle avoit de son amitié & de ses caresses. Car enfin, nos interests particuliers sont le centre de toutes nos passions. Croyez-moy, mon frere, la constance ne doit pas estre une vertu inutile: elle trouve sa place au milieu des plus grands mal-heurs, quand elle se sent appuyée de nostre raison: Et aprés tout, le temps vous consolera, si la raison ne vous console: S'il estoit permis de mourir en l'estat où vous estes, je ne m'opposerois pas à une si genereuse resolution, & je pardonnerois à vôtre dessein, de rejoindre une belle ame, dont on ne sçauroit assez aimer la vertu. Mais Dieu qui nous a donné l'usage de la vie, s'est reservé à luy seul le droit de nous donner la mort. Le secret que je trouve dans nos mal-heurs, est de vouloir ce qu'il luy plaist: Ses Jugemens sont si profonds qu'ils surpassent nostre connoissance, & nous devons adorer en luy ce que nous n'entendons pas. Sa Providence a des ressorts qui ne se mouvent point par des mains mortelles; & les causes cachées dans la science infinie, ne s'expliquent à nous que par leurs effets. C'est pour cela que les Sages embrassent la patience com-

me une vertu neceſſaire, & que les bons Chreſtiens cherchent le ſoulagement de leurs peines dans une parfaite reſignation. Auſſi verrez-vous, repliqua le Comte en ſoûpirant, que je n'ay point d'autre deſſein : Et puis luy montrant le portrait de ſa femme d'une main, & le Crucifix de l'autre : Voila, dit-il, le ſujet de mes maux, & voicy celuy de ma conſolation. Et bien mon fils, reprit la Mareſchalle, nous vous voulons laiſſer avec une ſi bonne compagnie, qui vous perſuadera mieux que nous, ce que nous ſouhaittons. Aprés cela ils rentrerent dans leurs Caroſſes, & le Comte reprit ſes Meditations ordinaires.

Mais ſi toſt que la Mareſchalle fut arrivée dans ſa Maiſon, accompagnée de ſes deux enfans, le Duc de Joyeuſe qui ſçavoit combien il avoit eu de peine à detourner le Comte du deſſein d'entrer aux Capucins, le voyant en pleine liberté de diſpoſer de luy-meſme par la mort de ſa femme ; conçoit de nouveaux ſoupçons de ſes premiers projets ; & comme il les avoit toûjours deſaprouvez, il diſt à la Mareſchalle, que c'eſtoit à elle à uſer de ſon authorité de mere, & qu'autrement il croyoit que le Comte leur échapperoit. Le Cardinal meſme appuya le ſentiment

timent de son aisné ; ajoûtant, que si ses premieres inspirations luy continuoient, il seroit impossible de l'arrester dans le monde, duquel la perte qu'il venoit de faire, le pourroit dégouster, quand mesme il n'auroit jamais pensé à se faire Religieux. Il n'estoit mal-aisé à des gens d'esprit de tirer cette consequence de l'état, où son infortune l'avoit réduit. Les afflictions ont cela de propre, qu'elles nous avertissent de recourir à Dieu ; & comme elles naissent dans le monde, ce n'est pas merveille si elles nous en chassent, & si nous cherchons ailleurs le repos qu'elles nous ont osté. De-là vient que le Christianisme est fondé sur les souffrances, & que JESUS-CHRIST, qui en est le Chef, en a aussi voulu estre l'exemple & le modele. Si nous avions besoin de raison pour prouver cette verité, qui ne peut estre contestée, puisqu'elle sort de la bouche de la verité mesme. Je dirois, que nostre amour propre qui s'applique ingenieusement à ce qui convient à nos interêts, qui fuit naturellement la peine, & cherche le plaisir, nous voyant abandonnez de la bonne fortune, qui seule nous pouvoit rendre le monde agreable, ne demande qu'à sortir de sa tyrannie, pour vivre sous une domination plus

juſte, & plus tranquille, & qu'ayant couru par tous les eſtres de la nature ſans la pouvoir trouver, il eſt contraint de la chercher dans le ſein meſme de l'Auteur de la nature? Et c'eſt ainſi que la raiſon nous conduit, où la neceſſité nous force d'aller. Cela ſuppoſé, peut-on eſtimer les afflictions mauvaiſes, en demeurant d'accord qu'elles produiſent un ſi bon effet: Voit-on des Saints dans le Ciel qui n'ayent jamais marché que ſur des fleurs; ſi Jeſus-Chriſt n'y a voulu entrer que par la Croix? Se trouvera-t'il des hommes aſſez vains pour y pretendre au milieu des plaiſirs? Si l'innocence même ne l'a acquis que par les perſecutions, le vice y entrera-t'il en triomphe avec la fortune? Non, non, c'eſt un erreur ridicule, qui ne peut ſubſiſter dans un eſprit raiſonnable. Concluons avec toute l'Egliſe, que les maux de ce monde ſont les ſemences de la Gloire du Paradis; & que Dieu les donne avec plus d'amour que de colere à ceux qu'il a predeſtinez. Les Medecines, quoy que difficiles à prendre, ne ſont pas miſes au rang des choſes mauvaiſes; parce qu'elles gueriſſent les malades; & la raiſon nous force d'aymer le Chirurgien qui nous a coupé le bras pour nous ſauver la vie. Mais n'abandonnons pas noſtre

Comte affligé, puisqu'il peut seul nous fournir de preuve convaincante de ce que je dis, pendant qu'il a joüy des douceurs de la Cour, & qu'il a eu part à la fortune de sa Maison, quoy que le saint Esprit le sollicitât à tous momens d'abandonner le monde. Qu'a-t'il fait autre chose que de deliberer? Et quel fruit a-t'il tiré de tant de belles meditations sur les avantages de sa retraite? Sembloit-il pas combattre un ennemy qu'il ne vouloit jamais vaincre? & se faisoit-il pas un monstre de son propre devoir, lorsqu'il n'osoit forcer l'obeïssance qu'il rendoit à son pere, pour entrer dans un Convent? Mais si-tost que la main de Dieu l'a frapé par la mort de sa femme, il resout, & ne delibere plus, il terrasse le monde au lieu de le combattre; l'obeïssance de ses parens luy paroît un chimere, qui s'évanoüit à la voix de son Maistre qu'il entend crier à ses oreilles: Que celuy qui m'ayme charge sa croix & me suive; qu'il quitte tout pour venir à moy, & je seray son heritage & sa retribution.

CHAPITRE XIV.

Ce qui arriva au Comte durant sa priere. Il prend l'habit de Capucin par les mains du R. P. Bernard Dozimo Provincial.

LA resolution du Comte estant faite, il ne restoit plus qu'à prendre son temps pour la mettre en execution. Pour lors le Pere Bernard Dozimo, estoit Provincial des Capucins. Ce fut à luy qu'il découvrit son cœur, non pas pour luy demander avis de ce qu'il avoit à faire; mais pour le supplier de luy donner l'habit. Il sembloit que Dieu luy ouvroit les portes du Cloistre par des voyes qui ne luy promettoient que de la saincteté, puis qu'il y devoit estre receu par un homme d'une vie si austere, & si innocente; qu'il est mort comme un Sainct dans l'estime de tout l'Ordre. Mais il receut encore des marques plus évidentes da la volonté de Dieu, lors qu'aprés une longue meditation sur le sujet de sa perte, sur le vœu qu'il avoit fait entre les mains de sa femme, & sur tout ce qui s'étoit passé durant sa jeunesse; aprés avoir bien des fois soûpiré, il se prosterna à genoux devant le

Crucifix, & prit ſes Heures pour faire ſon oraiſon. Si-toſt qu'il ſe fut recueilly en luy-meſme, pour paroiſtre plus attentif & plus reſpectueux en la preſence de Dieu, à l'ouverture de ſon Livre, il jetta les yeux ſur ce Verſet : *Seigneur vous avez rompu mes liens, je vous ſacrifiray une hoſtie de loüange.* Cette rencontre impréveüe arreſta ſes regards, & occupa toute ſon imagination : Et ayant relû ce Verſet pour la ſeconde fois, il diſt avec ſes tranſports ordinaires : Oüy, Seigneur, vous avez rompu ma chaine, voſtre divine main ma rendu la liberté, & je ne délibere plus que ſur un peu de temps, le monde n'a point de charmes pour m'arreſter ; je le connois aſſez pour ne l'aymer point ; vous m'en chaſſez avec douleur, & j'oſe eſperer que vous me recevrez entre vos bras avec conſolation. Aprés ce premier tranſport, il laiſſa choir ſon livre ſans y penſer ; il le releva, & l'ouvrit pour commencer ſa priere, mais il rencontra pour la ſeconde fois le meſme Verſet, & l'ayant encor relû plus attentivement, il s'écria : je vois bien, mon Dieu, que le hazard ne ſe meſle point de ce qui me touche, vous m'avez autre fois parlé de la meſme ſorte à Tho-

Dirupiſti vincula mea, tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.

loſe, & je reconnois voſtre divine voix. Vous avez levé les obſtacles de mon ſalut, vous voulez que je vous ſacrifie le reſte de mes jours, & j'y conſens de tout mon cœur ; Je ſeray le Sacrificateur, & l'Hoſtie, puis que vous m'inſtruiſez de ce que j'ay à faire, en m'ordonnant de vous loüer toute ma vie ; c'eſt tout ce que je puis pour vous marquer mon amour & mon reſpect. Vous eſtes le Seigneur du Ciel & de la terre, ma pauvreté ne vous peut enrichir ; vous n'avez nul beſoin, ny de mes biens, ny de mes ſervices ; & j'avoüe que je ne puis rien faire pour vous, dont le merite ne retourne ſur moy : C'eſt ainſi que vous reconnoiſſez ce que nous faiſons pour nos propres intereſts, il ſuffit que vous en ſoyez le motif & la fin, pour obtenir les recompenſes que vous nous promettez. Il eſtoit ſi attaché à ce qu'il penſoit, & ſon ame ſe ſentoit ſi préoccupée d'amour & de reſpect pour ſon Dieu, qu'inſenſiblement ſon livre luy échappa pour la troiſiéme fois de la main ; ſi bien que l'ayant amaſſé à deſſein de commencer ſon Office, il trouva encor en l'ouvrant le meſme Verſet : *Seigneur vous avez rompu mes liens, je vous ſacrifiray une Hoſtie de loüange.* Pour

lors il conclut que Dieu se lassoit d'un plus long delay, que sa vocation estoit trop évidente pour n'y répondre pas à l'heure même, & qu'il étoit temps de quitter le monde. Cette pensée l'obligea à reïterer son vœu, & disposer de ses affaires temporelles le plus secretement qu'il luy fut possible. Le jour suivant il confera de son dessein avec le R. P. Dozimo Provincial, & avec son Confesseur. Il offrit à leur Ordre sa Maison & son jardin pour accroistre leur enclos; Mais les RR. PP. le remercierent de sa charité; & tout ce qu'il pût obtenir d'eux, ce fut qu'ils acceptassent son jardin. Pour la Maison, il la donna aux PP. Minimes de Nijon, avec douze cens livres de rentes annuelles sur son fond: il fit beaucoup d'autres legs pieux, avec autant de prudence que de charité, & s'estant ainsi préparé à quitter le monde, il luy dist volontairement le dernier adieu.

La seule difficulté qui luy restoit, ne luy donnoit pas un mediocre embarras, pour l'execution de son projet. Son inclination le portoit à prendre l'habit dans le Convent de saint Honoré, dans lequel il avoit eu tant d'inspirations de perseverer en sa premiere resolution:

mais il craignoit le Roy & ſes freres, prévoyant bien qu'il auroit une extreme peine à leur reſiſter. Il ne doutoit point que le Duc de Joyeuſe ne miſt tout en uſage pour l'empeſcher de ſe faire Religieux ; & que faiſant agir l'authorité du Roy, les PP. ne receuſſent un commandement abſolu de le mettre dehors ſi-toſt qu'il auroit pris l'habit : de ſorte qu'il fit deſſein de s'éloigner de Paris, pour éviter tous inconveniens. Mais le Pere Dozimo ne pût approuver cet avis : au contraire, il luy perſuada de triompher du monde dans ſon propre Camp, & de fouler aux pieds les vanitez de la Cour, en preſence de la Cour meſme : adjoûtant à cette propoſition, que Dieu qui l'avoit conduit divinement juſqu'alors, ne l'abandonneroit pas à la diſcretion des puiſſances mondaines : qu'infailliblement il combattroit pour luy, & qu'il preparoit déja des lauriers à ſa reſiſtance ; Que ſon exemple rempliroit la Cour & la Ville de bons deſſeins ; qu'il apporteroit de l'horreur aux méchantes conſciences, & de la conſolation aux gens de bien. Car enfin, diſoit ce bon Pere, qu'avez-vous à redouter du monde, ſi vous eſtes aſſeu'ré

contre

contre vôtre foiblesse? Tant de saintes resolutions qui ont précedé cette action, pourroient-elles estre ébranlées par les prieres de vos parens? Que vous diront-ils que vous n'ayez préveu? Et que fera le Roy autre chose, que de tâcher à vous persuader. Pour moy, je ne crains point sa violence, il est trop juste pour commettre une chose si peu raisonnable, qui le décrieroit parmy les peuples; & même dans un temps où il doit avoir un soin particulier de son estime. Non, non, Monsieur, je vous conseille de traiter le monde avec la fierté d'un homme qui le mépriſe, & qui le quite sans regret. Souvenez-vous que l'action que vous allez faire a besoin d'un courage extraordinaire, il n'est plus question de combatre les vanitez de la Cour, & les plaisirs de la terre, il est temps de les vaincre, & d'en triompher. Si vous vous sentez encore de la crainte ou de la foiblesse, n'entreprenez rien pour vous en repentir: Personne n'est obligé necessairement d'entrer dans nos Cloîtres; mais l'on n'en sort jamais sans quelque espece de honte. Une legereté pareille n'est pas digne d'un homme de vôtre rang & de vôtre vertu: Examinez-vous donc avant toutes choses, & pensez que vous n'avez que vous-

meſme à ſatisfaire : N'écoutez plus les reſpects humains, ſi vous aimez vôtre ſalut ; & ſi vous ne les pouvez empêcher d'entrer avec vous dans le Cloître, empêchez-vous d'y entrer vous-meſme. Croyez-moy, Monſieur, la Religion & le monde ſont deux choſes trop éloignées l'une de l'autre, pour compâtir en meſme lieu. Au reſte n'attendez pas que vôtre qualité vous y exempte des moindres auſteritez d'un pauvre frere-lay ; tout eſt égal parmy nous, vous ſerez ſoûmis à une obeïſſance entiere & ſans reſerve, vous deviendrez Balleyeur à vôtre tour, vous travaillerez au jardin à remuer la terre, vous ſervirez les malades, vous laverez les pieds aux étrangers, l'on vous envoyera par les champs dans la plus grande rigueur de l'hyver, vous jeûnerez plus de la moitié de vôtre vie, vous irez demander l'aumône à vos propres valets, vous ſouffrirez les mépris, les opprobres & la pauvreté. Vos Superieurs mortifieront vos ſens pour exercer vôtre patience, vous changerez ſouvent de demeure, & peut-eſtre méme de climat, vous n'aurez plus qu'un repos interrompu ; l'Oraiſon ſera le plus ordinaire exercice de vôtre vie : Et enfin vous ſerez tellement dénué de toutes

choſes, qu'on ne vous laiſſera pas vôtre propre volonté. Mon Pere, répondit le Comte, que vous me faites une belle peinture de la Religion, en verité je n'en fus jamais ſi charmé que je le ſuis. Comme rien n'eſt comparable à Jeſus-Chriſt, rien n'eſt ſi digne de noſtre eſtime, que ce qui luy reſſemble; & je trouve ſon paralelle ſi juſte en tout ce que vous me dites, que je ne le dois point chercher ailleurs. Ne perdons plus le temps en deliberations ſuperfluës, j'ay fait mon Teſtament depuis deux jours, j'ay mis le meilleur ordre qui m'a eſté poſſible à mes affaires temporelles, pour n'avoir plus à penſer qu'à celles de mon ſalut. Enfin cette converſation ſe termina par la reſolution qu'il fit, de prendre l'habit dans le Convent de S. Honoré, par les mains du R. P. Dozimo, le 4. Septembre l'an 1587. en la maniere ſuivante; comme il fut convenu entr'eux, le 26. jour d'apres la mort de ſa femme.

Il prend l'habit à Paris le quatriéme Septembre, 1587.

Le temps étant arrivé qu'il ſouhaittoit avec tant d'ardeur depuis ſa plus tendre jeuneſſe, environ l'heure de minuit il partit de ſon Logis, ſuivy de ſon Aumônier, & de deux Valets de chambres ſeulement, traverſa ſon jardin à ſon ordinaire, & ſe rendit aux Capucins. Ceux

de sa suitte ne soupçonnerent rien de son dessein, ayans accoûtumé depuis plus d'un an de l'y voir entrer à pareilles heures pour assister à Matines. Si-tost qu'il eut fait sa priere dans le Chœur, où il trouva tous les Religieux qui l'attendoient, il se jetta à genoux devant le R. P. Dozimo, & luy dist avec une profonde humilité : Mon R. P. je vous supplie de me donner le saint habit de saint François, & de me recevoir au nombre de ses enfans. Le P. luy demanda s'il étoit bien resolu d'observer la Regle, & s'il se sentoit veritablement apelé à une si sainte profession? A quoy le Comte repliqua, qu'il n'avoit plus rien à ajoûter à ce qu'il luy en avoit dit en particulier; qu'il avoit eu cette intention dés l'âge de douze ans, & que le saint Esprit qui l'avoit inspiré, luy avoit fait la grace de luy donner la perseverance. Incontinent apres qu'il eut achevé de declarer sa volonté, le R. P. sortit de sa place, & tous les Religieux psalmodians passerent devant l'Autel, suivis du Provincial & du Comte. Là le P. s'étant assis dans une chaire qu'on luy avoit preparée, environné de ses Religieux, portans chacun un cierge à la main, le Comte se prosterna contre terre aux pieds du Provincial,

& demanda l'habit de S. François pour la seconde fois, lequel luy estant accordé, le R. P. commença un docte discours, dans lequel il exagera avec des termes énergiques, les peines & les souffrances dans lesquelles il s'alloit engager; & apres luy avoir fait une peinture effroyable de la vie Religieuse, qui semble directement contraire aux plaisirs du monde, & aux inclinations mesme de la nature, il finit son discours par les vœux qu'il fit, & qu'il commanda estre faits par tous ses Religieux, pour le salut du Comte. Apres cela, le Comte quitta son manteau & son pourpoint, & sa chemise, & le R. P. Dozimo le revétit d'une robe de Capucin, & luy imposa le nom d'Ange; & celuy des Religieux qui en eut la charge, luy coupa les cheveux, & luy fit la Couronne. L'on peut juger quel fut l'étonnement de ceux de sa suitte, de voir leur Maître metamorphosé de la sorte, & combien ils furent sensiblement touchez d'un tel spectacle, qui eust arraché des soûpirs & des larmes de ceux mesmes qui n'y prenoient point d'interest. La Ceremonie achevée, le Novice embrassa tous les Religieux, & les Prieres accoûtumées furent faites avec une devotion extraordinaire. Le reste de la nuit se passa avec l'é-

tonnement des PP. d'avoir veu l'humilité, la ferveur & la constance avec laquelle le Frere Ange avoit receu l'habit ; & dés lors il sembla que le saint Esprit leur inspira la croyance, qu'il seroit un jour un des plus grands ornemens de l'Eglise, & l'un des plus grands Saints de la Religion de saint François. Pour luy, apres qu'il eut satisfait à la Ceremonie, & qu'il se vid en liberté de reflechir un peu sur ce qu'il venoit de faire, il rappela dans sa memoire toutes les traverses qu'il avoit essuyées, depuis qu'il eut demandé l'habit de Cordelier au Pere de la Hoque, Gardien de Tholose, comme nous avons dit en la premiere Partie de cette Histoire ; & pensant au nom d'Ange qu'on luy venoit d'imposer, il ne cessa d'admirer les effets de la Providence, en se souvenant que le Pere de la Hoque luy avoit dit autrefois qu'il seroit Ange, s'il imitoit la pureté des Anges, apres luy avoir montré qu'un Religieux ne pouvant rien faire de mediocre dans la pratique de sa Regle, il falloit qu'il fust Ange ou Demon, suivant le sentiment de S. Bernard. Mon Dieu ! disoit-il, que vous estes admirable dans la conduite des choses du monde, & qu'il est doux de se voir dans le port, apres avoir couru les ha-

zards de l'orage ; je connois bien que le souvenir de ma vie passée ne fera qu'augmenter la joye que vous me donnez de l'avoir quittée ; & je confesse que je ne sçaurois jamais payer l'obligation que j'ay à vostre divine misericorde : vous m'avez enfin ouvert les yeux, pour voir la difference de ce que je perds, & de ce que je gagne ; je sens une douceur secrette dans l'estat où je suis, qui me promet des consolations infinies ; & quoy que mon imagination soit remplie de tout ce que la Religion a de plus affreux, je m'apprivoise sans effort avec elle ; je l'aime, parce que vous l'aimez ; je l'embrasse de tout mon cœur, parce qu'elle vous imite ; & proteste d'y vivre & d'y mourir pour aller jusqu'à vous. Mais j'ay besoin de vostre secours dans tous les momens de ma vie, je suis le plus foible & le plus imparfait de tous les hommes, & si vôtre divine main ne me soûtient ; je feray des chûtes mortelles. O Seigneur ! donnez-moy plûtost la mort en vostre grace, que de me continuer la vie dans le moindre peché. La nuit estant presque passée, le P. Ange fut averti par le Maître des Novices de se retirer en sa chambre, pour y prendre un peu de repos ; & ce fut le premier effet de son obeïssance.

Jusques-là son Aumônier & ses deux Valets de chambres, qui l'avoient suivy, & qu'il avoit rendu témoins oculaires de son changement de vie, n'avoient point sortis du Chœur; & comme il arrive que dans les grands accidens impréveus, l'ame étonnée de la nouveauté, ne sçait ce qu'elle fait, & à peine à prendre party: Ces pauvres gens n'avoient pas détourné leurs yeux de dessus leur Maître; & lors qu'il sortit du Chœur, & qu'il se fut approché d'eux, pour leur dire qu'ils se retirassent, & qu'il leur eut nommé celuy auquel il avoit laissé le soin de recompenser leurs services, & ceux de ses autres domestiques, leur douleur fut si violente, qu'elle ne se peut exprimer que par les larmes. Mais le Pere Ange qui n'estoit plus sensible qu'à l'amour de Dieu, les ayant consolez avec des paroles toutes pleines de douceur & de reconnoissance, les assura que ses freres auroient soin de leurs fortunes, & qu'il se souviendroit de les recommander au Duc de Joyeuse. Apres cela, il pria l'Aumônier de leur dire adieu de sa part, & de les asseurer qu'il se souviendroit d'eux dans toutes ses prieres.

A peine le jour commença-t'il à paroître, que ces trois domestiques retour-

nez à l'Hostel du Bouchage, firent part d'une si étrange nouvelle à ceux de la Maison, chacun la ressentit suivant son affection & ses interests : mais tous en témoignerent un extrême déplaisir. Le bruit s'en répandit dans le quartier de S. Honoré: Les voisins accoururent à l'Hôtel pour en apprendre la verité ; & l'Aumônier accompagné des deux Valets de chambres, alla faire le compliment de son Maître au Duc de Joyeuse, au Cardinal, & à ses autres freres. Le Lecteur peut s'imaginer l'état où se trouva pour lors le Duc, dont les soupçons parurent avoir esté trop bien fondez ; D'abord il s'emporta de colere contre l'Aumônier, & l'accusa d'avoir celé ce dessein, sans luy en avoir donné avis : mais il luy conta toute cette avanture avec tant d'ingenuité, qu'il fut persuadé de ce qu'il luy en dist. Le Duc luy commanda d'en avertir le Cardinal, & la Mareschalle sa mere, pendant qu'il s'abilleroit. Apres avoir un peu évaporé sa bile, il commença à chercher dans son esprit les moyens de retirer son frere du Convent où il venoit d'entrer; tantôt il meditoit des prieres les plus touchantes qu'il se pouvoit imaginer pour le flechir ; tantôt il faisoit dessein de faire agir l'authorité du Roy

& quelquefois il se proposoit d'user de violence, si toute autre voye ne luy succedoit pas. Mais que vous estes abusé, pauvre Duc, & que vous connoissez mal la force de l'amour divin ? Vostre frere n'a plus d'oreilles pour écouter vos prieres, il sert un Dieu plus puissant que vostre Roy, & il porte une robe qui le met à couvert de tous vos efforts.

CHAPITRE XV.

Le Roy accompagné des freres du Pere Ange tâche à luy persuader de quiter l'habit : mais inutilement. La Maréchalle sa mere l'exhorte à la perseverance.

SI-tôt que le Cardinal & ses freres furent avertis, ils se rendirent auprés du Duc leur aîné. Là fut tenu conseil de Famille, où chacun dist son avis suivant son humeur, plûtost que sa raison : Mais enfin celuy du Cardinal prévalut de supplier le Roy, non seulement d'interposer son authorité pour retirer leur frere des mains des Capucins : mais encore de prendre la peine d'aller luy-mesme au Convent, & d'agir souverainement en cette affaire, ajoûtant qu'aux extrémes maux, il ne faut point épar-

gner les extrêmes remedes, & que sans la presence du Roy, tous leurs efforts seroient vains & inutils. Ainsi sans plus longue déliberation, ils porterent cette priere au Louvre, où ils trouverent déja toute la Cour informée de ce qui les touchoit. A peine le Duc eut-il exposé le fait avec un visage affligé, que le Roy s'offrit de le mener au Convent de saint Honoré avec ses freres ; & demandant son Carosse, leur dist, qu'il falloit aporter un prompt remede à un mal si dangereux, & qu'il deviendroit incurable par le temps & la patience. Si bien que s'étans rendus dans le Cloître avec diligence, il commanda au Portier de faire venir le Reverend Pere Provincial, auquel il dist d'un ton aigre, & avec un visage severe, qu'il avoit été fort surpris d'aprendre qu'il eût receu le Comte du Bouchage au nombre des Capucins, n'étant pas mesme sans soupçon qu'il n'eût été séduit par quelqu'un de ses Religieux, pendant le temps de son affliction ; que luy, ny les autres Peres ne pouvoient ignorer le rang qu'il tenoit dans la Cour, par sa naissance & par ses Charges, non plus que la part qu'il avoit en ses bonnes graces, & que cependant ils l'avoient reçû parmy eux, sans crainte de luy déplaire:

mais qu'il vouloit qu'ils luy ôtassent l'habit qu'on luy avoit donné, & qu'on luy rendît un serviteur utile au bien de l'Etat & de la Religion; & que dans les occasions qui se presentoient, l'Eglise en tireroit des services plus importans sous une cuirasse, que sous un habit de Capucin. Le Reverend Pere Provincial écouta le Roy avec une modestie Religieuse, & un respect qui prépara sa Majesté à recevoir favorablement la réponse qu'il luy en fit, en ces termes: Sire, Dieu m'est témoin, que je n'ay reçû le frere Ange qu'aprés qu'il m'en a sollicité tous les jours depuis la perte qu'il a faite; & que bien loin de l'avoir séduit, j'ay fait tous mes efforts pour le dégoûter de la profession qu'il a embrassée: mais ayant connû sa vocation veritable par sa perseverance, j'ay crû obeïr au Saint Esprit, de luy donner l'habit de saint François, & n'ay point pensé déplaire à vôtre Majesté. J'avouë que sa qualité, ses emplois, & l'honneur que vous luy faites, ne m'ont point été inconnus, & que je n'ay point jugé de tels obstacles assez forts, pour m'empêcher de luy accorder l'effet de ses prieres. Et si vostre Majesté a agréable de faire un peu de reflexion sur ce que je suis, j'ose esperer que vous

ne blâmerez point mon action. Je suis enfant de saint François, Sire, & Provincial indigne de mon Ordre, je ne dois avoir devant les yeux que le salut de mon prochain, & l'établissement de ma Regle ; comme elle n'a que le service de Dieu & le mépris des vanitez du monde pour objet, ma conscience m'oblige à y recevoir ceux que le saint Esprit inspire de quiter le monde, pour suivre JESUS-CHRIST : la qualité du frere Ange ne l'a pas dû exclure du bon-heur de la vie Religieuse, au contraire elle l'en rend d'autant plus digne, qu'il fait un plus grand effort pour y entrer ; ceux qui mépriſent les biens de la fortune comme luy, & qui sacrifient à la Croix de Jesus-Christ les honneurs, les richesses, & la faveur des Roys, portent le veritable caractere de Predestinez ; & je serois coupable devant Dieu de la perte de son ame, si je m'étois opposé à un si loüable dessein. J'ay donc dû luy donner l'habit de Religieux qu'il m'a demandé : Vostre Majesté luy peut ôter, si sa conscience n'y repugne point ; & les mêmes portes par où nous l'avons reçû parmy nous, luy sont encore ouvertes pour en sortir quand il luy plaira. Pour moy, Sire, si je suis assez mal-heureux de vous avoir déplû, ç'a été

innocemment, & contre mon intention. Et bien, dit le Roy, qu'on le faſſe venir, nous verrons par quels motifs il s'eſt fait Capucin, & je luy diray par qu'elles raiſons il en doit ſortir tout preſentement. Celuy qui eut ordre de l'aller querir, le trouva dans ſa Celulle, de laquelle il avoit déja fait un Oratoire, à genoux au pied d'une Croix, & l'eſprit ſi tendu à ſes Prieres ou à ſes Meditations, qu'il ne l'aperçût point juſqu'à ce qu'il l'eût tiré par la robe, pour luy faire entendre que le Roy étoit en bas, accompagné de ſes freres qui le demandoient, & que le R. P. Provincial luy commandoit de décendre. O Dieu! pauvre Pere, à quelle étrange avanture êtes-vous expoſé? que vous avez un rude combat à faire, & qu'il s'en faut bien que vous ne ſoyez dans le port: Preparez-vous à reſiſter contre le plus puiſſant Roy du monde qui vous vient attaquer, avec des forces auquelles vous avez juſqu'icy rendu volontairement les armes. Vous aurez à combatre ſa tendreſſe & ſon amitié: Vous ſerez attaqué par ſes prieres, vous ſerez combatu par les larmes de tous vos freres, & peut-être par voſtre propre foibleſſe? Mais voyons paroiſtre ce Novice en la preſence du Roy, avec la démarche & la

modestie d'un Religieux consommé dans la pratique de sa Regle. D'abord que le Roy l'apperçût avec cét habit si étrange, la tête rasée, les pieds nuds, sans linge, ceint d'une grosse corde, les yeux baissez en terre, & la mortification peinte sur son visage ; le premier mouvement qu'il sentit dans son cœur, fut celuy de la pitié. La bien-veillance dont il l'avoit toûjours honoré, ne luy remettant devant les yeux, que les souffrances dans lesquelles il le voyoit engagé pour toute sa vie. Je ne trouve point étrange s'il n'éleva pas son esprit jusqu'au motif, & à la fin qui l'avoit reduit en l'état où il le voyoit. C'est le propre des objets qui frapent les sens, de faire des impressions conformes à leurs natures, avant que nôtre jugement ait tiré des especes qu'ils font naître dans nostre imagination la veritable cause de leur production. Enfin apres qu'il se fut prosterné jusqu'en terre, le Roy l'ayant quelque temps regardé avec des yeux qui témoignoient son étonnement & sa douleur, luy dist avec toute la douceur imaginable : Et quoy, Comte, quelle étrange metamorphose est-ce cy? qui vous a obligé de vous déguiser de la sorte ? & quelle raison avez-vous de quitter vostre

Maistre, vos parens & vos amis, dans un temps où toute la Cour vous donnoit les plus asseurées preuves de son estime, & de son amitié, en prenant une si grande part dans vôtre derniere affliction? Est-ce le moyen de vous consoler que de vous rendre miserable? & recompensez-vous ainsi l'amitié qu'on vous porte, en fuyant ceux qui ne se lasseroient jamais de vous voir. Si vous vous plaignez de vôtre fortune, je viens vous dire que je suis tout prest de la rendre meilleure, & que vous serez plûtost content de mes bien-faits, que je ne seray lassé de vous obliger. Mais si má consideration ne vous touche point, & que vous ne contiez pour rien la bienveillance de vostre Roy; n'ajoûtez pas à cette injustice, le mépris de vos freres, & de toute vostre famille. Je ne condamne point la vie Religieuse, au contraire, je la revere comme sainte; & toutefois vous demeurerez d'accord qu'elle n'est pas propre à tout le monde. Vous pouvez donner vostre cœur à Dieu, & luy consacrer toutes vos actions, pourveu que vous satisfassiez à vos autres obligations. Vous devez à vostre païs vostre naissance, & à moy vos services: Si vous estiez né parmy le peuple, ou dans le commun de la Noblesse, je ne desaprouverois

verois point vôtre choix: l'Etat se pouvant passer sans desavantage, d'un sujèt qui n'a rien de recommandable par dessus ses égaux: mais vostre qualité qui vous éleve au dessus des autres, & le choix que j'ay fait de vos freres & de vous, pour les grands emplois, vous doivent persuader que vous ne pouvez demeurer dens l'état où vous êtes, sans être injurieux à vostre païs, & ingrat envers vostre Maître. Voyez, Comte, si deux qualitez si éloignées de celles que vous avez toûjours euës, peuvent compatir avec la Profession d'un bon Religieux: Croyez-moy, vostre zele c'est mépris; Dieu fait des Saints dans la Cour & dans les armées, aussi-bien que dans les Cloîtres; quittez, je vous prie, l'habit que vous portez, vous ne perdrez pas pour cela le merite de vostre vocation; Vostre zele se fera plus utilement connoistre pour le Ciel, en combattant sous mes ordres les ennemis de nôtre Foy, qu'en demeurant caché sous la robe d'un Capucin. Sire, répondit le Reverend Pere Ange, avec une humilité profonde, je serois pleinement convaincu des raisons de vostre Majesté, si je ne l'estois des inspirations du saint Esprit. J'avouë que je ne puis jamais reconnoistre l'obliga-

tion que j'ay à vostre bonté : mais je me puis encore moins dispenser d'obeïr à celuy qui veut que je sois Religieux : Si je dois ma naissance à mon païs, Dieu me demande aussi mes premiers devoirs ; & je croiray servir plus utilement vostre Majesté par la force de mes vœux & de mes prieres, que par la foiblesse de mes armes. Je laisse cét employ à mes freres, qui s'en acquitteront beaucoup mieux que moy, & vous proteste d'offrir toutes mes prieres à Dieu pour vostre conservation, & pour la prosperité de vostre Regne. Je me suis bien douté, repliqua le Roy, que je n'aurois point d'autre réponse de vous, & que vous feriez un point d'honneur de ne rentrer plus dans la Cour apres en estre sorty : mais sçachez, Comte, qu'on ne vous accusera point de legereté, quand on sçaura que vous m'avez obey. Ha! Sire, repliqua le Novice, que je suis éloigné de ces respects humains. Un homme en l'estat où je suis, qui ne cherche que Dieu, ne craint point le mépris ny la médisance du monde, en quittant ce qu'il a de plus doux, ce n'a esté que pour m'exposer à tout ce qu'il estime le plus insuportable : Et si Dieu me donnoit la disposition de moy-même, je ne m'en ser-

virois que pour vous obeïr ; & puis se jettant à genoux, il ajoûta : Mais, Sire, je supplie tres-humblement vostre Majesté, au nom de Jesus-Christ vostre Seigneur & le mien, de ne me point commander une chose qui n'est plus en mon pouvoir : regardez-moy comme un homme mort au monde ; & qui ne merite pas qu'il occupe vostre souvenir : il y a plus de quinze ans que Dieu me sollicite de faire ce que j'ay fait, ne détruisez pas l'ouvrage de tant d'années, & ne m'ôtez point la consolation que je trouve dans cet habit, apres la perte irreparable que je viens de faire, rien ne sera capable de troubler mon repos que la crainte que j'auray de vous avoir déplû ; Mais, Sire; ne me donnez point une mortification si severe, & que je n'ay pas meritée. Il prononça ces dernieres paroles avec tant de force, que le Roy ne pût retenir ses larmes ; & que ses freres étonnez de sa resolution, ne purent faire autre chose que de l'embrasser. En verité ce fut un spectacle digne du Ciel ; & de la terre, de voir aux pieds du Roy un Seigneur de cette importance combattre la faveur de son Maistre, & surmonter les charmes des grandeurs à qui personne ne sçauroit resister. Le Duc de Joyeuse de

tous ſes freres fut le ſeul qui fit effort de luy parler apres le Roy ; & loſqu'il fut relevé, il luy dit, en eſſuïant ſes yeux: Mon frere, que vôtre opiniâtreté nous va cauſer de peines ; eſt-ce ainſi que vous traittez ceux qui vous aiment ſi cherement ? que vous avons nous fait, pour nous haïr juſqu'au point de nous affliger de gayeté de cœur: Suivrez-vous vôtre caprice ſans écouter vôtre devoir? & quelle devotion eſt la vôtre? qui non content de déſobeir au Roy, étouffe encore en vous les ſentimens les plus tendres de la nature? O Dieu! que vous êtes injuſte, & que vous reconnoiſſez mal l'amitié que nous avons pour vous. Pour lors le Pere l'interrompant luy repartit: Mon frere, c'eſt la chair & le ſang qui parlent par voſtre bouche : Si vous ſçaviez ce que fait l'amour de Dieu dans un cœur qu'il poſſede, vous prendriez des ſentimens plus ſains, & ne m'accuſeriez pas d'un defaut que je n'auray jamais ; & ſi vous m'aimez comme vous dites, laiſſez-moy joüir de mon bon-heur : nul ne ſçait mieux que vous la violence que je me ſuis faite pour vous plaire, il eſt tems que vous ceſſiez de contraindre la ſuitte de ma vie, ſans vous je l'aurois don-

née toute entiere à la Religion ; souffrez qu'elle partage ce qui m'en reste ; & ne croyez pas qu'en quittant les vanitez du monde, je perde pour cela l'amitié que je vous dois : je sçay faire la difference de tous les deux ; je rejette l'un comme nuisible, & je retiens l'autre comme raisonnable ; vous en sentirez mieux les effets par mes prieres, que par mes services ; & j'ose esperer de la misericorde de Dieu, qu'elles ne vous seront pas inutiles. Ce dialoque ayant achevé d'attendrir le cœur du Roy, il resolut de le laisser en patience, & se contenta de luy dire en partant, qu'il ne vouloit pas desesperer encore de sa sortie, & qu'il en confereroit avec le P. Provincial. Aprés cela, le Roy & les freres du Pere Ange remonterent en Caroſſe, & le laisserent avec une victoire qui leur donna bien de la douleur & de l'étonnement. Il avoit sujet de craindre encore les attaques de la Maréchalle de Joyeuse sa mere, qui avoit une tendresse extraordinaire pour luy ; Mais bien loin de le venir tenter par ses larmes, comme avoient fait ses freres, elle se voulut abstenir de le voir, ne pouvant répondre de sa propre foiblesse, le salut de son fils luy étant plus cher que sa for-

tune, elle sentit quelque secrette joye de l'avoir si heureusement perdu ; & lorsqu'elle eût appris avec quelle constance il avoit resisté au Roy & à ses freres, elle luy écrivit une longue lettre, pour le feliciter de sa victoire, & luy persuader de demeurer ferme dans la profession qu'il avoit embrassée. C'est ainsi que Dieu méle toûjours les consolations avec les peines, & les douceurs avec l'amertume. Aussi seroit-il bien difficile de dire combien cette lettre luy donna de joye, & combien elle en apporta au Provincial, & à tous les Peres.

CHAPITRE XVI.

Le Pere Ange ne se peut accommoder à vivre des aumônes. La Maréchalle remedie à son mal. Il est tenté de sortir pour vanger la mort du Duc de Joyeuse tué à Coutras. Il surmonte la tentation.

LE jour d'aprés qu'il eut pris l'habit, le Maître des Novices, sans avoir aucun égard à sa condition, commença à l'exercer dans toutes les fonctions les plus basses de la Religion. On luy fit laver la vaisselle, on luy mit une besche

à la main pour foüir la terre au jardin, on luy commanda de ballier le Refectoire & le Cloître, & l'on l'appliqua generalement aux services les plus abjets du Convent. Le Lecteur sans doute, prendra de si rudes commandemens pour de grandes mortifications ; mais l'obeïssance du Pere Ange, & la promtitude avec laquelle il s'offroit à son devoir, luy fera juger, qu'au contraire, il ressentoit je ne sçay quelle douceur qui luy faisoit preferer sa soûmission aux plus grandes caresses de la fortune. Il ne sera pas malaisé de prouver cette verité, si l'on demeure d'accord, comme il le faut necessairement, que l'on a rarement trouvé dans l'Eglise un cœur humain plus enflâmé de l'amour de Dieu, que celuy de nostre Prédestiné. Cela supposé, je puis conclure, que rien ne luy donnoit de la peine, l'amour ayant cela de propre, qu'il mêle toûjours le plaisir avec le service qu'il rend à la chose aimée. De-là viennent les grandes austeritez, les voyages dans les païs inconnus : l'obeïssance aveugle, la resignation parfaite, & le mépris mesme de la vie. Pour moy j'admire moins les merites des plus grands Saints, lorsque je suis persuadé de l'amour celeste qui les fait agir : j'avouë que la cause m'étonne plus que les

effets, & que je la regarde comme une grace toûjours efficace, qui fait des choſes inconcevables, parce qu'elle tire ſon origine d'un principe qu'on ne comprend point. Ce fut donc cet amour divin, qui ayant ſeparé le Pere Ange du monde, luy rendit aiſez tous les plus difficiles exercices de la Religion. Comme il n'avoit plus de volonté propre, il n'y a pas de quoy s'étonner s'il faiſoit volontiers ce qui luy étoit ordonné par ſes Superieurs. Mais il ne laiſſa pas d'avoir un rude combat à faire contre la nature, qui refuſe d'ordinaire tout ce qui ſe trouve contraire à ſon temperamment, ou à ſon habitude. Ce combat fut d'autant plus fâcheux qu'il dura long-tems, & que ſa volonté, quoy que toûjours ſoûmiſe, ne pouvoit faire obeïr la delicateſſe de ſon corps. Il avoit une ſi grande averſion contre le vin clairet, qu'il ne le pouvoit ſentir, ſans peine; & l'orſqu'il étoit contraint par la ſoif de boire de ce ramas de toute ſorte de vins, que les Quêteurs mêlent indifferemment dans les barils qu'il portent pour recevoir les aumônes, c'étoit avec tant de répugnance, qu'il étoit à toute heure ſur les termes de le vômir. Le pain bis & dur ne luy étoit guere moins inſuportable; de ſorte que les alimens qu'il prenoit, luy

tenoient

tenoient lieu de medecines, & qu'il étoit obligé de souffrir toutes les fois qu'il étoit contraint de boire & de manger. Cependant la passion qu'il avoit de se mortifier en toutes choses luy faisoit dissimuler son aversion & sa peine, & jamais il ne la voulut dire, jusqu'à ce qu'aprés trois mois de souffrance, il tomba dans une si extrême foiblesse, que les Medecins le jugerent incapable de continuer plus long-tems les exercices de sa Regle, sans un danger évident de la perte de sa vie. Cette declaration fit deux effets bien contraires en mesme-tems: Car lorsque le Pere Ange s'en affligeoit, dans la crainte d'être contraint de sortir par necessité, ses freres s'en réjoüissoient, en concevant déja de grandes esperances de le revoir bientôt dans son premier état. Ses Superieurs mesmes commençoient à luy representer qu'ils voyoient peu d'apparence qu'il pût surmonter ce defaut de la nature, que la vertu la plus élevée & la plus pure se trouvoit accablée sous l'effort d'une telle aversion; que la Regle de saint François vouloit des corps robustes, aussi-bien que des ames resoluës; qu'ils ne pouvoient voir sans douleur, la pâleur de son visage, & la diminution de ses forces; qu'ils prévoyoient qu'il alloit tom-

ber dans une foibleſſe extrême, qui le rendroit incapable de toutes les fonctions Religieuſes ; & que s'il n'avoit pitié de luy-meſme, ils ſeroient obligez de luy ſauver la vie. Ses freres ne perdirent point l'occaſion de renouveller leurs efforts, ils ne ceſſoient de le venir tourmenter dans ſa Cellule, & de luy dire que ſa devotion tourneroit en folie, s'il s'opiniâtroit plus long-tems à vouloir mourir ; qu'il avoit entrepris une choſe impoſſible, & qu'il ſuffiſoit qu'il euſt reſiſté aux ordres du Roy, & aux prieres de ſa Famille, ſans préſumer encore de forcer la nature & la neceſſité ; qu'il pouvoit bien juger luy-meſme, que Dieu le vouloit ſauver par d'autres voyes que celles de la Religion ; qu'il ne pouvoit mourir en cet état ſans commettre le plus grand de tous les crimes, puiſqu'il ſeroit auteur de ſa mort propre ; qu'il ne les devoit pas ſoupçonner de luy donner de fauſſes alarmes ; que c'étoit le ſentiment des Medecins, auſquels il devoit avoir creance ; & que les Peres Capucins l'auroient déja fait ſortir, s'ils n'avoient eu une conſideration pour luy toute particuliere, mais qu'ils s'attendoient que la neceſſité l'y feroit reſoudre. Le P. Ange écoûtoit tous ces diſcours comme autant de tentateurs

que son mauvais Ange suscitoit contre sa vertu ; & lorsqu'il en étoit trop importuné, il leur disoit qu'ils ne connoissoient pas la mesure des bontez de Dieu, que tandis qu'il auroit autant de confiance qu'il en devoit avoir en sa misericorde, il étoit asseuré qu'il ne seroit point abandonné ; qu'avec un peu de patience il changeroit la nature en changeant ses habitudes ; que l'infirmerie n'étoit pas toûjours une chambre mortelle, & qu'il ne s'étonnoit pas de voir souffrir la nature pour passer dans un meilleur temperamment ; & qu'au pis aller, puisqu'il falloit nécessairement mourir en quelque lieu, il se tiendroit heureux de mourir parmy les Capucins. Cette réponse ferme & résoluë renvoyoit ses freres avec étonnement & sans esperance de le pouvoir fléchir. Mais la Maréchalle, qui eut la liberté de le voir, sceut par sa prudence arrêter le cours de ses peines : elle fit un personnage tout contraire à celuy de ses enfans, en l'exhortant à la perseverance ; & dist au P. Provincial, que puisque la Religion ne défendoit point aux malades l'usage des medecines, qu'elle sçavoit un moyen infaillible de guerir son fils, si l'on luy vouloit permettre de le secourir. Cette proposition fut trouvée si raisonnable, qu'elle luy fut

incontinent accordée, & des lors elle fit apporter une petite bouteille de vin blanc, & du pain de sa table au Pere Ange, dont il usa dans ses repas durant quelque temps ; par ce petit secours il recouvra ses forces & sa santé, & fit perdre à ses freres la coûtume qu'ils avoient prise de l'importuner de quitter l'habit de saint François. L'on peut attribuer un si bon effet à une cause naturelle, & à la prudence de la Maréchalle, qui voyoit bien qu'il n'y avoit qu'à ceder à son aversion, pour luy rendre sa premiere santé ; mais lorsque j'apprens que pendant trois mois, de crainte d'abuser d'une si petite grace, il se contentoit de la portion que sa mere luy envoyoit, sans manger des choses qu'on luy servoit comme aux autres Novices: & que ne se nourrissant que d'un peu de pain & de vin blanc, il jeûnoit presque tous les jours, sans alterer sa santé, ny ruïner ses forces : j'avoüe que j'en cherche la cause au dessus de celle de la nature, & que j'y découvre une grace proportionnée à l'amour dont il étoit embrasé. Enfin il sceut si bien gourmander son temperament, qu'il vainquit toutes les aversions qui luy donnoient de la peine ; & qu'ayant remercié la Maréchalle de sa charité, il faisoit grande chere,

lorsqu'on le réduisoit à manger des racines, & des autres legumes, avec du pain & de l'eau. Cette maniere de vie le rendit en peu de tems le modele des plus grandes vertus Religieuses; & chacun le regardoit avec étonnement: mais lorsque ses Superieurs mettoient son humilité aux dernieres épreuves, ils le trouvoient si abimé dans le mépris de soy-mesme, & si resigné à la pratique de sa Regle, qu'ils se lassoient plûtost de luy faire des commandemens incommodes, que luy de leur obeïr.

En ce temps-là, ceux de la Religion reformée avoient porté les affaires à telle extremité, qu'ils firent entrer en France, en faveur de leur party, la plus redoutable armée d'étrangers qui eust encore affligé l'Estat. Le Roy pour se garantir d'un si grand orage, envoya le Duc de Guyse sur la frontiere de Lorraine, pour incommoder leur passage, pendant que sa Majesté formoit un corps d'armée plus considerable, à la teste duquel il faisoit dessein de combattre les ennemis; & pour empescher leur jonction avec le Roy de Navarre, Chef de tout le party. Le Duc de Joyeuse eut ordre de s'avancer avec dix mille hommes vers la Guyenne, & de s'opposer à sa marche, conjointement avec le Mareschal de Ma-

tignon, ou de le combatre si l'occasion s'en presentoit utilement pour les affaires de l'Estat. Chacun sçait que le Duc donna la bataille entre la riviere de l'Isle, la Roche-Chalais & Coutras, & que son courage, ou son mal-heur luy ayant fait mépriser les avis du Mareschal qui marchoit pour le joindre, tant pour l'interest qu'il prenoit à sa gloire, & à la conservation de son armée, comme ayant épousé sa Tante, que pour le zele qu'il avoit de bien servir le Roy, & la Religion Catholique, le Duc fut enfin taillé en pieces, avec la plus considerable Noblesse de la Cour qui l'avoit suivy. Je ne diray point icy le détail d'une si funeste journée, que l'Histoire a décrite: Mais seulement que le Marquis de saint Sauveur, dernier des enfans du Mareschal de Joyeuse y perdit la vie: Et que le Duc ayant esté porté par terre dans la deffaite de son Escadron, quoy qu'il offrist cent mil escus de rançon à ceux qui le prirent, ne laissa pas d'estre tué de sang-froid par l'un des ennemis, avec une inhumanité qui ne se pratique point à la guerre, & qui a quelque chose d'un assassinat. La nouvelle en fut bien-tost apportée à Paris, & comme c'est l'ordinaire, les plus considerables amis de la Maison de Joyeuse venoient

consoler le Pere Ange d'une si grande perte, & ne manquoient point à luy dire qu'on avoit usé de represailles sur son frere, & que le Prince de Condé ayant esté tué par Montesquiou, aprés s'estre rendu prisonnier à la journée de Jarnac, l'on avoit fait assassiner le Duc de Joyeuse, pour luy sacrifier une illustre victime. C'estoit assez pour l'affliger jusqu'à l'extremité que de luy dire le desastre de ses deux freres; mais cette circonstance de la mort du Duc, trouva encore de l'homme sous la robe d'un Capucin, & fit de si fortes impressions dans son esprit, qu'elle le tanta puissamment de reprendre les armes pour le vanger. O pauvre homme! à quoy pensez-vous? est-ce ainsi que vous gardez les avenuës de vostre cœur? sçavez-vous pas que la vangeance est un monstre qui détruit toutes les vertus? & que Jesus-Christ à la Croix vous enseigne de prier pour vos plus mortels ennemis? Songez, songez à vous defendre d'une tentation si dangereuse; & pour calmer l'orage qui vous agite, écoutez Salomon qui vous crie: Mon fils, quand vous entreprendrez de servir Dieu, que sa crainte vous arreste, & preparez vostre cœur à la tentation. Il est certain qu'il fut violemment tenté, Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in timore, &

præparatur cor tuum ad servitutem.

mais ce fut une glorieuse matiere à sa resistance, qui ne fit qu'augmenter ses merites. Il écouta le monde & le Demon; sa vertu fut ébranlée & sa constance receut un dangereux échec: toutefois son ame ne perdit point son assiete; & la Grace soûtenant contre de si puissans ennemis, il se contenta de donner des regrets à la mort de ses freres, & des prieres au repos de leurs ames. Le Roy de Navarre, pour se justifier en quelque sorte de la calomnie qu'on luy vouloit imposer, d'avoir commandé qu'on ne fist point de quartier au Duc de Joyeuse & à son frere, fit enterrer leurs entrailles à Coutras, avec toute la pompe que meritoient des gens de leur condition, & r'envoya les corps au Maréchal de Matignon, avec une escorte qui marquoit le rang des vaincus; & l'estime qu'en faisoit le vainqueur. Quelque mois aprés, les Reistres ayans esté deffaits, & la France se trouvant délivrée de la crainte de leurs armes, par la bonne conduite du Roy, & par la valeur du Duc de Guyse, sa Majesté fit apporter ces illustres morts à Paris, où ils furent receus, comme s'ils eussent triomphé des ennemis de l'Eglise. Le Clergé alla à leur rencontre au Faux-bourg, & les conduisit processionellement à saint Jacques du

Haut-pas, où le Roy se rendit. Tous les Ordres Religieux de la Ville s'estans trouvez dans cette Ceremonie, pour y dire l'Office des Trépassez : les Capucins à leur tour s'acquiterent de ce devoir.

Et comme ils s'interressoient plus que les autres dans le deüil de la Famille de Joyeuse, tant pour les charitez qu'ils en avoient receuës, que pour l'honneur de conter le P. Ange au nombre de leurs Religieux, il n'y en avoit pas un, à qui un si triste objet ne fit verser des larmes. Le seul Pere Ange parut avec des yeux secs, au milieu de tant de pleurs, & acheva son chant & ses prieres, donnant des marques d'une indifferance qui alloit jusqu'à l'insensibilité. Ce n'estoit pas que son cœur ne sentit de cruels mouvemens d'un si grand mal-heur. Il estoit homme, il aimoit ses freres, & la robe de Capucin n'estoit pas à l'épreuve des atteintes de la douleur ; mais sa constance luy apprenoit à faire un genereux usage des afflictions, & cette resignation parfaite qui le jettoit entre les bras de Dieu, ne permettoit pas à sa douleur de sortir de son cœur pour s'exprimer au dehors. Il la souffroit violemment sans doute, mais il l'offroit à Jesus-Christ comme toutes ses autres mortifications ; & la grace qui ne l'abandon-

noit point, la luy rendoit supportable. Ce fut ainsi qu'il passa les six premiers mois de son Noviciat : sa delicatesse fut son premier ennemy, & le monde & la nature furent les deux autres qui exercerent sa patience, il les surmonta genereusement, quoy qu'avec assez de peine, parce que le S. Esprit l'assista sensiblement. Mais, Lecteur, il n'est pas au bout d'une carriere si difficile, & si tu le veux suivre, tu le verras dans un estat d'autant plus dangereux, qu'il semble que Dieu suspende le cours de ses faveurs, pour l'abandonner à sa propre foiblesse.

CHAPITRE XVII.

Le Pere Ange trouve du dégoust en la priere. Les mortifications luy sont à charge. Le Pere Maître le console. Il a envie d'estre Chartreux.

QUoy que la patience dans les douleurs, l'indifference pour tous les accidens, & le mépris des choses mondaines, soient des argumens de saintetè dans le Christianisme ; je n'estime pas qu'ils en soient des preuves concluantes, si l'on en croit la Secte des Stoïciens, les Sages qui suivent ces regles, vont encore plus loin que nous, puis qu'ils passent jusqu'à Lapathie, & qu'ils trouvent le

secret de demeurer insensibles au milieu des plus grands mal-heurs. Ils donnent un empire si absolu à la raison, qu'il n'est point de passions, quelques revoltées qu'elles soient, qui la puissent détrôner. Ils veulent que leur sage voye sans émotion la mort de ses amis, & la perte de sa propre fortune, & l'estiment indigne de ce nom, s'il ne regarde la chûte du Ciel, & la dissolution de toute la nature sans changer de couleur. Pour moy j'estime que c'est une belle peinture, dont l'original ne se trouva jamais. Je consens que nous donnions beaucoup à la raison; mais je ne croy pas que nous puissions luy oster sa foiblesse: je ne veux point sortir de mon sujet pour remarquer ce que je dis, quand je considere le Pere Ange comme un homme sage, je luy vois souffrir la mort de ses freres, avec une moderation apparente: sa raison me paroit au dehors comme une Reine qui se fait obeïr, mais quand je le foüille jusques dans le cœur, je le trouve non seulement sensible à la douleur, mais encore à la vengeance: tout ce qui est mortel est foible, & la difference qui se trouve entre-nous, n'est que du plus au moins. Ce qu'il a fait en cela pour y resister, peut avoir esté un effet de sa Philosophie;

comme l'accident estoit humain, le temps au defaut de la raison en a pû guerir, ou diminuer le ressentiment. Mais le voicy dans une autre peine, de laquelle la raison humaine ne le sçauroit jamais tirer.

Aprés que les funerailles de ses freres furent passées, & que les amis de leur Maison commencerent à perdre leur tristesse. Le Pere Ange qui revenoit à Dieu de toutes parts, continuoit avec sa ferveur ordinaire les exercices de la Religion les plus austeres; mais il sentoit peu-à-peu évanoüir le plaisir de ses actions, quand il en faisoit de basses, au lieu de les trouver humbles, elles luy sembloient ridicules, il s'étonnoit de se voir un balay ou une beche à la main : Il se demandoit à luy-mesme, comment un homme de sa qualité estoit devenu Jardinier: les genoux luy faisoient plus de mal qu'à l'ordinaire quand il prioit Dieu; l'Oraison luy estoit à charge, le Service de l'Eglise luy donnoit de l'ennuy; & passant par tous ses degrez, il tomba dans une si extrême langueur, qu'il ne faisoit plus rien qu'avec dégoust, & sans plaisir. Quelquefois il se plaignoit à Dieu du mal-heureux estat où il se trouvoit, & luy demandoit ce qu'estoient devenuës ses consolations interieures qui luy rendoient la pratique de sa Regle si

agreable & si douce. Seigneur, luy disoit-il, m'abandonnez-vous ainsi lors que je me suis absolument donné à vous ? & ne m'avez-vous demandé mon cœur, que pour n'en faire plus de conte aprés l'avoir possedé tout entier? Helas ! j'ay resisté contre le Roy, contre ma Famille, & contre le monde pour me dévoüer à la Religion ; je l'ay trouvée preferable aux plus grandes fortunes ; je n'y voyois que des roses sans épines, & je n'y vois plus que des épines sans roses. Est-ce point un effet de l'imperfection de la nature qui s'ennuye des meilleures choses ? Ma raison a-t'elle changé depuis que je suis Religieux ? ou ma Regle n'est-elle plus ce qu'elle estoit il y a trois mois ? Mais plûtost, mon Dieu ! suis-point devenu si coupable, qu'elle me cache toutes ses douceurs, pour me chasser comme un mal-heureux qui ne la merite pas? Helas ! de quelque costé que je me tourne, je ne trouve plus le secours de vos graces accoûtumées : Mais, Seigneur, ostez-moy la vie, ou me rendez ce que vous m'avez osté. Il souffrit plus de deux mois durant cette secheresse, sans toutefois interrompre en rien le cours de ses austeritez, de ses mortifications, & de ses Prieres ordinaires. Mais lors qu'il s'ap-

perceut que ſa raiſon ſe mettoit de la partie, & qu'aprés avoir éprouvé tant de dégouſts des exercices de la Religion, elle ſe méloit de luy repreſenter les conſiderations pour leſquelles il en devoit ſortir, appuyées de cette neceſſité qu'elle luy mettoit duvant les yeux de ceder à la force, puis qu'il ne ſe ſentoit point aſſez de vigueur, ny de corps, ny d'eſprit, pour reſiſter plus long-temps. Il appella ſon Superieur à ſon aide, & luy découvrit avec humilité l'eſtat déplorable de ſa conſcience. Le bon Pere ne parut point eſtonné de la relation qu'il luy fit, mais il luy diſt charitablement, que jamais le Demon ne manquoit à prendre ce chemin-là, pour dégouſter de la Religion, ceux qui n'ont pas une pleine confiance en la bonté de Dieu, & qu'eſtant le plus dangereux artifice de l'Enfer, & il luy falloit oppoſer une vertu celeſte. Ne croyez pas pour cela, mon frere, continua-t'il, que le ſaint Eſprit ait retiré ſa Grace; vous eſtes dans l'année de Probation, & ſi elle ne ſuſpendoit un peu ſon concours, & qu'elle continuaſt à vous donner les conſolations interieures, que vous aviez en entrant icy, vous ne pourriez rien meriter. Sçavez-vous pas que le Royaume du Ciel ne ſe prend point ſans com-

bat, & que les plus violens le raviſſent plûtoſt que les autres : bien loin de vous plaindre de ne trouver plus aucune douceur dans les auſteritez de noſtre Regle, vous en devez remercier Dieu. Il vous fait connoître par là, que les mortifications ne dépendent pas de voſtre choix ; Vous avez trouvé du plaiſir en celles que vous avez pratiquées, & il veut que vous ayez de la peine à ſouffrir celles qu'il vous donne aujourd'huy Aſſurez-vous, mon frere, que dés-lors que vous ſerez perſuadé de cette verité, voſtre langueur s'évanoüira comme un ſonge, il ne faut que reconnoître la main de Dieu, pour recevoir avec plaiſir ce qu'il vous donne : Croyez-vous qu'un bon Pilote doive abandonner le commerce de la mer, pour avoir ſouffert un orage ; ou que le Soleil ne puiſſe jamais revenir, parce que vous étes dans les tenebres : voyez-vous pas que l'Hyver fait mourir les fleurs, & fait tomber les feüilles : & que le Printemps rétablit ce que l'Hyver avoit gâté : il ne faut qu'un peu de perſeverance dans la vertu pour venir à bout des plus fortes tentations du monde ; vous eſtonnez-vous d'en avoir, puis que JESUS-CHRIST meſme n'en a pas voulu eſtre exempt ! Non ; non, mon frere, il ne faut pas

croire que le Paradis se donne à si bon marché, & le sang qu'il en coûte à nostre Seigneur, nous fait bien voir que nous ne devons rien trouver de difficile pour l'acquerir. Souffrez donc sans murmurer; tous les dégousts qui vous affligent, offrez-les à celuy qui permet qu'on vous les donne, & je vous promets de mettre en priere tous nos Religieux pour vôtre consolation : ce que vous sentez est ordinaire à tous nos freres, mais la grace ne nous manque jamais, si nous ne perdons la confiance que nous devons avoir en la misericorde de nostre Maistre. Un si saint avis & si sage, remit un peu l'esprit du Pere Ange : à mesure que la tentation revenoit, il trouvoit de nouvelles forces pour y resister. La priere estoit la plus ordinaire occupation ; Et quoy qu'elle fust souvent interrompuë par des distractions, dont il n'estoit pas maistre, il ne laissoit point de la redoubler, & de la rendre plus longue qu'à l'ordinaire. Enfin, un jour aprés Matines, que les freres étoient retirez, il passa devant l'Autel, & en presence du S. Sacrement, il se coucha le visage contre terre, & fit sa priere avec tant de zele & de ferveur, qu'il sentit son esprit tout remis, & il luy sembla qu'il voyoit un Rayon de lumiere qui illumi-

noit

noit toute l'Eglise. Cette merveille luy donna d'abord de l'étonnement & du respect, mais lors qu'il s'apperceut qu'elle operoit dans son cœur plus puissamment que dans ses yeux, & qu'elle y avoit ramené les douceurs & les consolations, dont il avoit si long-temps regretté l'éloignement, il s'écria de toute sa force : Ha ! mon Dieu, je reconnois vôtre voix: vous avez eu pitié de vostre miserable serviteur. Dés-lors il se trouva si changé, que non seulement il n'avoit plus de peine à pratiquer les mortifications de sa Regle ; mais mesme, il sentoit redoubler son plaisir, lors qu'il y ajoûtoit quelque chose de plus rude & de plus difficile. Le jour mesme il donna avis au Pere Maistre d'un si heureux succez ; & son humilité luy persuada qu'il en estoit obligé aux soins de ce bon homme, & aux prieres de tous les Religieux. Deux mois se passerent avec cette consolation interieure, qui luy fit revenir le teint, & r'alluma dans ses yeux la vivacité naturelle que la langueur passée y avoit presque éteinte. Si bien qu'il estoit prest d'entrer dans le dernier mois de son Noviciat, lors que sa constance fut exercée par un nouvel assaut. Il luy vint en fantaisie que Dieu luy faisoit trop de graces pour n'y répondre

pas de tout son pouvoir, & que la solitude des Chartreux, & les austeritez de leur Ordre ayant quelque chose de plus fâcheux à suporter que celle des Capucins, pour meriter le Ciel, il devoit embrasser ce party, & quitter celuy de saint François. Ce mouvement l'agita plus violemment que nul autre n'avoit fait, & il estoit d'autant plus difficile à surmonter, qu'il ne se défioit point de la Grace de Dieu : au contraire, il s'imaginoit, que ce ne pouvoit être qu'un effet de son zele, & de la volonté parfaite qu'il sentoit en luy-mesme d'acquerir de plus grands merites par de plus extraordinaires mortifications. Cette pensée se glissa dans son ame sous ce pretexte apparent, & n'y trouvant point de resistance, elle y jetta de si profondes racines, qu'il eut de la peine à l'en arracher. Neantmoins se souvenant de l'avantage qu'il avoit tiré des conseils de son Directeur, & des leçons qu'il luy avoit faites depuis, de ne renfermer point dans son cœur les pensées nouvelles qui le pouvoient détourner de son chemin, il resolut de luy communiquer cette derniere, sans toutes fois resoudre de suivre son avis, s'il ne se conformoit pas à son intention. Si bien qu'un jour au sortir de Vespres, l'ayant

tiré à part, il luy dist: Mon Pere, vous avez déja guery mon esprit par vos conseils & par vos prieres, touchant le dégouſt que je sentois de la pratique de noſtre Regle; & vous ne m'avez pas seulement rendu le plaisir que je trouve dans les mortifications, mais vous avez augmenté en moy l'envie de n'en demeurer pas-là; il me semble que Dieu me fortifie tellement d'une grace nouvelle, que je puis faire quelque choſe pour sa gloire, au delà de ce que nôtre Regle nous prescrit; & je ne puis me persuader que ce mouvement interieur qui me presse, ne me vienne de la part du S. Esprit, puis qu'il me porte à passer d'un bon état à un meilleur; & pour ne vous tenir pas plus long-temps en suspens, je voudrois estre Chartreux, & non plus Capucin. Il y a déja quelque temps que je soûpire aprés un si grand bien; & je vous avouë que je suis si persuadé de la sainteté de la vie des Religieux de saint Bruno, que je n'ay fait aucun effort pour me deffaire de cette envie, depuis qu'elle m'est venuë. Leur solitude me charme sur tout, quand je pense au loisir qu'elle leur donne de mediter; en cela je suis mon inclination, qui n'est pas de parler beaucoup: Et à le bien

prendre, eſt-il pas vray qu'un Religieux qui a quitté le monde, n'en ſçauroit aſſez fuir le commerce. Vous eſtes dans le Cloître la moindre partie du temps, à toute heure on vous fait entreprendre des voyages; l'on vous oblige de faire des viſites pour ſoulager la pauvreté des Convents, & pour entretenir l'amitié des Bien-faicteurs : L'on vous ordonne de preſcher, & voſtre retraite eſt ſi troublée de l'intrigue du monde, qu'il ne vous reſte le plus ſouvent que l'habit pour vous diſtinguer des autres hommes. Pour moy, je n'ayme point à dire adieu aux gens que je vois tous les jours : ce n'eſt pas quitter le monde, que de vivre au milieu de ſa corruption ; & je ne préſume point aſſez de mes forces, pour me reſoudre à combattre un ennemy qui ne me donnera ny repos, ny tréve. J'eſtime qu'il me ſera plus ſeur de converſer d'ordinaire avec Dieu, que de chicaner avec les hommes : ſi je n'avois hay leur ſocieté, je n'aurois pas eu beſoin de changer de condition ; la fortune ne m'a point chaſſé de la Cour, au contraire, j'ay eu de la peine à la bannir de ma Maiſon, & vous eſtes témoin, mon Pere, qu'elle m'eſt venuë relancer juſques dans le Cloiſtre où je ſuis. La mort du Duc de Joyeuſe mon frere, m'ap-

pelle encore à la succession d'un grand bien, & des premiers honneurs de l'Estat, mais elle n'ébranle point la resolution que j'ay faite, de vivre & de mourir Religieux. Aussi n'ay-je à déliberer que sur l'espece, & c'est à vous que j'ay crû me devoir adresser pour resoudre mes doutes ; j'attends ce bon office de vostre charité, duquel je vous seray obligé toute ma vie. Mon frere, repartit le bon homme, vous avez déja essuyé deux grandes tentations. La premiere qui venoit de vostre temperamment, a esté vaincuë par la prudence de Madame vostre mere. La seconde, par les prieres de nos freres, & par la vigoureuse resistance que vous y avez faite. Mais la derniere dont vous me parlez a des appas si subtils, que je ne trouve pas étrange si vous ne les découvrez point. Le temps de vostre Noviciat est bien-tost expiré, le Demon craint de le voir conclure par vostre profession ; & il a recours à ses artifices ordinaires, pour vous faire changer de dessein. Mais ne vous appercevez-vous point que dans la proposition que vous me faite, la vanité se déguise sous le masque du zele qui vous emporte ? Vous croyez pouvoir faire quelque chose au delà de nostre Regle, à ce que vous di-

tes, & conſequemment ſurpaſſer en merites noſtre Pere ſaint François, l'un des plus grands & des plus imitables Saints du Paradis : avez-vous bien examiné vos forces, pour concevoir une eſperance ſi ridicule ? Et le ſaint Eſprit a-t'il traitté avec vous pour vous donner plus de graces qu'à luy ? Ha ! mon frere, que cette penſée ſeroit criminelle, ſi vous n'aviez eſté ſéduit par l'indiſcretion de voſtre zele. J'avouë avec vous, que la vie des Chartreux eſt toute Sainte, que leur Regle eſt pleine de grandes auſteritez, & que leur ſilence a quelque choſe d'affreux dans leur ſolitude : Mais vous ne ſçavez pas à combien de perils cette meſme ſolitude les expoſe : l'homme eſt né pour la ſocieté, & la ſocieté n'eſt faite que pour en tirer un mutuel ſecours. Croyez-moy, il eſt toûjours plus ſeur de marcher ſous la conduite d'un bon Guide, que de s'aſſurer en ſa propre ſuffiſance. Si nôtre Regle ne nous ſepare pas tout à fait de la converſation des hommes, au moins nous en diſtingue-t'elle réellement par nos actions, auſſi-bien que par nos habits ; & ſans doute un bon Capucin dans ſes viſites, convertira plûtoſt à Dieu les ſeculiers, que les ſeculiers ne le pervertiront. Si vous blâmez

en nous la liberté d'aller par le monde, il faut que vous condamniez celle de Jesus-Christ, & des Apostres, lors qu'il les eut assemblez pour former cét adorable Corps dont il estoit le Chef : il ne les desfunit pas pour cela, en les envoyant par tous les coins de la terre prescher son Evangile. La parole a ses heures, & le silence luy doit succeder ; & la solitude est agreable aprés la conversation. Vous pensez qu'il faille estre seul pour quitter le monde ? si cela avoit lieu, il n'y auroit que les morts qui l'eussent réellement abandonné : Et les Chartreux qui logent & mangent séparément, se rassemblent-ils pas à certaines heures dans l'Eglise pour faire leurs prieres en commun. Non, non, mon frere, sortir du monde n'est pas fuir les hommes, mais c'est mépriser les honneurs, les vanitez, les plaisirs & les richesses, vous trouverez tout cela dans nostre Regle, sans sortir de nostre Cloître. Mais pourquoy perdre le temps à vous dire des choses inutiles, ne vous souvient-il plus de la voix interieure qui vous parla dans les Cordeliers de Tholoze ? Avez-vous oublié tant d'inspirations que vous avez euës si constamment depuis tant d'années ? & pensez-vous qu'une legereté pareille à la vostre,

ſoit l'ouvrage du ſaint Eſprit? Retenez cela de moy, mon frere, la vertu n'eſt jamais vague & indeterminée; & l'inconſtance ne ſçauroit établir le bon-heur de noſtre vie. Si vous ne perdez cette fantaiſie, vous ferez comme le chien d'Eſope, qui laiſſa tomber le morceau de chair qu'il portoit entre ſes dents en paſſant une riviere, pour en prendre la figure, qui luy paroiſſoit plus groſſe dans l'eau; & ſoyez aſſuré, que ſi le Demon qui vous donne cette tentation, vous peut pouſſer hors de noſtre Cloître, vous ne ſerez jamais ny Capucin, ny Chartreux.

Le Pere Ange écouta ce diſcours avec l'attention d'un homme qui cherche à s'éclaircir; les raiſons du Pere Maiſtre le toucherent juſqu'au vif, mais elles ne le convainquirent pas juſqu'au point de conclure une derniere & ſolide reſolution. Auſſi ſe ſepara-t'il d'avec luy ſans luy découvrir ſes ſentimens: & le Pere jugea bien qu'il avoit beſoin de la priere pour diſſiper les nuages de cét eſprit. Le reſte du jour ſe paſſa dans les exercices ordinaires; & lors que l'heure de Matines fut venuë, & que le Service fut achevé, le bon Pere s'approchant du Pere Ange dans le Chœur, luy diſt à l'oreille: Mon frere, ſouvenez-vous que

le

le saint Sacrement repose sur cet Autel, & qu'en sa presence vous avez esté secouru d'une grace dont vous aviez grand besoin, demandez luy celle qui vous est necessaire, pendant que je joindray mes prieres aux vôtres. Tout aussi-tost le Pere Ange passa devant l'Autel, & s'estant prosterné contre terre, comme il avoit fait la premiere fois, aprés s'étre recueilly en luy-mesme avec toute l'attention imaginable, il invoqua le secours de la Vierge, & luy dist avec un cœur tout enflâmé de l'amour divin : Adorable Reine du Ciel & de la Terre, qui avez apporté la lumiere au Monde par la naissance auguste de mon Sauveur, jettez les yeux charitablement sur un miserable, qui cherche son salut dans la Religion, éclairez moy de vos saintes lumieres, pour faire un choix conforme aux volontez de Jesus-Christ mon Seigneur & mon Maistre : je sens mon esprit flottant dans des irresolutions dangereuses ; & quoy qu'elles ayent la gloire de mon Dieu pour objet, elles m'arrêtent à l'entrée de deux chemins, sans me pouvoir déterminer ny pour l'un, ny pour l'autre. Il n'eut pas si-tôt achevé cette priere, qu'il tomba dans une certaine insensibili-

té, qui ne luy permit pas de la pousser plus loin, & il demeura plus d'une heure comme un homme hebeté, qui ne pense rien, & qui a perdu toute connoissance. Mais enfin, les especes étans revenuës en son imagination, la premiere qui s'y presenta, ce fut la voix interieure de Tholoze; il luy sembla qu'il voyoit S. François luy tendre les bras, & le regarder avec des yeux amoureux, qui luy faisoient connoître sa veritable vocation. Cét objet luy donna tant de joye, qu'il s'y attacha autant de temps qu'il luy fut permis: Et puis faisant reflexion sur sa vie passée, & sur les inspirations qui ne luy avoient jamais parlé que de la Regle de saint François, il dist en luy-mesme: Seigneur, je connois bien que j'ay pris une tentation trompeuse, pour une inspiration veritable; Mais afin que le Demon n'abuse plus de ma foiblesse, je fais vœu d'embrasser la Regle de saint François, & de vivre & mourir Capucin. Il n'eut pas si-tost prononcé les paroles de son engagement, qu'il se sentit tout remply de joye & de consolation: & aprés les avoir encore reïterées devant le saint Sacrement, il se leva pour aller chercher le Pere Julien Maître des Novices, qu'il

trouva dans le Chœur, seul & en prieres, les bras étendus, & s'étant approché de luy, il luy dist: Mon pere, tous mes doutes sont passez, je viens de faire vœu de vivre & mourir Capucin. Dieu en soit loüé, répondit le bon homme, je le prie que ce soit pour sa gloire, & pour vôtre salut.

CHAPITRE XVIII.

Le Pere Ange fait vœu de vivre & mourir Capucin. On l'envoye en Campagne, la longue traite qu'il y fait à pied, le fait beaucoup souffrir. Il va à Rome. Ce qui luy arriva à Florence. Il étudie en Theologie à Venise.

CEtte heureuse nuit étant passée, dans laquelle le Pere Ange trouva toutes les lumieres dont il avoit besoin pour sa conduitte, il ne pensa plus qu'à faire sa Profession. Et le temps venu qu'il souhaittoit si impatiemment, il se jetta aux pieds du Reverend Pere Bernard Dozimo, duquel il avoit reçu l'habit, pour le supplier de recevoir ses vœux, & de l'admettre au rang des Profez. Le Pere qui jugeoit bien par la fer-

veur qu'il avoit remarquée en luy durant son année de probation, que sa perseverance le conduiroit, enfin à la vie Religieuse, quoy que resolu de luy accorder sa priere, ne laissa pas de luy faire une effroyable peinture de la Regle de saint François, dans laquelle il n'employa que la mendicité, les mortifications, les souffrances du corps & de l'esprit, les mépris, les jeûnes, les miseres, & l'aneantissement de soy-même; ajoûtant, que s'il s'engageoit à porter un joug si pesant le reste de sa vie, il ne pouvoit plus broncher sans faire des chûtes mortelles, qui seroient suivies d'une damnation éternelle, pour toutes récompenses de ses travaux & de ses peines; que le vœu de la Profession avoit quelque chose de si terrible, lors qu'on en examinoit les consequences, que personne ne se resoudroit jamais à le faire, s'il n'étoit soûtenu d'une Grace speciale du S. Esprit: qu'il luy conseilloit d'examiner ses forces, avant que de renoncer pour jamais aux avantages de sa liberté, qu'il se souvint des tentations qu'il avoit essuyées durant son Noviciat, que ne pouvant perdre la qualité d'homme foible & sujet au changement, il se devoit

preparer à quelque chose de pis, avec cette insuportable difference, qu'il ne seroit plus en son pouvoir de changer de condition ; qu'il n'avoit pas encore éprouvé ce que la Regle a de plus fâcheux, qu'il consultât se patience pour sçavoir s'il seroit à l'épreuve des glaces & de la neige, quand on l'envoyeroit voyager durant les plus extrêmes rigueurs de l'hyver ; s'il pourroit passer les montagnes d'Italie pendant les chaleurs de la Canicule, & faire trois cens lieuës à pied, sans argent, & sans autre secours que de celuy de la Providence ; qu'encore bien qu'il se sentît assez de courage pour tout entreprendre, il n'étoit pas asseuré d'avoir des forces pour tout executer ; qu'ayant été nourri comme un homme de qualité, né au milieu de l'abondance, il alloit entrer dans la derniere disette de toutes choses ; que non seulement les agréables ne luy seroient plus permises : mais que bien souvent même les necessaires luy seroient déniées ; & qu'enfin il valloit bien mieux qu'il retournât au monde pour se repentir de ses fautes, que d'épouser la Religion, pour y languir dans un perpetuel desespoir. Ce bon Pere ajoûta mil autres choses teroibles pour effroyer le

pauvre Novice, sans mêler aucune consolation parmy de si grands maux. Mais quoy qu'il luy montrât la Regle de saint François par le côté le plus inaccessible, il ne fut point diverti de son entrepriſe; & perſeverant à vouloir être Profez, il luy fut permis de faire ſon dernier vœu entre les mains du Provincial.

Le Pere Ange fait Profeſſion au Convent de S. Honore.

Sa Profeſſion faite, le premier ſujet de joye qu'il en eut, fut de ſçavoir, que le vœu joint au Sacrement de Penitence, luy donna eſperance de ſe revoir dans l'innocence, que la premiere condition dans le monde ne luy euſt pas laiſſée : Et des-lors il parut ſi ſatisfait, qu'il ſeroit mal-aiſé de dire juſqu'où le pouſſerent les tranſports amoureux qui l'élevoient à Dieu. Les premiers jours étans écoulez, il s'occupa ſerieuſement à la méditation de ſa Regle : & ſe confiant pleinement en la miſericorde de Dieu, il ne douta point qu'il ne l'obſervât ponctuellemet tout le temps de ſa vie.

Peu de temps aprés ſa Profeſſion, on l'envoya à la Campagne avec un autre Religieux; & comme il eſt deffendu aux Capucins de voyager autrement qu'à pied, ſans une extrême neceſſité, le Pere

Ange se trouva fort empêché, lors qu'il fallut faire une longue traite ; de sorte qu'au bout de cinq lieuës, la plante des pieds, si peu accoutumez à un si grand travail, luy fit une telle douleur, qu'il fut contraint de se les envelopper avec son moûchoir, ne pouvant plus supporter la dureté des sandales ; & la douleur qui s'augmentoit par la continuation du chemin, luy ôtant le moyen de passer plus outre, son Compagnon fut contraint d'emprunter un Asne, pour achever le voyage, & le conduire où ils avoient ordre d'aller. Cette premiere mortification diminua quelque chose de la joye qu'il avoit ressentie depuis le jour de sa Profession : mais elle ne luy ôta rien de sa ferveur accoûtumée : il conclud seulement qu'il y avoit bien de l'inégalité entre ses forces & son courage, & qu'il avoit besoin du secours du Ciel pour obtenir ce que la nature ne luy avoit point donné. Aussi le demanda t'il avec tant de devotion, que dés ce premier voyage, ses pieds s'endurcirent au travail, & qu'il fut deux fois depuis à Rome, comme nous dirons en la suitte de son Histoire, sans avoir eu besoin d'aucun secours. Il seroit mal aisé de dire combien il de-

vint exact à pratiquer jusqu'aux moindres circonstances de sa Regle; il ne se contentoit pas de prendre les disciplines, & d'observer les jeûnes qu'elle prescrit: mais il faisoit conscience de joüir des moindres graces qu'elle accorde aux plus delicats de son Ordre. S'il étoit dans la maison des Seculiers à la campagne, & qu'on luy servist des viandes exquises, il les recevoit civilement sans y toucher, se tenant assez satisfait de vivre de pain, ou de manger des moindres de la table. Il regardoit les plaisirs des sens, comme des ennemis dangereux qui trahissent la vertu pour ruiner l'innocence des mœurs, étant persuadé qu'il suffisoit pour satisfaire à la nature, de s'empêcher de mourir en se servant des choses absolument necessaires à la vie. S'il arrivoit quelque grande Fête, il la solemnisoit avec des austeritez extraordinaires; & prenoit la discipline avec tant d'excez, qu'on a veu souvent de grosses goutes de sang rougir la place où il se l'étoit donnée. Sa nouriture étoit de pain & d'eau, son repos fort court, & ses prieres presque continuelles. Avec tout cela sa santé n'en étoit que plus vigoureuse; & par un prodige que la Grace operoit en luy, il sembloit que ses forces

augmentaſſent à meſure qu'elles ſe devoient affoiblir.

Quelque temps aprés ſa Profeſſion, la France qui avoit déja ſenti de dangereuſes ſecouſſes par les guerres des Huguenots, & par l'indiſcretion du zele de la Ligue, dont les barricades contraignirent le Roy de s'éloigner de Paris, tomba dans le dernier deſordre, apres la mort violente du Duc de Guyſe & du Cardinal ſon frere, arrivée aux Etats de Blois; & chacun ſçait juſqu'où la Ville Capitale du Royaume porta ſon aveuglement & ſa fureur contre le Roy Henry III. Un ſi grand trouble ayant renverſé tous les ordres de l'Etat, le Reverend Pere Provincial des Capucins prévoyant l'extrême miſere où la Ville s'alloit précipiter, envoya pluſieurs de ſes Religieux en Italie, pour ſoulager la Communauté, & ſe mettre à couvert d'un ſi grand orage. Le Pere Ange fut de ce nombre; & quoy que nouveau Religieux, le Reverend Pere Provincial jugea ſagement, qu'il ſerviroit de Pere & de Guide à ſes freres, comme il fit en effet. Ce voyage fut une aſſez rude épreuve à un homme de qualité, qui n'avoit pas encor acquis la vertu de Laquais; mais quoy que la peine qu'il

souffrist en passant à pieds les Alpes fust extrême, son zele luy fit surmonter toutes les difficultez du chemin, durant lequel je ne trouve rien de particulier jusqu'à son arrivée à Florence. Le grand Duc ayant appris qu'il estoit au Convent avec les autres François, souhaitta de le voir. Le nom de sa Maison, & la reputation du Cardinal de Joyeuse son frere, qui avoit déja beaucoup éclaté en Italie, le sollicita de rendre l'honneur au Pere Ange qu'il pensoit devoir à sa qualité, quoy que cachée sous la robe d'un Capucin. Le Gardien du Convent de Florence ordonna au Pere Ange de recevoir la visite du grand Duc; ce qu'il fit avec une humilité si profonde, & des sentimens si éloignez de la vanité, que tout autre que luy auroit euë d'un si grand honneur, que le Prince s'en retourna charmé d'une si sainte conversation, & tout ravy d'une si extraordinaire vertu: Cette premiere visite en attira plusieurs de part & d'autre, & forma une grande intelligence entre le Duc & le Pere Ange. Celuy-là mouroit d'envie d'obliger celuy-cy, & comme la liberalité est une des marques essentielles qui distinguent les grands Princes d'avec les autres hommes, le

Duc offrit au Pere Ange tout ce qui étoit en son pouvoir. Mais le Pere qui portoit ses tresors avec luy, aprés l'avoir remercié des offres qui luy faisoit, le supplia de luy accorder une seule grace, qu'il protesta luy devoir tenir lieu d'un bienfait, dont il conserveroit la memoire, & le ressentiment toute sa vie. Il avoit appris que les Cordeliers Observantins de Florence conservoient depuis long-temps l'habit religieux que saint François avoit porté, & que le Duc avoit une clef & le Gardien une autre d'une si sainte Relique. Il supplia son Altesse de luy procurer le bien de la voir. Le Duc luy accorda volontiers sa demande; & quoy que cette grace fust fort extraordinaire, il en adjoûta encor une plus grande, surpassant l'esperance du Pere Ange, qui fut de luy permettre de vêtir cette même robe pardessus la sienne. Il seroit malaisé de s'imaginer la joye qu'il sentit en son cœur de se voir sous l'habit d'un si grand Saint, dont il cherchoit si ardemment d'imiter la vie. Il le voyoit semblable au sien, quant à la matiere, & quant à la forme, il estoit gris, il estoit de grosse leine, il tenoit au Capuce; & enfin il luy montroit si clairement la conformité

de celuy que portent les Capucins, que paſſant dans un ſaint Anthouziaſme, il s'écria : Mon Dieu, je puis dire aujourd'huy comme le bon Zacharie ; Seigneur, vous me laiſſez en paix, & mes yeux ont vû le modelle ſur lequel je pretens former ma vie pour operer mon ſalut. Aprés avoir joüy de cette grace, il fit peu de ſejour à Florence ; & ayant receu ſon Obedience, il prit congé du grand Duc, & s'achemina vers Rome, où il arriva avec grande peine, ayant toûjours ſenty quelque indiſpoſition durant le chemin, ſans vouloir pour cela ſe relâcher en aucune maniere de la ſeverité de ſa Regle. Le Reverend Pere General Hyeroſme de Caſtel-Ferreto le receut avec ſa charité ordinaire ; & ayant pris ſoin de le faire guérir, luy ordonna de ſe repoſer pour rétablir ſes forces, & pour joüir de ſa converſation.

Pendant le ſejour qu'il fit à Rome, un jeune Seigneur, nommé le Comte de Leſley, dont l'Hiſtoire eſt écrite ſous le nom du Capucin Ecoſſois, eut la connoiſſance & l'amitié du Pere Ange. Les frequentes viſites qu'il luy rendit luy firent prendre la liberté de luy conter ſes avantures, & luy déclarer de

quelle sorte il avoit abjuré l'Heresie de sa famille & de son pays, qu'étant tombé dans la disgrace de sa mere, fort opiniastre dans son erreur, il s'estoit éloigné d'elle, & retiré à Rome pour attendre ce que le temps produiroit en sa faveur ; qu'il jugeoit bien que son exil ne seroit pas sans incommodité, mais qu'il estoit resolu de souffrir toutes choses, plûtost que de s'exposser à perdre sa Religion. Le Pere Ange le consola avec sa charité naturelle; & l'ayant exhorté à la perseverance, il le recommanda si utilement à un Prelat de ses amis, qu'il trouva dans son Palais un logement commode, & toutes les choses necessaires à la vie. Ce jeune converty, infiniment obligé au Pere Ange, ne cessoit d'admirer sa vertu : mais lors qu'il jettoit les yeux sur sa qualité, & sur les honneurs & les biens qu'il avoit laissez volontairement pour suivre Jesus-Christ au milieu d'un Royaume Catholique, & à la veuë d'un grand Roy, dont il possedoit la faveur & les bonnes graces à un si haut poinct, qu'il avoit tout sujet de se loüer de sa fortune, il se reprochoit à soy-même son peu de courage; & cét exemple qu'il se proposoit à toute heure, luy fit

enfin venir l'envie de l'imiter; quoyqu'il jugeaſt ne le pouvoir faire qu'imparfaittement, tant pour l'inégalité de leur fortune, que pour la neceſſité qui le chaſſoit d'Ecoſſe, & de la Maiſon de ſa mere, ennemie mortelle de noſtre Religion. Enfin aprés une aſſez longue déliberation, vaincu par les frequentes inſpirations du ſaint Eſprit, un jour qu'il étoit allé viſiter le Pere Ange, ſuivant ſa coûtume, s'eſtant jetté à genoux, il luy voulut baiſer les pieds. Le Pere fort ſurpris, s'étant modeſtement retiré, luy demanda ce qui l'obligeoit à une ſi extraordinaire ſoûmiſſion; à quoy le jeune Ecoſſois répondit: Que luy ayant déja d'extrêmes obligations, il le conjuroit de luy rendre encor un bon office, qui acheveroit de l'attacher pour jamais à luy; comme à l'autheur de ſon Salut aprés Dieu. Le Pere impatient de le ſatisfaire, luy promit ſon ſecours, & le jeune Comte le ſupplia de le faire recevoir au nombre des Capucins. Le Pere Ange loüa d'abord ſon deſſein; mais il luy repreſenta les difficultez qu'il auroit d'obtenir l'effet de ſa priere, & luy rendit la Religion ſi incommode, par la deſcription quil luy fit de ſes auſteritez, que tout

autre qu'un Prédestiné en auroit perdu l'envie. Enfin la perseverance du Comte Ecossois obtient de luy, qu'il le presenteroit au R. P. General, comme il fist peu de jours aprés. Le R. P. ayant appris le dessein du jeune Ecossois, luy témoigna qu'il l'approuvoit, mais il refusa de le recevoir, alleguant quelques Bulles des Papes, qui defendent aux Capucins de donner l'habit aux Huguenots nouvellement convertis; Il adjoûta toutes-fois pour le consoler, qu'il ne trouveroit pas ailleurs de pareils obstacles, & qu'il luy conseilloit de ne pas perdre la vocation du S. Esprit, qui ne luy seroit pas moins salutaire dans un autre Ordre que celuy de saint François. Le pauvre Ecossois, encor à genoux, affligé d'une si rude sentence, tourna les yeux sur le Pere Ange, comme sur son Ange tutelaire; & sans luy rien dire, luy fist bien comprendre qu'il n'esperoit plus qu'en son secours. Si bien que le Pere Ange devenu l'Avocat du Proselyte, representa au Reverend Pere General, que la Bulle ne rejettoit que ceux qui estoient de parens Catoliques, aprés avoir renié leur Foy, rentroient dans l'Eglise par l'abjuration de leur he-

reſie ; qu'icy tout eſtoit different, que les enfans qui n'eſtoient Heretiques que pour avoir ſuccé le laict de leurs meres dévoyées, ne devoient pas eſtre exclus du bon-heur des Religieux ; & que ce jeune Ecoſſois ayant embraſſé la Religion Catolique au ſortir de l'enfance, & quitté des biens & des honneurs conſiderables, ſes parens & ſa patrie pour ſuivre Jeſus-Chriſt ; il n'eſtimoit pas que la Bulle euſt été faite pour luy, ny pour ſes ſemblables. Ces raiſons firent impreſſion ſur l'eſprit du R. P. General, & rendirent ſes eſperances au jeune Ecoſſois ; & enfin aprés avoir eſté bien examinées : il receut l'habit de ſaint François, & devint un des grands Religieux de l'Ordre ; Dieu s'étant voulu ſervir de la meditation du Pere Ange pour donner à l'Egliſe un homme de cette importance, qui fut depuis Chef de la Miſſion des trois Royaumes, d'Angleterre, d'Irlande, & d'Ecoſſe, dans leſquels il fit un fruit incroyable pour la Gloire de Dieu, & la converſion des Heretiques.

Le R. Pere General, qui avoit ſouvent honoré le Pere Ange de ſa Converſation, & donné grande part en ſon amitié, le jugeant capable des plus grands emplois

de

de son Ordre, voulut fortifier sa Politique de la Theologie, pour le rendre un jour capable d'instruire les peuples, aussi-bien que de commander des Religieux. Cette consideration l'obligea de l'envoyer à Venise étudier en Theologie, où il surpassa tous ceux de sa licence en doctrine, comme il les devançoit en pieté, & en austerité de vie. Ce fut-là qu'il puisa la sainte érudition, qui le fit depuis admirer dans les plus grandes Chaires de Paris, dans lesquelles il fit un guerre continuelle aux vices, & donna de mortelles atteintes à l'Heresie de Calvin, & de ses sectateurs.

CHAPITRE XIX.

Le Pere Ange retournant en France pour être Gardien en Lorraine, il trouve une fille à Milan, qui luy prédit qu'on luy ôtera l'habit de Capucin contre son intention. On l'envoye de Lorraine à Tholose. La Province l'élit Gouverneur aprés la mort du Grand Prieur son frere. Il sort de l'Ordre des Capucins pour commander l'armée.

LE Pere Ange ayant quelque temps étudié en Theologie avec grand succés ; & la guerre continuant en France, le Pere General luy envoya une Obedience pour aller étre Gardien dans un Convent de Lorraine. En partant de Veniſe, il prit la route de Milan, où il fit quelque ſejour, & acquiſt l'amitié du Cardinal Borromée, qui en étoit Archevéque. Pour lors il y avoit une Damoiſelle ſous la conduite ſpirituelle de ce Saint, à qui Dieu faiſoit des graces toutes particulieres. Le Pere Ange, qui cherchoit par-tout les bonnes ames, rendit quelques viſites à cette ſainte fille, & lors qu'il alla prendre congé de ſon Directeur & d'elle, pour retourner en Fran-

ce, elle luy dist, apres l'avoir fixement regardé : Mon Pere, je louë Dieu qui m'a donné vostre connoissance, puisque je puis esperer en vostre souvenir, & en vos prieres ; si je ne craignois d'offenser vostre humilité, je vous dirois, que Jesus-Christ me découvrant vos rares & sublimes vertus, m'a montré la couronne qu'il prépare à vos travaux ; mais il veut mettre vostre constance à une étrange épreuve : l'on vous ôtera l'habit que vous portez, vous serez esclave dans le monde contre vostre intention, vostre ame se trouvera souvent exposée à de grands perils, mais vostre fin sera heureuse, si vous esperez en la misericorde de celuy qui conduit toutes choses par sa sagesse infinie. Ce discours Prophetique & obscur, sortant de la bouche d'une fille, reverée par son Directeur mesme, toucha sensiblement le cœur du Pere Ange ; & tant plus il y pensoit, tant plus en étoit-il effrayé ; mais enfin jugeant qu'il devoit reserver ces speculations à un autre tems, il se contenta de luy dire, qu'il avoit tellement resigné sa conduite à la Providence de Dieu, qu'elle en disposeroit suivant sa sainte volonté ; qu'il l'suplioit de se souvenir de luy dans ses prieres, pour détourner les siniſtres

évenemens dont il étoit menacé; qu'il se pouvoit bien faire que Dieu le rendroit esclave pour punir ses crimes : que les ennemis de nostre Foy luy pourroient ôter l'habit, mais non pas le caractere de Religieux ; qu'encore bien qu'il tombât entre les mains des Barbares, & des Corsaires, il trouveroit un azile pour sa conscience dans la bonté de Jesus-Christ, au milieu de la Turquie : Et que s'il n'en sortoit que par le Martyre, il tiendroit sa fin plus souhaitable & plus glorieuse, que celle qu'il avoit esperée entre les bras de ses freres dans une profonde paix. Le reste de la conversation se termina par les mutuelles assurances qu'ils se donnerent, de prier Dieu l'un pour l'autre tout le tems de leur vie.

Comme il fut sur le point de partir, & qu'il eut repensé à la prediction de la fille Milannoise, il se souvint qu'il avoit proposé de passer par Gennes, & de là s'embarquer pour Marseille, sur quelqu'une des Felouque ou des Galiotes, dont on ne manque jamais sur la riviere de Gennes pour venir à Monacho: Mais il crut que cét avis luy devoit faire changer sa route, étant vray que les Corsaires d'Alger font souvent des esclaves sur cette mer, & que la navigation y est toû-

jours perilleuſe, à cauſe de ces mauvais rencontres. Si bien qu'apres en avoir conferé avec les Capucins qui revenoient en France avec luy, ils luy conſeillerent de prendre le chemin de Mont-ferrat & de Piedmont comme le plus ſeur, quoy que le plus incommode, puiſqu'ils ſeroient obligez d'aller toûjours par terre, & de repaſſer les Montagnes pour gagner Lyon. Le Pere Ange, autant par humilité que par raiſon, défera aux conſeils de ſes freres, & dés le jour même ils ſe mirent en chemin. Mais, pauvres Peres! que vos précautions ſont inutiles, & que vôtre prudence eſt aveugle? Car ſi la prédiction eſt vraye dans le ſens que vous entendez, vous ne pouvez éviter l'eſclavage dont il eſt menacé, & ſi elle eſt fauſſe, que ne ſuivez-vous vôtre premiere route, pour éviter l'incommodité d'un ſi penible voyage: Les predictions ne ſont point predictions, ſi elles ne ſont infallibles dans leurs évenemens; & ſi elles ſont capables d'erreur, un homme ſage ne s'y doit point arrêter. Cependant le monde eſt infatué de l'Aſtrologie judiciaire; étant vray qu'on ne croit rien plus fermement, que ce qu'on n'entend point. Je ne parle pas icy des revelations que Dieu communique aux Saints,

de tous tems l'Egliſe a eu ſes Prophetes, ſes Confeſſeurs, & ſes Martyrs; mais en verité le diſcernement en eſt difficile à faire: & il eſt dangereux de prendre les imaginations d'un eſprit chimerique, pour les revelations d'un Saint. Cependant l'évenement fit connoître que la fille Milannoiſe étoit inſpirée de Dieu, puiſqu'elle prédit au Pere Ange ce qui luy arriva depuis, quoy qu'elle ne l'entendiſt pas pour l'heure, comme nous verrons dans la ſuite de ſon Hiſtoire. J'aurois peine à perſuader au Lecteur la charité dont il uſoit envers ſes freres durant tout le voyage; les ſoins qu'il avoit de ſecourir les malades, & l'auſterité avec laquelle il obſervoit les jeûnes de ſa Regle, les prieres qu'il faiſoit la nuit, lorſque les autres prenoient un peu de repos, & la reſiſtance incroyable qu'il faiſoit au travail. Mais que ne doit-on point croire d'un homme embrazé de l'amour de Dieu, & qui a-t'il d'impoſſible à celuy qui a tout quitté pour trouver le Ciel? En verité ſes moindres actions ſont autant de merveilles, qui ne peuvent être conçeuës, que par ceux qui ont quelque rapport avec la ſainteté de ſa vie. Le premier & le plus grand de ſes ſoins, aprés le ſervice de Dieu, étoit de cacher ſon nom &

sa naissance : il craignoit les honneurs qu'il avoit mépriſez, & ne les recevoit qu'avec chagrin. Aussi lorsqu'il fut en France évitoit-il avec soin les Maisons des Gentils-hommes qui se trouvoient sur sa route; & l'amour qu'il avoit pour la pauvreté, luy faisoit préferer la chaumine d'un paysant aux Châteaux des Seigneurs des Paroisses. Enfin aprés un long & penible chemin, il arriva en Lorraine, au Convent dont il étoit Gardien; & quoy qu'il y fust entré comme un simple Religieux, si-tôt qu'il fut connu pour ce qu'il étoit, toute la Noblesse du pays le vint visiter, & les Princes mêmes ne se dispenserent pas de luy envoyer faire compliment.

Pour lors la France étoit agitée de toutes parts de guerres intestines: La Ligue s'opposoit avec toutes ses forces à celles du Pape, du Roy d'Espagne, & à l'établissement de Henry IV. Tout le monde demeuroit d'accord de sa valeur, & de ses autres grandes qualitez ; mais personne ne vouloit obeïr à un Roy Heretique: & comme il s'agissoit de conserver la Religion Catolique, les Religieux se trouverent persecutez en bien des lieux. Le Pere Ange passa douze ou quinze mois en Lorraine assez tranquil-

lement, sous la protection du Duc, dont le Duc de Joyeuse avoit eu l'honneur d'épouser la Niepce; mais à la sollicitation des Capucins de Guyenne, où la guerre étoit plus enflâmée qu'en nulle autre Province du Royaume, le Pere General luy envoya une obedience pour aller être Gardien au Convent de Tholose. Les Peres le souhaitterent avec raison, dautant que le Grand Prieur son frere commandoit dans le Languedoc aprés la mort du Maréchal de Joyeuse, & que le respect & l'amour que les peuples portoient au nom de sa Maison, pouvoit donner lieu à la vertu du Pere Ange de se produire à l'avantage de l'Eglise. Le Parlement & les autres Corps de Tholose en témoignerent de la réjoüissance, & son humilité ne pût les empêcher de luy rendre les honneurs qui ne sont dûs qu'aux Gouverneurs des Provinces. Si-tôt qu'il parut dans les ruës, les peuples accoururent pour le voir, & chacun le regardoit comme le liberateur du pays, quoy qu'il n'eût à sa suite qu'un simple Capucin, & qu'il marchât à pied avec son humilité ordinaire: sa vertu qui l'accompagnoit par tout, luy ôtoit les moyens de se deffaire de sa qualité; L'éclat de l'une ne pouvoit souffrir que l'autre

tre demeuraſt obſcure ; Et quoy qu'il ne deuſt plus employer ſa Politique que pour le gouvernement des Religieux qui luy eſtoient ſoûmis, ſa grande prudence le rendit arbitre des plus importantes affaires. Le Cardinal de Joyeuſe le conſultoit ſur les matieres ſpirituelles de ſon Archeveſché ; & le Grand Prieur, ſur le Gouvernement de la Province de Languedoc : De maniere qu'en moins de quatre ou cinq mois ſa reputation s'épandit par tout le party Catholique, & ſes conſeils furent ſi reſpectez par tous les Ordres de la Province, qu'on n'y faiſoit rien de conſiderable ſans ſa participation. Le Parlement qui avoit donné un Arreſt hardy contre le Roy de Navarre, par lequel il le declaroit déchu de la ſucceſſion de la Couronne, conformement à la Bulle du Pape, attendu ſon Hereſie, qu'il n'avoit point encor abjurée, ſe trouvoit en bute à ſes armes, & la Province expoſée à tout ce que la guerre a de plus funeſte. Les Royaliſtes faiſoient des courſes par tout, & prenoient des priſonniers aux portes de Tholoſe, ayant la Ville de Villemur pour retraite, qui n'en eſt qu'à ſix lieuës. Le Conſeil de guerre, à la ſollicitation du Parlement, reſolut qu'elle ſeroit aſſie-

gée. Le grand Prieur l'attaqua avec les plus considerables forces de sa Province. La resistance des assiegez rendit le siege long & douteux. Les assiegeans firent bréche, furent repoussez à l'assaut, & la valeur des Royalistes donna temps à Chemines de les secourir. Il força le Camp du Grand Prieur, & fit perir deux mil de ses meilleurs hommes, prit quantité de prisonniers, & pour achever le desastre de cette mal-heureuse armée, le grand Prieur, apés avoir soutenu l'effort des ennemis jusqu'à l'extremité, se voulant retirer, fut blessé d'une mousquetade, & noyé en passant la riviere du Tarn, laissant par sa défaite les marques d'une entiere victoire aux armes de Chemines. La nouvelle de ce mal-heur fut bien-tost portée à Tholose par ceux que la fortune, ou que la poltronnerie avoit sauvez de la fureur des ennemis. La crainte fut grande dans le Parlement, & la consternation universelle par toute la Ville. Tous les Corps s'assemblerent pour donner quelque forme de gouvernement à leurs affaires, aprés la perte de leur Chef. Les plus considerables de la Noblesse se joignirent au Parlement, & tous d'un commun consentement déferent le Gouvernement

de la Province au Cardinal ; mais il s'en excusa sur le champ, & leur remontra que le mal-heur du temps vouloit un homme de guerre à la teste de leurs troupes ; que pour luy ayant esté destiné à l'Eglise dés sa jeunesse, on l'avoit toûjours élevé dans cette profession ; qu'il se sentoit plus propre à conduire son Clergé, qu'à commander une armée ; que s'il suivoit les sentimens qu'il avoit pour le service de l'Eglise, & pour les interests de la Province, il passeroit par dessus toute consideration ; mais que se seroit trahir la cause publique, que d'entreprendre une Charge qu'il estoit incapable de soutenir, qu'il remercioit l'Assemblée de l'honneur qu'elle luy faisoit ; que la seule consideration des interests de la Province & de la Religion l'empeschoit de l'accepter, & qu'il se tiendroit heureux de mourir dans un si glorieux employ, comme ses trois freres, s'il ne craignoit de ruiner le party par son insuffisance. Cette confession ingenuë du Cardinal n'empescha pas qu'il ne s'élevast un bruit confus de plusieurs voix, criant, que tant qu'il resteroit quelqu'un de la Maison de Joyeuse, la Province ne recevroit point d'autres Gouverneurs. A

quoy le Cardinal repartit, que s'ils eſtoient dans cette reſolution, il eſtimoit ſon frere le Capucin beaucoup plus propre que luy à leur commander, qu'il avoit donné bien des preuves de ſa valeur, & rendu de conſiderables ſervices au feu Roy & à la Religion avec heureux ſuccez; que ſi les Theologiens trouvoient qu'il pût en conſcience quitter le Cloiſtre pour prendre les armes, & combatre pour la deffence de la Religion & de ſa Patrie, il ſeroit le premier à luy perſuader de le faire. A peine eut-il ouvert cét avis, que tout le monde y donna les mains; & dés l'heure méſme les Docteurs furent conſultez ſur la queſtion propoſée; Et tous d'un commun accord conclurent, que non ſeulement le Pere Ange le pouvoit ſans crime, mais meſme qu'il y eſtoit obligé en conſcience, en eſtant requis par le Clergé, puis qu'il s'agiſſoit de la deffence de la Religion Catholique, dont la cauſe eſt préferable à toute autre conſideration. Le Decret eſtant ſigné, il fut reſolu de l'envoyer au Pape par un Courrier exprés; & de ſupplier ſa Sainteté d'ordonner par un Bref au Pere Ange de quitter l'habit de Capucin, & reprendre les armes pour la deffence de la

Foy Catholique. La nuict qui préceda l'Assemblée où fut prise cette resolution, le Pere Ange au retour de Matines, s'estant endormy sur sa paillasse, fut éveillé par un grand bruit qu'il entendit dans sa Cellule, comme si l'on eust frapé sur le pavé avec des sandales; & d'autant que les rayons de la Lune donnoient droit dans sa fenestre, la nuict étant fort claire, aprés s'estre assis sur son grabat pour voir d'où venoit tout ce tintamarre, il apperçeut auprés de sa table un Religieux assez melancholique, à qui un homme avoit osté l'habit de Capucin, pour luy en vestir un de seculier. Cette vision ne l'étonna point, il jugea que le Diable vouloit troubler son repos, & luy donner de la crainte; mais il ne fist ny l'un ny l'autre, car le Pere Ange luy ayant commandé de sortir de sa chambre, & de ne l'interrompre plus, il disparut incontinent. Aussi n'estoit-ce pas la premiere fois qu'il avoit eu de semblables rencontres. Le Diable qui ne pouvoit rien sur sa vertu, avoit souvent entrepris de luy donner de l'inquietude & de la peine; mais il le traita toûjours avec mépris, n'estimant point qu'un homme ait rien à craindre, qui loge son Dieu dans son cœur.

Si-toſt que la reſolution fut arreſtée, l'Aſſemblée ſupplia le Cardinal d'en porter la nouvelle au Pere Ange, accompagné du Parlement & du Clergé. Le peuple qui attendoit à la porte du Palais, averty de ce Decret, oubliant la perte de ſes amis, & perdant la crainte que le mauvais ſuccez de Villemur luy avoit donné, paſſa dans des paſſions toutes contraires : Ils s'aſſemblerent au nombre de plus de quatre mil hommes, ils inveſtirent la Maiſon des Capucins, & ſans attendre le Cardinal, ny le Parlement, demanderent tumultuairement le Pere Ange de Joyeuſe. D'abord cette multitude inconſiderée ayant effrayé le portier, il courut à la chambre du Pere Ange, & luy diſt tout hors d'haleine, qu'un grand nombre d'hommes menaçoient de forcer la porte ; qu'il deſcendiſt le plus vite qu'il pourroit pour parler à eux, & les rendre plus raiſonnables. Le Pere qui ne ſoupçonnoit rien de ce qui luy devoit arriver, ſortit de ſa Chambre ſans émotion ; & ſi-toſt qu'il fut arrivé dans le Cloiſtre, il prit les clefs de la main du portier, & aprés avoir luy-meſme ouvert la porte, ſe preſenta pour leur demander ce qu'ils cherchoient. D'abord ſa preſence grave & majeſtueuſe

imprima le respect dans le cœur des plus avancez, mais estant apperceu de plusieurs, ils luy dirent qu'ils le venoient querir pour estre Gouverneur de la Province, & deffendre la Religion à la place de son frere. Le Pere fort surpris de cette proposition, leur répondit, qu'ils se méprenoient, que son habit ne luy permettoit autre chose, que de prier Dieu pour leur conservation. A peine eut-il achevé, que le bruit s'éleva dans la cour avec tant de confusion, qu'il eust esté malaisé de discerner ce qui se disoit: mais pendant qu'il les arrestoit, le Cardinal, & les Deputez du Parlement, de la Noblesse, & de la Maison de Ville arriverent dans la cour, & trouvant le Pere Ange à la porte, il les receut dans le Cloistre, & pria le peuple d'attendre sans impatience, & sans tumulte. Cela fait, le Cardinal portant la parole pour l'Assemblée, luy dist: Mon frere, je pensois que nous estant permis à vous & à moy de pleurer la perte que nous venons de faire, & de joindre nos prieres & nos vœux pour demander à Dieu la conservation de la Religion Catholique, le seul regret de nostre perte pourroit troubler nostre repos: je suis chargé de vous dire, que le Parlement &

les trois Ordres vous demandent pour les gouverner, & que l'interest de la cause commune vous veut tirer du Cloistre où vous conversez si heureusement avec Dieu, pour vous mettre les armes à la main contre les ennemis de l'Église. Je ne doute pas que cette proposition ne vous surprenne, & je connois déja dans vos yeux le refus que vous allez faire: Vous avez à nous objecter l'engagement de vos vœux, & la resolution si souvent réïterée de ne rentrer jamais au monde, dont vous avez foulé aux pieds les honneurs, les richesses & les vanitez: Mais nous n'avons point d'oreilles pour cette objection, puis que les Theologiens la trouvent inutile, & qu'ils ont signé le Decret, par lequel ils protestent que vous este obligé en conscience de déferer à nos prieres, les trois Ordres vous ayans jugé plus capable que nul autre de deffendre nostre Religion, contre les persecutions des Heretiques, qui l'attaquent avec le fer & le feu. Nous avons envoyé ce Decret à Rome, avec nostre Suplique au Saint Pere, & je serois d'avis d'attendre sa réponse, si les ennemis qui nous courent jusques dans nos portes nous en donnoient le loisir; mais la necessité de nous en deffendre, est

une loy qui veut que nous prévenions ſes ordres, & qui m'oblige à vous prier de vous reſoudre à ſortir du Convent dés demain, de reprendre l'habit ſeculier, & d'endoſſer la cuiraſſe pour les repouſſer. Le P. Ange qui avoit ecouté ce diſcours les yeux baiſſez, ſe trouva ſi interdit, quand il fut obligé de répondre, qu'il ne ſçavoit par ou commencer: Mais enfin aprés avoir fait un grand ſoupir, il diſt au Cardinal avec ſa modeſtie ordinaire.

Monſeigneur, puis qu'en me propoſant un employ ſi contraire à ma Profeſſion, vous avez prévenu les raiſons que j'ay de m'en deffendre; ſouffrez que je me ſerve de l'impoſſibilité où je me trouve de vous obeir, je me ſuis donné à Dieu & à la Regle de ſaint François pour le reſte de ma vie; & par là j'ay renoncé au pouvoir de diſpoſer de moy-meſme: Je ne puis vous accorder mon conſentement ſans infidelité, & je ne puis eſtre infidel ſans devenir méchant; quand il vous plaira, & aux trois Ordres de jetter les yeux ſur toute la Nobleſſe de Languedoc, je ſuis certain que vous ne manquerez point de Gouverneurs, qui s'acquiteront incomparablement mieux que moy d'une ſi grande Charge; j'ay fait un tel divorce avec tout le monde depuis cinq ans,

que j'en ay oublié toute la Politique, & la Profession qui m'engage à suivre Jesus-Christ, & à l'imiter, en m'apprenant à souffrir les injures avec patience, m'a fait oublier l'art de les repousser. Croyez-moy, Monseigneur, un bon Religieux ne peut estre qu'un mauvais Capitaine: les ennemis qui me verroient à la teste de vos Troupes, me prendroient plûtost pour un Apostat, que pour un General d'armée; & sans doute, vous avez un notable interest, de ne leur pas hausser le cœur par un choix si ridicule, vous leur donneriez une étrange opinion de vos affaires s'ils vous voyoient reduits à chercher un homme de guerre pour vous soûtenir, parmy des gens qui font gloire de n'avoir point de cœur pour se deffendre. Je vois bien que le nom de nostre famille a trompé nos amis; si elle a eu quelque generosité, elle est morte avec mes freres; & quand elle seroit encore conservée en moy, comme le feu sous la cendre, elle a eu des succez si mal-heureux qu'on ne s'en doit jamais servir. Persuadez-leur, Monseigneur, de prendre des conseils plus sains, & souffrez que je les serve par mes prieres; je n'ay plus d'autres armes que mon Breviaire & mon Chappellet; en leur of-

frant tout ce que j'ay, je leur donne tout ce que je puis : Quand ils n'auroient aucune consideration pour mon repos, ils en doivent avoir pour leurs propres interests. Faites qu'ils mettent le commandement de la Province en de meilleures mains, vous estes leur Pasteur & leur Pere spirituel, ils défereront à vos conseils ; & moy j'emploiray le reste de mes jours à prier Dieu pour vous & pour eux. Il prononça ces dernieres paroles avec un ton de voix, qui toucha le cœur de toute l'Assemblée. Mais ny ses raisons ny ses prieres ne firent point changer leur resolution. Le Cardinal ne le voulut pas presser, & le connoissant si éloigné de consentir à sa priere, il crût qu'il falloit attendre le Bref du Pape, qui seul pouvoit lever les obstacles que le Pere Ange feroit toûjours naistre. Si bien qu'il luy dist : Je voy bien, mon frere, qu'il faudra vous forcer à faire ce que nous souhaittons, & mettre vostre conscience en repos par l'interposition de l'authorité du saint Siege, à qui vous ne pourez refuser l'obeïssance que vous devez à l'Eglise. Cependant ne vous mettez point en peine de nos interests, vous avez esté choisi par des gens qui connoissent mieux vostre vertu que vous

ne la connoissez, quand vous aurez donné quelque temps au service de la Religion, & du public, vous le rendrez avec usure aux Capucins, si la paix vous le permet un jour comme nous l'esperons: Le Soleil n'est pas moins lumineux, aprés avoir souffert une Eclipse. Ne resistez point aux ordres de la divine Providence, laissez-vous conduire pour sa gloire, & souvenez-vous que Dieu demande quelque chose d'extraordinaire de vous: Nous attendrons donc les ordres de Rome, & pendant que nous les allons donner à la sureté publique, & disposer les Communautez de Languedoc de rétablir l'armée, donnez-nous vostre parole de ne point desemparer d'icy, en attendant ce que le saint Pere aura déterminé de vous. Cette proposition derniere fut suivie d'un bruit confus, les uns soutenans qu'il falloit l'enlever, & luy oster l'habit, pour remedir au mal pressant des affaires; & les autres plus moderez, disoient qu'il falloit garder la bien-seance avec un Seigneur de cette qualité, que dans quinze jours ou trois semaines le Courrier pouroit estre de retour, que cependant l'Assemblée formeroit un Conseil pour le gouvernement de la Province, & que la perte des Troupes de

Villemeur, n'estoit pas celle de tout le Party. Le peuple fut le plus difficile à appaiser, criant qu'il brûleroit le Convent, si les Capucins empeschoient le Pere Ange d'en sortir. Enfin le Cardinal qui avoit grande authorité dans la Ville, appaisa les plus échauffez, en leur disant qu'il se chargeroit de l'évenement de cette negociation; qu'il feroit en sorte que son frere les satisferoit, mais qu'il falloit neceſſeraiment avoir patience jusqu'au retour du Courrier qui luy apporteroit les ordres & le Bref du Pape. Aprés cela chacun se retira dans son Logis, & le Cardinal avec les Deputez de l'Assemblée tirerent parole des Capucins, qu'ils ne laisseroient point sortir le Pere Ange sans leur en donner avis.

CHAPITRE XX.

Il quitte l'habit de Capucin par ordre du Pape. Le Parlement le met en poſſeſſion du Gouvernement de Languedoc. Il pouſſe les ennemis hors de la Province. Il fait la Tréve avec le Maréchal de Montmorency, par l'avis des Eſtats, aſſemblez à Carcaſſonne.

J'Aurois de la peine à d'écrire la douleur du Pere Ange, & l'étonnement des Capucins: Les plus entendus prévi-

rent bien que la sortie de leur Gardien seroit enfin inévitable, dans l'estat malheureux où la Religion Catholique se voyoit reduite : Et si-tost que le Pere Ange fut retiré dans sa Cellule, pensant à un évenement si impréveu & si étrange, la prédiction de la Fille Milannoise luy revint en l'esprit; & dés-lors il se condamna luy-mesme à obeïr aux Decrets de la Providence, qui conduit les choses par des détours inconnus à la Sagesse humaine. De temps en temps il recevoit visite des plus importans de la Province; & la Noblesse qui le contoit déja pour son Gouverneur, commençoient à luy rendre des honneurs qui luy faisoient des peines extrêmes. Tout le peuple contoit les jours en attendant le Courrier de Rome, duquel on esperoit le remede aux maux publics. Les Troupes Huguenottes & Royalistes ne trouvoient plus de resistence à la campagne, & la terreur que leur victoire de Villemeur y avoit jettée, faisoit retirer la pluspart des Païsans dans les Villes. Cependant, comme si le seul nom du Pere Ange de Joyeuse eust esté fatal aux ennemis, ils se servirent si mal de leur avantage, que durant prés d'un mois que tarda le Courrier, ils ne firent aucune entreprise con-

siderable. Enfin le paquet arriva de Rome: Le Pape envoya son commandement absolu, avec la resolution du Conclave, & particulierement des Cardinaux Belarmin & Baronius, conforme aux sentimens des Theologiens de Tholose. Le jour suivant l'on retourna trouver le Pere Ange, qui se voyant pris de toutes parts, & ne pouvant faire la mesme resistance aux Decrets de Rome, qu'il eust faite aux prieres de toute la Province, se resolut d'accorder par principe de conscience ce qu'il avoit refusé par la même raison : Mais ce fut à condition qu'on luy donneroit la liberté de rentrer dans l'Ordre qu'il alloit laisser, si-tost que la Province se pourroit passer de ses services & de ses soins. Pendant que le Cardinal son frere & la Noblesse faisoient avec luy cette capitulation, le peuple qui n'en sçavoit point encore le succez, remplit le Cloître, l'Eglise & le jardin, criant à pleine teste, qu'ils vouloient voir leur Gouverneur, avec menasse de brûler le Convent, si l'on leur dénioit cette grace. De sorte que pour l'appaiser l'on obligea le Pere Ange de se montrer, & de leur dire que le jour suivant il quitteroit l'habit de Capucin, pour se rendre à l'Hostel de Ville. Aprés cet-

te declaration si desirée, le peuple se retira paisiblement, avec demonstration d'une parfaite joye. Mais, ô Dieu! que le Pere Ange eut des sentimens bien differens, & qu'il fut étonné lors qu'il vit des Officiers arriver au Convent, avec un Desabiller, & des Coffres où estoient les habits dont il se devoit servir; que cét objet luy toucha sensiblement le cœur, & qu'il eut de peine à suivre la neccessité qui l'entraînoit dans le monde avec tant de violence? O Dieu! disoit-il à ses freres, qui le regardoient les larmes aux yeux, eussiez-vous jamais pensé qu'une si grande bourasque eust troublé le calme de ma retraite? Helas! mes freres, que le monde me donne de peine, j'ay souffert mil maux pour en sortir, & j'en ressens de plus insuportables encore pour y rentrer: Que je serois heureux s'il m'étoit permis de mourir plûtost que de vous quitter? J'assurerois mon salut entre vos bras, & je serois à couvert des craintes mortelles qui me vont livrer la guerre. Helas! pendant que mon employ m'obligera de soûtenir la cause de Dieu contre les ennemis de nostre Foy, qui m'assurera que je ne tomberay point dans le peché, n'étoit-ce point assez pour un homme foible & imparfait comme

je

je suis, d'avoir à vaincre mes propres défauts, sans entreprendre encore de combattre les Heretiques? Et puis tirant sa Regle de dessous sa manche, & la portant sur ses lévres: Adorable Regle, ajoûta-t'il, qui m'avez si heureusement conduit dans le port, ne m'abandonnez pas dans l'orage où je vais entrer; quoy que je sois forcé de quitter l'habit que vous m'aviez donné, je vous porteray toûjours dans le cœur; & je vous proteste que les affaires du monde ne vous osteront jamais la place que je vous ay donnée dans ma memoire: vous serez la consolation de tous mes maux, vous m'avertirez à tous momens d'éviter les occasions d'offencer Dieu, vous me ferez souvenir de ce que je suis; & j'espere de la bonté de mon Sauveur, que vous me ramenerez un jour au mesme lieu d'où l'on me tire contre ma volonté. Aprés ce saint Anthousiasme, il dit adieu à tous les Religieux, les embrassa charitablement, & ne pût s'empécher de donner des larmes à ceux qui en répendoient abondamment pour luy. Cela fait, il passa dans une chambre voisine, où il laissa son habit de Capucin, & prit le seculier, que ses Valets de chambres luy avoient apporté, & dans ce nouvel équipage il monta dans

le Caroſſe qui l'attendoit à la porte du Convent, dans lequel il fut conduit à l'Archeveſché, où le Cardinal ſon frere, les Preſidens du Parlement, & les principaux Seigneurs du pays l'attendoient à ſouper. Il y voulut arriver de nuict, pour éviter l'embarras de la multitude du peuple qui mouroit d'impatience de le voir. A ſon abord, le Cardinal de Joyeuſe ſon frere l'embraſſa tendrement, & tous les conviez le ſaluérent avec des reſpects mêlez d'allegreſſe & de joye. Pour luy, il les receut avec la civilité qui luy eſtoit naturelle, & parut toûjours ſerieux au milieu des réjoüiſſances de ſes amis : Et comme chacun s'efforça de luy faire compliment, & de luy parler des grandes eſperances que tous les gens de bien avoient conceuës de ſon gouvernement, il répondit avec beaucoup de modeſtie, qu'il craignoit fort qu'on ſe trompaſt en cela, comme l'on s'étoit mépris au choix qu'on avoit fait de luy, pour un employ dont il ſe ſentoit peu capable, mais qu'il eſperoit beaucoup de leurs bons conſeils, & du ſecours de leurs armes. Aprés que le ſoir fut paſſé, il fut conduit en ſon appartement, où le Barbier du Cardina luy ajuſta la barbe & les cheveux autan

qu'il pût, pour paroistre en public, fait à peu prés comme les autres hommes. Le reste de la nuict, il ne fit que penser au changement de sa fortune, & ne fut pas sans apprehension d'en voir bientost en sa conscience. Pendant que cette pensée l'occupoit, il entendit la cloche des Capucins qui sonnoit Matines : ô Dieu ! dit-il en luy-mesme, que j'auray souvent de pareils avertissemens de la perte que je fais ! Il fut quelque temps sans pouvoir dormir ; mais enfin un leger sommeil vint au secours de ses inquietudes ; & lors qu'il fut éveillé, & qu'il eut commencé le jour par ses prieres, son antichambre se trouva remplie d'Ecclesiastiques, de Noblesse & d'Officiers, & avec ce grand cortege, il fut conduit au Palais, où le Parlement le receut, & luy fit les mesmes honneurs qu'il défere au Gouverneurs de la Province ; estant à la Grande Chambre, prit sa place au dessus du Doyen des Conseillers, & le Premier Préident prononça l'Arrest, par lequel, suivant la déliberation des trois Estats, il fut ordonné à toute la Province de Languedoc, de le reconnoistre & de luy obeyr en qualité de Gouverneur. Aprés cette declaration, il promit de se bien & fidellement

comporter en l'exercice de la Charge qui luy venoit d'estre donnée, & ayant parlé fort modestement de la mort de ses freres au service de l'Estat, & à la deffence de la Religion Catholique, il assura le Parlement & la Province, qu'il n'auroit pas moins de zele pour le bien de la cause commune ; qu'il employroit son sang & sa vie pour leur service, & qu'il leur seroit toûjours obligé de l'honeur qu'ils luy faisoient, de se servir de luy. La Seance estant levée, il parut dans la grande place de saint Estienne, vétu de deüil, à cause de la mort du Grand Prieur son frere, précedé de ses Gardes, & au meillieu d'une multitude incroyable de peuple, il fut conduit à l'Eglise Cathedrale, où le *Te Deum* fut chanté par le Chapitre, aprés que le Cardinal Archevésque eut benit l'Epée qu'il luy ceignit pour combattre l'Heresie, & préserver l'Eglise de ses persecutions. La ceremonie achevée, le peuple témoigna une joye extraordinaire de cette nouvelle promotion : l'on ne parloit plus que du Duc de Joyeuse ; & comme les choses nouvelles plaisent toûjours, tout le Languedoc conçeut de si grandes esperances de son gouvernement, que la crainte qu'on avoit euë des armes des ennemis, aprés la def-

faite du Grand Prieur, se tourna en mépris; les payſans retournerent dans leurs maiſons à la campagne, les Villes recommencerent leur trafic, & les artiſans leurs manufactures. Il ſembloit que le ſeul nom du nouveau Gouverneur, faiſoit la ſureté publique, & le peuple qui le regardoit comme un Saint, & les Huguenots comme des Demons, s'imaginoit aiſément qu'il les diſſiperoit par ſa ſeule vertu, comme on chaſſe le Diable avec un peu d'eau benite.

Pendant les premiers jours d'aprés ſa ſortie du Convent, il fut obligé de recevoir les viſites de la Nobleſſe, & le cinquiéme on luy apporta un lettre de la fille Milannoiſe dont nous avons parlé; par laquelle elle l'avertiſſoit que le temps eſtoit venu, qu'elle luy avoit prédit, qu'il ſortiroit de l'Ordre des Capucins; mais que Dieu, dont elle avoit appris ce ſecret, luy avoit revelé qu'il y rentreroit un jour, qu'il y perſevereroit juſqu'à la mort, & qu'aprés y avoir veſcu comme un bon Religieux, il obtiendroit la recompenſe d'un Saint. Cette lettre eſtoit dattée 30. jours avant qu'il l'euſt receuë. Le Pere Ange, que nous nõmerons. Duc de Joyeuſe pendant qu'il ſera dans le tracas du monde, fi diverſes

reflexions sur cette avanture, & lors qu'il se sentoit pressé du regret d'avoir quitté l'habit de saint François, il trouvoit sa consolation dans la mesme lettre, qui luy promettoit un heureux retour, avec une fin telle qu'il l'avoit toûjours ardemment desirée.

Enfin aprés avoir fait un équipage convenable à sa naissance & à son employ, il assembla un Corps de cavalerie, à la teste duquel il visita les Villes du Languedoc, il ordonna des garnisons & des munitions necessaires pour leur defence, poussa les Troupes ennemies hors de sa Province, & y rétablit la seureté de ses habitans. Ce Seigneur avoit l'esprit si universel, qu'il faisoit avec une facilité toute particuliere les choses qu'il entreprenoit. A le voir commander ses Troupes & donner ses ordres, l'on eust dit qu'il n'avoit jamais connu les Capucins; & lors qu'il vivoit parmy eux, il sembloit qu'il n'avoit jamais pratiqué le monde: ce n'estoit pas qu'il ne parust en luy quelque chose de grand, qui faisoit bien voir, qu'en quelqu'état qu'il eust pû estre, il estoit né pour commander. Sa douceur naturelle estoit mélée d'une Majesté fiere, accompagnée d'une taille avantageuse, qui imprimoit le respect, &

n'avoit point de peine à se faire obeïr. Aussi l'a-t'on veu Gardien au sortir de son Cours de Theologie, avant que d'être Prestre ; & la premiere année de sa Profession, ayant esté envoyé à Rome, comme nous avons dit, le R. Pere General de son Ordre prenoit déja ses conseils, & le destinoit aux premiers emplois de sa robe. Mais éloignons-nous un peu du Cloistre, & le suivons dans le monde, où il va faire paroistre les vertus qui luy sont propres : voyons luy rendre justice à un chacun, obliger la Noblesse de sa courtoisie, proteger le Clergé de ses armes, & discipliner ses gens de guerre avec un ordre si admirable, que la Province n'en estoit point incommodée. Pour lors, quoy que le Roy fust encor Heretique, les moins clair-voyans jugeoient bien qu'il rentreroit dans le sein de l'Eglise, tant pour la seureté de sa conscience, que pour l'interest de sa fortune : Et de fait, le Cardinal de Gondy & le Marquis de Pisani estoient déja en chemin de sa part, pour aller asseurer le Pape du dessein qu'il avoit de se convertir, & de se reconcilier avec le saint Siege. La Ligue faisoit ses derniers efforts ; on n'entendoit parler que de l'Assemblée generale des Estats, que le Duc du

Maine avoit convoquée à Paris, pour élire un Roy Catholique, & pour établir une bonne paix dans le Royaume. L'on sçavoit que la pretention des Espagnols sur cette Courone, faisoit tomber les armes des mains aux principaux Chefs des Ligueurs, & que les veritables François ne souhaittoient rien plus ardemment que la conversion du Roy, sans laquelle il n'y avoit ny paix ny repos à esperer. Le Duc de Joyeuse considerant l'estat des affaires, aprés avoir rétably son armée, trouva à propos de convoquer les Estats de Languedoc à Carcassonne, où il proposa de traiter avec le Maréchal de Montmorency, Chef des Royalistes, pour l'interest seul de la Province. Cette proposition fut suivie de toute l'Assemblée; & enfin la tréve accordée entre les deux Chefs pour trois ans. Le Duc de Joyeuse eut la liberté de voir le Maréchal de Montmorency, qui luy avoit donné le nom de Bapteſme, & le Maréchal eut la joye d'embrasser le Duc qu'il aymoit comme son parent, & comme fils du Maréchal de Joyeuse, avec lequel il avoit toûjours esté lié d'une amitié tres-particuliere. La publication de cette tréve fut suivie d'une joye universelle dans la Province, & comme elle avoit esté arrestée

restée de bonne foy entre deux Seigneurs genereux & amis, elle y fut si ponctuellement observée, qu'elle ressembloit à une profonde paix. Le peuple qui en joüissoit avec les avantages qu'elle a accoûtumé de produire, en benissoit l'Auteur : & lors que le Duc passoit dans les Villes, sa présence attiroit tout le monde pour le voir, & luy rendre des témoignages de respect, d'amour & de reconnoissance. En verité, ce n'estoit pas sans raison, que le Languedoc croyoit y être obligé, si l'on considere les calamitez dont la guerre civile affligea les autres Provinces du Royaume, jusqu'à l'abjuration de l'Heresie du Roy, son Sacre à Chartres, & la reduction de Paris en son obeïssance.

CHAPITRE XXI.

Trois ans apres sa sortie, le Pape change ses vœux en ceux de Malte, dont il prend la Croix. Il soûmet la Province à l'obeïssance du Roy Henry IV. Il est confirmé dans ses Charges. Il prend le Cordon Bleu. Il est fait Maréchal de France. Sa Mere l'exhorte en mourant de rentrer dans le Cloître. Il marie sa fille au Duc de Montpensier. Raillerie du Roy, qui le revéille & le pique.

DEux ans s'écoulerent assez tranquillement depuis le commencement de

la tréve, pendant lesquels le Duc de Joyeuse donna une infinité de preuves de sa prudence au gouvernement politique, & militaire, de sa justice entre les soldats & le peuple, & de son extréme bonté envers tous ceux qui luy étoient soumis. De sorte que le Pape informé du grand fruit que l'Eglise, & le peuple tiroient de se protection, luy envoya de son propre mouvement une Bulle autentique, par laquelle il le déclaroit absous du vœux qu'il avoit fait, de vivre & mourir Capucin, le changeant en celuy des Chevaliers de Malte, avec pouvoir de succeder, vendre & achepter du fond, comme font les personnes libres. La Bulle fut mise en execution par l'Evesque de Carcassonne, qui luy donna la Croix de Malte, assisté d'un Commandeur du mesme Ordre, au grand contentement de tous les Chevaliers.

Mais le Lecteur ne pourra-t'il point tirer une mauvaise consequence contre sa vertu, lors qu'il luy voit recevoir à deux mains la grace que le Pape luy fait: S'il conserve dans son cœur le desir de retourner aprés la paix parmy les Capucins, pourquoy devient-il Chevalier de Malte? quel besoin a-t'il de vendre & d'acheter, s'il veut estre pauvre le reste

de sa vie? A-t'il oublié la condition qu'il a fait luy mesme en sortant, de pouvoir avec liberté retourner dans son Ordre, quand la Province n'aura plus besoin de ses services & de ses soins? N'y a-t'il pas apparence qu'il ne cherche qu'un pretexe specieux de demeurer au monde? & qu'il craint les austeritez de sa Regle, puis qu'il ayme mieux porter la Croix de Malte, que celle de JESUS-CHRIST? Lecteur, je t'en laisse le jugement: si je te dis ce que j'en ay appris, je t'avoüray qu'il a senty de la foiblesse, & que durant quelques années le monde a eu de l'avantage sur sa vertu. Aussi le combat estoit-t'il inégal, puis qu'il avoit laissé ses principales forces au pié de la Croix, & qu'il s'exposoit au milieu de ses ennemis, dénué de ses meilleures armes. Souffrons donc pour un temps l'éclypse de cette vertu severe qu'il s'est faite admirer dans le Cloistre, & voyons les effets de sa Politique.

Vers le commencement de la troisiéme année de la tréve, le Roy enfin touché du saint-Esprit reconnut son erreur, & fit Profession de Foy à saint Denis, entre les mains de l'Archevesque de Bourges. Une si grande action suivie de son Sacre, luy ouvrit les portes de Paris, & donna lieu à

beaucoup d'autres Villes de le reconnoistre & de luy obeïr, quoy que le Pape se fist encor solliciter de luy accorder l'absolution. Les Gouverneurs des Provinces & des Places considerables commençoient à faire leurs traitez, & le Duc de Joyeuse, qui tenoit en son pouvoir une des plus belles parties de l'Estat, se voyoit en posture de tout attendre de la fortune : Il souffre diverses negotiations, le Mareschal de Matignon, son oncle, Gouverneur de Guyenne, & grand Royaliste, luy fait des propositions avantageuses, il luy offre de la part du Roy de Bâton de Mareschal de France, la confirmation de toutes ses Charges, de la qualité de Duc & Pair, & de Chevalier de l'Ordre, dont il avoit quitté la Croix & le Cordon, en prenant l'habit de Capucin. Il écoute la voix de la fortune, il embrasse ses interests, & s'enyvre de la fumée des grandeurs qu'il mépriſoit autres fois. Mery & Vic, qui fut depuis Garde des Sceaux de France, luy apportent de la Cour la ratification de ce que le Maréchal de Matignon luy avoit promis, & enfin il établit l'autorité du Roy dans tous les lieux de son Gouvernement, & va recevoir de sa Majesté, les caresses que merite un fidel sujet, & les recompenses qu'on a promises à

ſes grands ſervices. Le voilà donc dans la Cour juſqu'aux yeux, la complaiſance qu'il a pour le Roy, & le ſoin d'élever ſa fortune occupent toutes ſes penſées; on le voit dans les belles ruelles, comme les plus galans, il fait paroiſtre ſon adreſſe dans les jeux, dans les courſes de Bagues, dans les Tournois & dans les Balets: Son équipage ſurpaſſe en magnificence celuy des plus grands Princes, il tient la mellieure table de la Cour, il marche couvert de broderie, & enfin, il devient l'Antipode de ce qu'il a eſté. Mais il ne ſe contente pas de paroiſtre à la Cour, il retourne à Tholoſe pour y faire triompher le luxe avec la vanité. Toute la Province eſt charmée de le voir content, elle ne ceſſe de la flatter de ſes heureux ſuccez, elle luy attribuë la principale gloire de ſon bon-heur; tantoſt elle loüe ſa grande conduitte, tantoſt elle admire les effets de ſa prudence, &-ne ceſſe jamais de luy donner de l'encens. O malheureux Pilote! que vous conduiſez mal voſtre barque, ne voyez-vous point combien la proſperité vous écarte de la route que vous devez faire? Mais vous avez beſoin d'un petit orage, & il eſt temps que vous écoutiez les leçons de la Maréchalle de Joyeuſe voſtre mere, dont la

vertu doit servir d'Estoille pour vous redresser, & la mort de contrepoids à l'excez de vostre bonne fortune. Cette vertueuse Dame, comme une autre sainte Monique, qui avoit fait une constante profession de vertu, se trouvant déja fort mal, & ayant un jour arresté le Duc de Joyeuse au chevet de son lict, luy dist avec la tendresse d'une mere qui ayme ses enfans de l'amour que JESUS-CHRIST, ordonne.

Mon fils, je sens bien que mon âge & ma foiblesse ne peuvent plus souffrir le mal qui me persecute depuis long temps, & qu'il faut bien tost changer de demeure: J'ay mis tout l'ordre que j'ay pû à nos affaires domestiques par mon Testament, afin que vostre Salut & le mien fissent le dernier, comme le plus important de tous mes soins; vous sçavez que je vous ay aymé avec toute la tendresse que peut avoir une bonne mere, & j'avoüe que vous avez heureusement répondu à mon amitié; je vous pris de me laisser encor la consolation en mourant de m'en continuer les preuves, par la déferance que vous apporterez à mes conseils: Vous-vous pouvez souvenir que j'ay esté la seule de nostre famille qui ne s'est point opposée au dessein que vous fiste de

prendre l'habit de Capucin, J'ay mesme combattu pour vostre party, lors que tout le monde estoit contre vous : & comme je me suis toûjours attachée dans vos interests, je ne m'en veux point separer jusqu'à la mort : Je vous avoüe, mon fils, que vostre sortie des Capucins ne me consola point de la mort du Grand Prieur vostre frere, & que préferant la qualité de bonne Catolique à celle de bonne Françoise, j'eusse mieux aymé vous voir Gardien du Convent de Tholose, que Gouverneur du Languedoc : je veux croire toutefois que tout ce qui s'est passé dans vostre changement de condition, n'a pas esté fait sans un ordre exprés de la Providence Divine, puis que vous avez si heureusement reussi dans l'employ qui vous a esté donné ; je louë moy-mesme vostre conduitte, & ne suis pas sans plaisir lors que je vous vois aymé, craint & respecté dans vostre pays. Mais comment pensez-vous soûtenir vôtre estime parmy les hommes, & vôtre conscience envers Dieu, si vous demeurez inutilement dans le monde, & contre les conditions avec lesquelles vous y estes rentré ? Si la guerre de la Religion vous à dû tirer du Cloître, pourquoy la paix dont elle joüit, ne vous y renvoira-t'elle pas ?

Et si vous en usez autrement, doit-t'on pas conclure, que le motif qui vous en a fait sortir, n'est pas meilleur que celuy qui vous empêche d'y rentrer : croyez-moy, mon fils, il est bien plus glorieux de servir à Dieu, que de commander à des hommes : repassez un peu dans vôtre souvenir la ferveur avec laquelle vous embrassâtes la Regle de saint François, & la constance avec laquelle vous souffrites les contradictions que Monsieur le Maréchal & vos freres apporterent à vostre dessein : Et enfin la generosité qui vous fit abandonner les honneurs, les biens & les plaisirs du monde ? Pensez-vous qu'il soit devenu meilleur qu'il n'estoit alors ? & que le Ciel que vous cherchez avec tant d'empressement, ne soit plus digne d'être vostre conqueste ? Non, non, je ne croy point que vous ayez des sentimens si déraisonnables, je vois bien que vostre pieté s'est endormie, & qu'elle n'est pas morte pour estre l'étargique. Il a fallu recourir à l'autorité souveraine du Pape, pour vous oster l'habit que vous portiez, mais vous n'avez besoin que de vostre propre vertu pour le reprendre. Si la Province a eu recours à vos armes, & à vôtre prudence pour sa deffence durant la guerre, elle ne vous demande plus que vôtre

bon exemple, & vos prieres pour sa conservation pendant la paix : vostre interest est si mélé avec le sien, que vous ne luy sçauriez apporter de dommage, sans en recevoir de la honte ; & si vous l'aymez encore autant que vous avez fait, vous aurez le mesme soin de la conserver, que vous avez eu de la secourir : assurez-vous, mon fils, qu'aprés la paix que vous luy avez donnée, vous devez chercher vôtre repos ; & vous demeurerez d'accord, qu'il ne se trouvera point dans le tracas du monde & de la Cour. J'aurois bien d'autres raisons à vous dire, si ma foiblesse me le permettoit, je ne sçay quelle impression celles-cy feront dans vostre esprit, mais puis qu'il plaist à Dieu de m'appeller à luy, j'espere, que mes prieres produiront dans le Ciel, l'effet que mes conseils & mes raisons n'auront pas fait sur la terre. Ce discours animé du zele avec lequel il fut prononcé, toucha sensiblement le cœur du Duc de Joyeuse ; & quoy que le monde le retint avec de fortes chaines, il se sentit fort ébranlé de le quitter : De sorte, que se voyant pressé par sa propre conscience, il répondit à la Maréchalle : Madame, j'avouë qu'on ne sçauroit rien ajoûter aux obligations que je vous ay, je ne prétends point justifier

ma sortie des Capucins par d'autres raisons, que par celles qui vous sont connuës; Dieu m'est témoin qu'elle m'a coûté des larmes & des regrets, & que je n'y ay jamais consenty que par force; mais si elle m'a r'engagé dans le monde plus long-temps que je ne m'estois proposé, j'espere de la misericorde de Dieu, qu'elle ne m'y retiendra pas toûjours: je ne veux point m'excuser sur les affaires de la Province, qui ont encore besoin de ma présence, sçachant assez qu'elles ne m'apporteront que de foibles obstacles, quand la grace de Dieu agira plus efficacement dans mon cœur. Je sens bien que la corruption de la nature a esté jusqu'icy la plus forte, & que les mauvaises herbes qu'elle pousse d'elle-mesme ont suffoqué celles que j'avois cultivées avec tant de soins, mais si les forces me défaillent, je ne suis pas sans esperance; quoy que je cede au torrent qui m'emporte, je ne perds pas le rivage de veuë; & la vertu n'est pas si fort éteinte en moy, que son feu ne soit encore caché sous la cendre: Le monde n'a point tant de charmes, qu'il ait étouffé le soin de mon Salut: je le quitteray sans regret, quand j'y auray établi la fortune de ma fille, que je laisseray heritiere de toute nostre Maison; la seule

neceſſité de demeurer auprés de vous, m'empéche de retourner à la Cour pour y donner ordre ; & ſi voſtre ſanté me le permet, je partiray dans peu de temps pour m'acquitter de ce devoir. Mon fils, répit la Maréchalle, tandis que vous ne voudrez qu'imparfaitement quitter le monde, vous ne manquerez point de pretexte pour vous y retenir : la naiſſance & le bien de voſtre fille ne luy peuvent donner qu'un grand party : Le Cardinal voſtre frere a trop de naturel, pour abandonner le ſoin de ſa conduitte ; & quand meſme vous auriez répris l'habit que vous avez quitté, elle ne ſe diſpenſera pas de vous obeïr. Croyez-moy, ceux qui ſe noyent s'accrochent ſouvent à une herbe, qui leur demeure à la main : ne vous faites point d'affaires inutiles ; & ſongez, mon fils, que celle de voſtre Salut eſt la plus importante que vous aurez jamais. La fiévre qui recommença ſon accez, mit fin à la converſation : Le Duc s'eſtant retiré, ſentit un grand combat entre ſa raiſon & ſes inclinations, & en verité il eſtoit digne de pitié, de voir ſon cœur déchiré par deux mouvemens ſi contraires, & dés-lors il faiſoit une dure penitence du plaiſir qu'il recevoit au monde : Enfin la maladie de la Maréchalle

Mort de la Mareschalle de Joyeuse.

continuant, se termina par une heureuse mort, aprés avoir receu ses Sacremens, donné sa benediction au Duc de Joyeuse, & laissé des marques évidentes d'une vertu digne du Ciel, & de la gloire des Bien-heureux. Cette mort affligea le Duc autant que son bon naturel l'y obligeoit, & ne contribua pas peu à le remettre dans le bon chemin. Une si grande perte causa un deüil universel dans le Languedoc, & des regrets dans toute la Cour. Sa vertu l'avoit renduë recommandable, & sa pieté sans exemple luy attiroit la veneration des gens de bien. Il n'y eut point de personnes de qualité dans le Royaume, qui ne prissent part à la douleur du Duc. Aprés que ses Obseques furent faites avec toute la pompe que meritoit la qualité de la defuncte, le Duc retourna à la Cour, où il trouva les mêmes enchantemens qu'il y avoit laissez. La paix y estoit devenuë universelle, par la reconciliation du Duc du Maine avec le Roy; sa Majesté fit aussi celle du Duc de Joyeuse avec le Duc de Nemours, contre lequel il avoit eu à demêler. L'on traita avec la Reine Elizabeth d'Angleterre, & les Estats de Hollande; & tous les bons François se reünirent avec le Roy, pour repousser en Lion, la guerre que l'Espa-

gnol luy avoit si long-temps faite en Renard. Parmy une joye si universelle, on ne parloit à Paris que de bonne chere, que de Ballets & de divertissemens: Et le Duc de Joyeuse qui estoit sur la fin de l'année de son deuil, se laissa doucement emporter au torrent d'une si grande Feste, pendant laquelle, du consentement du Roy, il maria sa fille unique HENRIETTE CATHERINE, au Duc de Montpensier. Une si grande heritiere ayant rencontré une si illustre alliance, mêla le sang de Joyeuse au sang Royal pour la seconde fois, Loüis de Joyeuse ayant déja épousé une Princesse de la Maison de Bourbon sous le Regne de Loüis XI. comme j'ay remarqué au commencement de cette Histoire.

Mariage de Mademoiselle de Joyeuse au Duc de Montpensier.

Ce Mariage estoit sans doute la plus grande affaire que pouvoit avoir pour lors le Duc de Joyeuse, & peut-estre le plus grand empeschement qui le retint dans le monde. Toutesfois si l'on en juge par les apparences, il ne fut jamais plus éloigné du Cloistre, qu'aprés qu'il l'eut vû consommé & accomply; & si ses pensées estoient encore pour la Religion, ses actions sembloient estre tout à fait pour la Cour. On le voyoit assidu auprés du Roy: il étoit de toutes ses parties, il

paroiſſoit galand dans ſes converſations avec les Dames, & il avoit un ſoint ſi extraordinaire de s'ajuſter, qu'on commençoit à cenſurer ſon luxe, & que le ſouvenir de la profeſſion qu'il avoit quittée, donnoit matiere de raillerie à ceux qui ne ſe peuvent empeſcher de ſe divertir aux deſpens des autres. Environ ce temps-la, le Roy fit un petit voyage à Roüen: un jour qu'il revenoit de la Meſſe, en ſortant de l'Egliſe de Saint Oüen, toute la Cour de l'Abbaye eſtoit pleine de peuple qui ſe preſſoit pour voir ſa Majeſté: le Roy naturellement bruſque & d'humeur Gaſconne, ſe tournant vers le Duc de Joyeuſe, luy dit: Mon couſin, que penſez-vous que ces gens-là diſent de vous & de moy? Sire, répondit le Duc, je croy qu'ils n'ont des yeux que pour voir voſtre Majeſté, & qu'ils ne s'entretiennent que des merveilles de vôtre vie. Non, non, reprit le Roy, ils diſent de moy, que je ſuis un Huguenot converty; & de vous, que vous eſte un Capucin rénié. Ce trait à quoy il ne s'attendoit point, le piqua juſqu'au cœur, le fit rougir, & le déconcerta de telle ſorte, qu'il demeura ſans repartie: Mais il le receut comme un avertiſſement du Ciel, d'executer bien-toſt le veritable projet

qu'il avoit fait, de reprendre l'habit de Capucin. La Cour estant de retour à Paris, le Duc commença à n'estre plus si enjoüé qu'à son ordinaire ; ses conversations devindrent plus serieuses, on le voyoit rarement avec les Dames, il ne se trouvoit que fort peu souvent aux spectacles publics, & il reprit le chemin du Convent de saint Honoré, où il alloit d'ordinaire oüyr la Messe. Ce commencement de retraite fut sans doute un effet de sa honte : Il voyoit que le monde se mocquoit de sa vanité ; & par la raillerie du Roy, il jugeoit de ce que toute la Cour pensoit de luy. Dés-lors il fit de serieuses reflexions sur sa vie, & se voyant empestré parmy des liens de la vanité, il prit le dessein de les rompre sans éclat & sans violence. Le premier pas qu'il fit vers la dévotion, fut celuy de la priere, & le second, celuy de la meditation : Mon Dieu, disoit-il un jour, que mon aveuglement est étrange ? Et que je connois mal mes interests & mes avantages, n'est-il point temps que la raison m'ouvre les yeux pour voir mon égarement ; que fais-je plus au monde, que de m'y rendre ridicule ; & n'a-il pas raison de me regarder avec mépris ? Il est vray que j'y suis rentré avec quelque pretexte, & qu'on ne me doit rien

imputer, puis que j'ay obey ; mais si j'y demeure plus long-temps sans sujet, peut-estre que Dieu ne me le pardonnera pas. O mon ame ! commençons à haïr ce qui nous mépriſe ; quittons cét infidel, qui ne nous peut souffrir, laiſſons-luy ſes honneurs, & ſes plaiſirs pour la derniere fois ; il eſt plus glorieux pour noſtre reputation, & plus ſeur pour noſtre Salut, de le bannir de noſtre cœur, que d'attendre que la mort nous en chaſſe. Ne nous flattons plus de la diſpenſe du Pape, qui nous retient à la Cour, faiſons-nous juſtice à nous-meſme, & ne nous ſervons plus d'une grace qui nous fait perdre celle du ſaint-Eſprit. Il n'eut pas ſi-toſt achevé cette penſée, qu'il ſe ſouvint de ſa Regle, & d'une diſcipline qu'il avoit toûjours gardée dans un Cabinet d'Allemagne, & dont il avoit perdu la memoire depuis trois ans, il ſe leva bruſquement, il les chercha, & aprés les avoir trouvées, il adjoûta : Voicy le ſeul treſor qui me reſte des biens que j'ay perdus, rentrons en poſſeſſion de noſtre heritage, & faiſons penitence juſqu'à la mort du déreglement de noſtre vie.

CHAP.

CHAPITRE XXII.

Le Duc de Joyeuſe ſe reſoût de quitter le monde. Il retourne en Languedoc. Ce qui luy arriva dans ſa chambre en liſant. Il écrit au Pere General. Il reçoit du Pape le pouvoir de reprendre l'habit. Il le reprend au Convent de ſaint Honoré à Paris.

UN mouvement ſi ſaint, détachant le Duc des vanitez du monde, ſur la fin de l'Eſté il reſolut de s'éloigner de la Cour, pour la vaincre en fuiant; & ſuppoſant des affaires importantes en Languedoc, il prit congé du Roy, & laiſſa le Duc & la Ducheſſe de Montpenſier dans une parfaite union: Le voyla enfin dans ſa Province, honoré & reſpecté comme à l'ordinaire: il reçoit les viſites de la Nobleſſe avec ſa civilité ordinaire, & continuë à gagner le cœur de ceux, dont il veut bien-toſt fuir le commerce & la ſocieté. De jour en jour il ſent la grace renaiſtre dans ſon ame, & comme ſi les cendre de la Maréchalle ſa mere euſſent eſté deſtinées à mettre fin à ce grand ouvrage, il ne ſe paſſe guére de jours qu'il ne prie auprés de ſon tombeau, & qu'il ne ſe remette en l'eſprit les dernieres paroles de ſa vie, &

l'assurance qu'elle luy avoit donnée en mourant, de prier Dieu dans le Ciel pour sa conversion. Il arriva que par l'ordre de la Providence Divine, le Pere Laurent Capucin prescha l'Advent & le Quaresme à la Cathedrale, avec autant de pieté que d'éloquence: Le Duc qui se rendoit fort assidu à ses Sermons, conçeut si bonne opinion de luy, qu'il l'honora de sa confidence & de son amitié; & aprés avoir étudié sa conduitte, & reconnu sa prudence, il luy déclara le dessein qu'il avoit fait, de reprendre l'habit de Capucin: Le bon Pere fort surpris d'une telle proposition, luy representa que Dieu qui fait tout pour le mieux, en ayant autrement disposé par les grand emplois, dont il s'acquittoit si dignement, luy faisoit assez connoistre, que la Religion se passeroit plus aisément de luy que le monde; que pour vivre en homme de bien, il suffisoit de bien faire dans sa profession; que le Pape l'ayant dispensé de ses veux de son propre mouvement, il ne luy estoit pas plus permis d'examiner ses raisons, que de desobeïr à ses commandemens; que sa vertu feroit de plus grands progrez pour le salut des peuples dans le monde, qu'elle n'édifiroit de Religieux dans le Cloistre; qu'il ne luy conseilloit point de penser à

ce dessein, qu'aussi-bien il n'estimoit pas qu'il fust au pouvoir du Pere General de le recevoir, aprés la dispense du Pape, & la Profession qu'il avoit fait, comme Chevalier de Malte : & qu'il estoit d'avis, pour conclusion, qu'il se remit entre les bras de Jesus-Christ, qu'il fist une Confession generale, & qu'il se laissât conduire aux inspirations que le saint Esprit luy donneroit. Le Duc ne fut pas bien persuadé des raisons du Pere ; mais il suivit volontiers son dernier conseil, & dés-lors il choisit le Pere Ignace Jesuite Italien, homme fort pieux, & des plus sçavans de sa Compagnie, auquel, aprés s'estre confessé, il communiqua son dessein. Ce Pere qui n'avoit que fort peu d'habitude avec le Duc, & qui n'estoit pas bien instruit de ses affaires, estant étranger, & nouvellement venu en France, luy dist que les Seigneurs de sa qualité, & d'une vertu éminente comme la sienne, ne pouvoit quitter le monde sans interesser le public ; que la charité envers le prochain estoit plus recommandée par Jesus-Christ, que la Profession Religieuse ; que neantmoins, si le saint Esprit continuoit à l'inspirer, il luy conseilloit de s'y laisser conduire, & qu'il ne pouvoit jamais s'egarer avec une si sainte guide.

De temps-en-temps il visitoit le Predicateur de l'Eglise de saint Estienne : Et d'autant qu'il ne luy parloit plus de son dessein que comme d'une chose resoluë, il cessa de l'en détourner. Le Duc qui se voyoit au sommet d'une grandeur humaine assez élevée, descendoit petit-à-petit vers les trois grandes vertus de la Religion : Il se détachoit de la volonté des richesses, pour s'approcher de la pauvreté Evangelique, il deffendoit à ses yeux jusqu'aux moindres regards, pour conserver son cœur dans une chasteté incorruptible, & soûmettoit sa volonté aux inspirations du Ciel, pour la rendre capable d'une obeïssance parfaite. Un soir, qu'il se trouva l'esprit tout plein de bons desirs, & qu'il se sentit plus pressé qu'à l'ordinaire de l'amour de sa premiere Profession, se souvenant que Dieu luy avoit expliqué sa volonté par l'ouverture de la Regle de saint François dans les Cordeliers de Tholose, & depuis la mort de sa femme, par la rencontre d'un Verset de David, il se fit apporter plusieurs Livres spirituels, resolut d'ouvrir le premier que le hazard feroit tomber sous sa main, esperant que Dieu luy feroit encore une troisiéme grace, de l'instruire de ce qu'il auroit à faire. Il é-

chut qu'il porta les yeux sur les Sermons du docte Bionte, & qu'à l'ouverture du Livre, il lût ces paroles du second de l'Apocalipse : *Memor esto unde excideris, pœnitentiam age, & prima opera fac* ; Souviens-toy d'où tu es tombé, fais penitence, & recommence tes premiers ouvrages. O Dieu ! s'écria-t'il alors, me pouviez-vous parler plus clairement, & pourois-je m'éconnoistre vostre Divine voix ? Helas ! je l'avouë, je suis tombé de l'état parfait de la Religion, le plus élevé du Christianisme, dans la misere des vanitez du monde, & dans l'abisme du peché, je n'en puis sortir que par une rude penitence, & je ne puis devenir heureux, que par la pratique de la Regle de S. François, que je reconnois comme le premier, & le plus parfait de tous mes ouvrages. Il mouroit d'impatience de voir la fin de la nuict, pour faire part au Predicateur d'une rencontre si favorable; & comme les Amans passionnez n'ont point de plaisirs, qui égalent ceux de parler de ce qu'ils ayment, il alla décharger son cœur d'un secret qui luy faisoit de la peine, & qui troubloit en quelque sorte la joye qu'il sentoit, de l'avoir appris sans le dire. Cette sainte avanture luy arriva au commencement du Quaré-

me, pendant lequel il commença une penitence, qui disposa son ame à une plus grande, aprés avoir formé une resolution déterminée de reprendre l'habit de Capucin. Par bon-heur, le Pere Hierôme de Sorbo, General des Capucins, faisoit sa visite en France cette mesme année, & arriva dans la Province de Languedoc quelques jours aprés Pasques. Son zele l'eust bien porté à l'aller trouver, mais il vouloit faire une negociation secrette de son retour aux Capucins; & comme il prévoyoit qu'elle ne seroit pas sans difficulté, il pria le Pere Laurent son confident, de se charger d'une lettre qu'il écrivit, & de la rendre au Pere General, lors qu'il iroit au Chapitre. Le bonhomme luy fit ce service avec joye; & le Pere General, aprés l'avoir leuë, avoüa n'avoir jamais connu de zele plus fervent, d'humilité plus profonde, ny de resignation plus parfaite, que celle du Duc de Joyeuse; il dit à celuy qui luy avoit renduë, qu'elle portoit sans doute le caractere d'un cœur destiné à la Religion: Mais quoy qu'il fust pleinement persuadé qu'il meritoit d'obtenir l'effet de sa priere, il luy fist réponse, qu'encor qu'il eust ardemment desiré de luy accorder ce qu'il demandoit, il n'estoit pas en

son pouvoir de le recevoir dans son Ordre, ayant esté dispensé de ses vœux par le Pape, qui ne fait rien de pareil sans y estre obligé par de grandes & importantes considerations ; mais qu'il luy promettoit d'en donner avis à sa Saintеté, & de la solliciter en sa faveur. Le Duc sentit un peu adoucir le refus du General, par la promesse qu'il luy faisoit de s'employer pour luy dans la Cour de Rome. Mais voyant que l'affaire prendroit un trop long chemin s'il attendoit le retour du Pere General en Italie, il resolut de dépescher un de ses domestiques vers le Pape Clement VIII. & le Cardinal de saint Severin, Protecteur de l'Ordre de saint François, pour presenter sa tres-humble Requeste, dans laquelle il exposoit, questant sorty de la Religion de saint François par un Bref de sa Saintеté, à la priere du Clergé de Languedoc, pour commander l'armée Catholique contre les Heretiques qui persecutoient l'Eglise & la Province, à condition d'y rentrer sans empeschement, si Dieu leur donnoit la paix, il avoit plû à sa Saintеté de le dispenser de ses vœux trois ans aprés sa sortie, & les changer en ceux de Malte, sans en avoir esté requise de personne ; mais

que ne voyant plus son service utile à l'Eglise, ny à son Roy, ny à son pays, & jugeant le sejour qu'il faisoit au monde préjudiciable à son Salut, & contraire à son intention, il la supplioit avec toute humilité de luy accorder la liberté de retourner dans l'Ordre qu'il avoit quitté, protestant qu'il y estoit porté par des inspirations si sensibles du saint Esprit, qu'il ne trouveroit aucun repos en sa conscience, jusqu'à ce qu'il eust obtenu cette grace de sa bonté paternelle de sa Sainteté, de laquelle il esperoit toute sa consolation.

Le Pape fut surpris, & ravy tout ensemble d'une si ardente dévotion; & aprés l'avoir meurement examinée avec le Cardinal de saint Severin, il le chargea de faire réponse au Duc de Joyeuse, que si en conscience il ne jugeoit plus son service necessaire au bien de l'Eglise, & à la sureté publique, il luy permettoit de reprendre l'habit de Capucin, mais que ce n'estoit qu'à cette seule condition, de laquelle personne autre que luy ne pouvoit estre juge. Si tost qu'il eut receu ce Bref de Rome, il l'adressa au Pere General, qui luy envoya l'Obedience pour reprendre l'habit de Profez, en telle Maison, & en telle Province qu'il

qu'il jugeroit à propos, ordonnant que les années qu'il avoit passées hors de la Religion par dispense du saint Pere, & qu'il avoit employées à la deffense de l'Eglise & de l'Estat, luy seroient mises en compte, comme s'il n'eust jamais quitté l'habit, puis qu'il s'en estoit dignement acquitté, & qu'il n'estoit sorty qu'à contre cœur, & avec violence, adjoûtant à cette grace la confirmation de l'Office de Prédicateur, qui luy avoit été donné par le Pere Polcir, General de l'Ordre avant sa sortie. Cette Obedience le mit au comble de ses vœux: Sa joye parut incontinent dans ses yeux; & si elle se trouva mêlée de quelque chagrin, ce ne fut que par l'impatience, qu'il sentoit de quiter le monde. L'ordre qu'il vouloit mettre à ses affaires domestiques, & l'envie de dire adieu au Duc & à la Ducheſſe de Montpensier sa fille, qu'il aymoit tendrement, le fit resoudre d'aller à Paris environ le mois de Juin: Et la Providence qui dispose les choses à son contentement, fit que le bon Prédicateur de Tholose qui avoit esté son confident, & son agent auprés du Pere General fut envoyé à Paris, pour prescher à S. Germain de Lauxerrois. Le Duc qui avoit encor à déliberer sur le choix de la Provin-

ce, fut ravy d'avoir ce mesme Religieux pour en conferer. Son penchant estoit de se cacher dans les montagnes de Suisses, pour perdre de veüe dans un mesme moment tous les objets qui l'avoient autrefois charmé, & n'avoir plus aucun commerce avec ses parens & ses amis. Estant resolu en reprenant l'habit, de quitter le monde comme font les morts, ou comme ceux qui fuient avec tous leurs soins les objets qu'ils haïssent de tout leur pouvoir. Mais le P. ne pût tomber dans son sens : Il luy dist, que puis qu'il estoit sorty du Cloistre en presence de tout le Languedoc, il y devoit rentrer à la veüe de toute la France ; que s'il n'avoit point eu de honte de faire une action basse, il ne devoit pas apprehender d'en faire une genereuse ; que fuir le monde, c'est craindre son ennemy, & le regarder avec mépris, c'est en triompher avec gloire ; qu'il ne feroit rien que ce qu'il avoit déja fait, qu'il ne devoit pas changer son champ de bataille, puis qu'il y avoit esté si heureux, & qu'il trouveroit au Convent de S. Honoré le même habit qu'il y avoit pris autrefois. Le Duc ne s'opposa point aux raisons du P. mais il souhaitta que la chose fust mise en déliberation entre le P. Provincial & le Gardien de S. Honoré,

voulant commencer à rentrer par un acte d'obeïssance. Cette negotiation dura depuis la saint François jusqu'à l'entrée du Careſme, & enfin il fut conclu qu'il reprendroit l'habit dans le Convent de Paris. Le ſecond Lundy de ce ſaint temps de penitence, le Roy eſtant à Monceaux, il conduiſit le Duc d'Epernon ſon beau frere juſqu'à une lieuë de Paris, s'en allant à la Cour, ſous pretexte de l'entretenir de ſes affaires, & envoya un de ſes Gentilshommes à ſa ſuite, chargé de rendre une lettre de ſa part au Roy, & une autre à Monſieur de Montpenſier. Dans celle du Roy, il témoignoit que la guerre civile, dont la France avoit eſté ſi long-temps affligée; & le commandement abſolu de Rome l'ayant fait ſortir de l'Ordre des Capucins contre ſon gré, pour rendre ſervice à l'Egliſe; il eſtoit reſolu d'y rentrer pour y faire ſon ſalut: qu'il ſuppliоit tres-humblement ſa Majeſté de luy permettre de quitter la Cour, pour ſuivre ſon premier devoir; qu'il luy rendoit grace des biens & des honneurs qu'il avoit receus de ſa main; qu'il luy envoyoit la demiſſion de toutes ſes Charges, pour en diſpoſer cõme il luy plairoit en faveur de quelqu'un de ſes bons ſujets, qui le ſerviroient plus utilement qu'il n'avoit

sçeu faire; & qu'en conservant dans son cœur le ressentiment, & la reconnoissance qu'il devoit à sa bonté, il employroit le reste de sa vie à prier Dieu, pour le salut & la prosperité de sa Majesté. Celles qu'il écrivoit au Duc & à la Duchesse de Montpensier, estoient toutes pleines de tendresse & d'affection: il leur disoit adieu avec des termes si touchant, qu'ils ne purent retenir leurs larmes en les lisant. Si-tost qu'il fut de retour à Paris, il s'enferma avec Murnef Intendant de sa Maison; commanda qu'on ne laissast entrer personne, & ordonna avec luy de ses affaires domestiques. Sur les sept heures il se retira dans le Convent de saint Honoré, disant à ses Valets de chambres, qui ne retourneroit que le lendemain aprés de Sermon, & qu'il suffisoit de l'un d'eux pour le servir. Il eut une conversation assez longue avec le Pere Alphonse, Vicaire en l'absence du Pere Gardien; & aprés l'avoir terminée, il se retira dans une chambre de l'infirmerie, pour penser serieusement à la grande action qu'il alloit faire. L'à il rapella dans son esprit toute sa vie passée; & apres avoir consideré celle qu'il avoit menée depuis sa sortie du Convent, les foiblesses dans lesquelles il estoit tombé, les vanitez

qui l'avoient enchanté: Il regarda les sept ans qu'il avoit vescu dans le monde comme un grand sujet de douleur, & comme une perte effroyable qui ne pouvoit estre reparée, que par une longue & severe penitence. Mais pourquoy s'affliger ainsi? Celuy que la fortune a sauvé du naufrage aprés le fracas de son Vaisseau, ne voit-il pas gronder la tempête sans regret & sans émotion; & la sureté dans laquelle il se trouve aprés le peril, ne luy doit-elle pas donner plus de joye, que de douleur? Attends encor un peu, Lecteur, tu luy verras changer de sentimens; ses déplaisirs s'évanoüiront comme un songe, & je vois déja le remede qu'on prépare à sa peine. Si-tost qu'il entendit sonner onze heures avant minuict, il alla trouver le Pere Vicaire à sa chambre; & descendant du Dortoir, accompagné de tous les Religieux, il passa dans le Chœur de l'Eglise, où s'estant humilié aux pieds du Pere, il quitta ses habits seculiers, receut de sa main celuy de Capucin, & renouvela ses premiers vœux, avec protestation de passer le reste de ses jours dans l'Observance de la Regle de saint François: Et d'autant que l'heure de Matines pressoit, aprés la ceremonie, l'on vouloit remettre sa tonsure au matin; mais il supplia le

Il reprend l'habit de Capucin à Paris en 1595.

Pere Alphonſe, de décharger encor ſa teſte de ce reſte de vanitez, puis que ſon cœur n'en pouvoit plus ſouffrir le ſouvenir, qu'avec une extrême douleur de les avoir ſuivies. L'on luy fit donc la Couronne ; & par cette derniere grace, ſe trouvant ſemblable aux autres Capucins, il réprit ſon premier nom de Frere Ange, & ſes premieres vertus de grand & ſaint Religieux. Tout à l'heure on le vit chanter à Matines avec la meſme modeſtie, & la meſme décence, que ſi jamais il n'euſt interrompu les exercices qu'il recommençoit. O Dieu que vous eſtes admirable en vos Saints, qu'il eſt doux de l'eſtre, mais qu'il eſt difficile de le devenir !

CHAPITRE XXIII.

Le Pere Ange conſole ſes amis qui le viſitent. Il acheve ſon Cours de Theologie. Il prêche dans Paris Apoſtoliquement. Quelques-unes de ſes actions particulieres. On le renvoye à Tholoſe. Il évite l'entrée qu'on luy prépare. Il reçoit le compliment des Corps de la Ville en ſervant les maçons.

LE jour ſuivant, le Pere Laurent Predicateur de ſaint Germain, qui

l'avoit assisté de ses conseils & de ses services, montant en Chaire à son ordinaire, suivy de tout le beau monde de la Cour, & de la Ville, aprés avoir fait un docte Sermon contre la vanité, les honneurs, & les tromperies du monde, finit son Discours par la nouvelle de la Conversion du Duc de Joyeuse; & prenant un si grand exemple pour prouver ce qu'il avoit dit, il fit une peinture si vive de la pieté de ce Seigneur, de la constance avec laquelle il avoit tout quitté pour s'attacher inseparablement à Jesus-Christ, & de la parfaite resignation qu'il avoit témoignée en reprenant l'habit de Capucin; qu'aprés avoir estonné tout le monde d'un si grand évenement, il tira des larmes de toute l'Assemblée, & ne peut s'empêcher luy-mesme de pleurer. Cette nouvelle fit la conversion de tout Paris: Quantité de Princes, de Seigneurs, de Princesses, de Dames de qualité, à qui le Pere Ange touchoit d'alliance, de parenté, ou d'amitié, accoururent à la porte du Convent en sortant du Sermon; tous demandoient à le voir, & chacun se sentoit autant de douleur, que du curiosité. Le Pere ne se fit point prier de paroître, il fit ouvrir le balustre du Chœur, il passa dans la Nef, & salüa ses amis &

ſes parens, avec un viſage auſſi content qu'ils paroiſſoient eſtre affligez. Ces meilleurs amis ſe trouverent ſi ſurpris de le revoir en cét habit, qu'à peine luy pûrent-ils exprimer leur étonnement & leur déplaiſir, & les Dames n'eurent pas la force de s'empêcher de luy donner des pleurs. Mais la Marquiſe de Bell'Iſle, fille du Duc de Longueville, que la mort de ſon mary, tué au Mont Saint-Michel, avoit déja reſoluë de quitter le monde pour eſtre Religieuſe, comme elle fut depuis, fendant bruſquement la preſſe, luy diſt d'un viſage riant; MonPere, j'ay des ſentimens bien differens de vos autres amys. Ils pleurent voſtre bonheur, & je viens m'en réjoüir avec vous, vous avez fait la choſe la plus genereuſe ſelon le monde, & la plus ſainte ſelon Dieu, qui puiſſe tomber dans la penſée d'un Prédeſtiné: Voſtre action nous apprend ce que vous eſtes; & voſtre exemple nous inſtruit de ce que nous devons faire. Madame, luy repliqua le Pere Ange, ſi vous connoiſſiez mes fautes, vous jugeriez que j'ay beſoin d'une grande penitence, & comme il eſt peu d hommes ſi imparfaits que moy, mon exemple n'eſt pas à l'uſage de tout le monde; les grandes maladies ne ſe gueriſſent

point par de petits remedes ; & si je n'esperois pas en la misericorde de Dieu, je ne croirois jamais expier les pechez de sept ans, que j'ay passez hors d'icy, par tout ce que je feray le reste de ma vie. Croyez-moy rien n'est si dangereux que l'amour que nous avons pour nous-même; quand il ne nous peut aveugler pour nous empêcher de voir nos crimes, il nous fournit toûjours d'excuses pour les déguiser : La penitence ne s'accommode point avec luy, il fuit les incommoditez de la vie, il se rend idolâtre des vanitez du monde, il mépriſe le sac & le silice ; & s'ébloüissant des fausses lumieries de la raison humaine, il se persuade que Dieu qui souffre les pechez, ne punira point les pecheurs : Mais il m'a fait la grace de m'ouvrir les yeux pour la seconde fois, & dés-lors qu'il m'a montré mon ennemy, il m'a donné les armes pour le combattre : vous les voyez, Madame, luy dist-il, en montrant son habit & son Chapellet, quand elles m'auront servy à le vaincre, elles m'ayderont à faire triompher l'amour de Jesus-Christ crucifié. J'étoufferay en moy les sentimens humains, & vivant de la vie de mon bon Maître, je ne penseray plus au monde que pour le haïr. O Dieu ! ajoû-

ta-t'il, adreſſant ſa parole à ſes autres amis, ſi vous ſçaviez quel eſt le bonheur d'une ame qui ayme Jeſus-Chriſt, combien ſeriez-vous éloignez de plaindre ceux qui ont tout quitté pour le ſuivre, & que vous eſtimeriez heureux le changement de ma miſerable vie ! Je vous avoüe que je m'imagine reſſembler au Lazare, que noſtre Seigneur tira du tombeau : je regarde le ſejour que j'ay fait dans le monde comme une mort, puis que la vertu la plus pure y demeure à toute heure étouffée par les paſſions vicieuſes ; & la Religion où je ſuis comme une vie où elles renaiſſent, & ſe conſervent dans leur pureté. Mais je ne m'étonne point ſi le monde juge ſi mal de noſtre Profeſſion, l'on ne connoît que l'exterieur de noſtre Regle, & les yeux qui en voyent la ſeverité, ne découvrent pas les douceurs & les conſolations, dont elle remplit ſes ſectateurs : C'eſt un myſtere que Dieu ne revele qu'à ceux qu'il a choiſis pour la ſuivre ; & qui nous rend d'autant plus obligez à ſa bonté, qu'elle nous ſepare du reſte des hommes, pour nous favoriſer d'une ſi grande grace, ſans l'avoir meritée. Toute cette belle Aſſemblée écoûtoit le diſcours du Pere Ange, avec une grande

attention ; mais quoy qu'il persuadat à ses amis le plaisir qu'il sentoit de se revoir couvert de l'habit d'un Capucin, il ne les consoloit point de l'avoir perdu pour toûjours. Aussi n'appartient-t'il qu'à ceux qui sont absolument dévoüez au service de Dieu, de comprendre le bon-heur de la vie Religieuse ; Et ce n'est pas grande merveille, si un cœur attaché à la terre, ne peut suivre celuy que la vertu éleve dans le Ciel. Chacun en parla suivant son caprice ; mais tous regretterent la perte d'un si grand ornement de la Cour. Le Roy mesme ne pût s'empêcher de dire, qu'un pareil effort de devotion n'estoit pas une legere preuve de la verité de la Religion Catolique, & qu'un homme de la qualité du Pere Ange, qui avoit éprouvé la Regle de saint François durant cinq ans, s'en trovant bien dispensé par le Pape, n'y seroit point r'entré, si le saint Esprit ne l'y avoit conduit. Un si grand exemple rétablit pour un temps la devotion dans la Cour, que le luxe & la liberté en avoient bannie ; & fit penser aux plus dissolus, qu'il estoit dangereux de suivre des voluptez passageres, qui n'ont pour tous termes que des peines qui ne finiront jamais. Mais il est temps que le monde le

laisse en repos, & qu'il reprenne l'heureux train de sa premiere vie. Les Peres connoissans les grands talens qu'il avoit pour la Predication, quoy qu'il l'eust fort peu pratiquée avant sa sortie, luy firent achever le Cours de Theologie qu'il avoit commencé à Venise; l'application qu'il eut à l'étude, joint au zele qui l'enflâmoit de procurer le Salut de son prochain, le rendit en peu de temps l'un des plus forts de sa licence; & dés lors qu'il parut dans la Chaire des Capucins de saint Honoré, son éloquence aussi rare que sa vie, estoit admirable, luy attira toute la Cour. Je ne m'étonne point d'apprendre les extraordinaires progrez qu'il faisoit dans ses Sermons, quand il n'auroit pas eu ces expressions pathetiques qui émeuvent les cœurs, & les tournent comme il plaist à l'Orateur, qui tirent des larmes de Penitence des mesmes yeux, qui n'ont que des regards criminels, & qui donnent de l'horreur du vice aux plus débauchez, son exemple & sa qualité estoient deux puissans Prédicateurs, dont l'un persuadoit aisément la vertu qu'il mettoit en pratique; & l'autre, le mépris des vanitez du monde qu'il avoit si genereusement abandonnées. Deux si prodigieux effets ne

ſont point dûs à la Rhetorique ordinaire ; elle peut ſans doute beaucoup gagner ſur les eſprits, mais elle produit rarement la converſion des pécheurs, ſi elle n'eſt appuyée de la ſainteté de celuy qui s'en ſert. J'ay ſouvent remarqué que ſon plus grand effort eſt de plaire, & qu'elle eſt plus propre à charmer l'oreille, qu'à toucher le cœur. Quand elle décrit la vertu, elle en fait une belle ſtatuë, qui n'attache que les yeux, d'autant que l'Eprit de Dieu ne l'anime point, pour produire ſes effets, & lors qu'elle invective contre le vice, elle imite les bons Peintres, qui repreſentent agreablement les vilains objets. Mais ſi elle eſt animée du ſaint zele d'un prédeſtiné, & qu'elle ſorte de la bouche du Pere Ange, elle a des trais perçans qui donnent juſqu'au cœur : elle perſuade efficacement ce qu'elle propoſe, & fait des converſions qui ſanctifient la terre, & réjoüiſſent le Ciel. Ses premiers eſſais furent aux Capucins, à ſaint Mederic & à ſaint André des Ars ; mais ſes plus grands effets ſe montrerent dans ſaint Germain de Lauxerroit, en préſence du Roy, & de toute la Cour. Comme il en connoiſſoit tous les deffauts, & toutes les maladies, il leur donnoit de ſa-

lutaires remedes ; & sans mentir, il eust esté difficile, que cét homme si mortifié, couvert d'un pauvre habit, ceint d'une corde, & les pieds nuds, qu'on avoit veu si enjoüé avec les Dames, si redoutable à la teste d'une armée, & si propre en ses habits & dans son equipage, n'eust pas inspiré la penitence à ceux à qui il l'enseignoit mieux par pratique, que par paroles. O Dieu ! combien de fois l'a-t'on vû pleurer à chaudes larmes, en parlant des mal-heurs qu'apporte le péché? combien de fois l'a t'on vû transporté de zele & de colere contre l'impieté de son siecle? & combien de fois a-t'il demandé à Dieu, comme saint Paul, d'estre anathême pour le salut de son prochain ? Mais, Lecteur ne pense pas que sa charité n'ait eu que le Salut des Princes & des Seigneurs pour objet ; la profession de la pauvreté luy avoit acquis autant de freres, qu'il rencontroit de miserables dans le monde. Sa plus grande joye estoit de cathechiser les pauvres, & les ignorans ; de visiter les Hôpitaux, de consoler les prisonniers dans les cachots, & de semer, comme il disoit, la parole de Dieu dans les champs parmy les artisans & les laboureurs. Son éloquence semblable à celle des Apostres faisoit

tous les jours des conquestes pour Jesus-Christ: la grande habitude qu'il avoit euë avec la Cour luy avoit appris cette agreable expression, que les gens de College sçavent assez rarement; & la charité animoit tellement ses discours, qu'il ne sortoit personne de ses Sermons sans être sensiblement touché. Pour moy, qui ay leu quelques exhortations écrites de sa main, j'avoüe que j'y ay remarqué des transports si fervens vers la pieté, & des raisans si pressentes pour inciter à la vertu, que je me suis souvent écrié en moy-mesme: O Dieu que l'éloquence des Saints est differente de celle des Orateurs; celle-là ne cherche que le Salut des ames, celle-cy ne suit que son propre interest: la premiere ne travaille que pour la gloire de Dieu, & la derniere n'aspire qu'à la gloire du monde: Mais est-il possible qu'il puisse sortir un si méchant effet d'une si bonne cause, & qu'on tombe quelquefois dans le péché, en enseignant les pratiques de la vertu? Oüy sans doute, il arrive tous les jours: & comme les meilleures choses du monde deviennent les pires de toutes, quand elles sont corrompuës: il n'est rien de plus desagreable à Dieu, qu'un Prédicateur qui abuse de sa sainte parole. C'est

un insolent, qui porte l'impieté jusque dedans le Sanctuaire; c'est un méchant, qui touche aux mysteres sacrés avec des mains profanes, & qui se sert des dons du saint Esprit, pour les sacrifier à ses interests, & sa vanité. Le Pere Ange, que l'amour de Dieu faisoit agir en tous ses desseins, ne prenoit jamais celuy de monter en Chaire, sans avoir demandé à Dieu la grace de croire, & de pratiquer ce qu'il vouloit enseigner. Aprés avoir produit un acte de foy, il prenoit souvent la discipline, ne pouvant s'imaginer, qu'un homme d'eust persuader la penitence aux autres, qui ne la pratiquoit pas luy-mesme. C'est ainsi qu'il marchoit sur les pas de son Maistre, qui disoit à ses Disciples: Je vous ay donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous m'avez vû faire: Et à dire les choses comme elles sont, l'on ne sçauroit naturellement donner ce qu'on n'a point, il faut qu'un Predicateur ait une foy vive, pour illuminer les infidelles; & qu'il soit embrasé de l'amour Divin, pour échauffer ceux qui l'écoutent. Les larmes sont plus éloquentes que les discours pour faire pleurer; & sans doute, les objets des choses nous touchent tout autrement que le recit qu'on nous en fait. Cette verité tirera

sa preuve de fruict que produisoient les Sermons du Pere Ange : La pieté qui paroissoit dans ses yeux, la simplicité de ses mœurs, la pureté de sa doctrine, & la saincteté de ses actions, donnoient tant de poids à ses raisons, & tant de force à ses discours, qu'il ne trouvoit point de cœurs à l'épreuve de ses persuasions. L'on peut dire avec verité, que sa penitence & ses discours ont bien conservé des Justes, & que sa vertu tenant de la nature des torrens, qui ne peuvent souffrir de bornes, s'est répanduë utilement sur ses Auditeurs pendant qu'il a vescu sur la terre. Mais il n'est pas besoin de m'arrester plus long-temps à déduire ce que personne ne peut ignorer en France; la Predication est une action publique, qui ne peut éviter l'éclat des loüanges, ou de la censure : voyons plûtost quelqu'une de ses actions singulieres ; comme elles sont d'ordinaire produites sans étude, & sans grande prémeditation, elles portent le caractere naturel de celuy qui les fait. Le mesme jour qu'il reprit l'habit, aprés qu'il eut disné au Refectoire ; ce mesme homme qui venoit de recevoir les visites des Princes & des Princesses, qui avoit quitté le plus grand domestique de la Cour, & la plus nombreuse suite de

Gentils-hommes, de Pages, de Laquais, entrant dans la cuisine avec les autres Religieux, se mit à laver la vaisselle de terre avec la même humilité, que s'il eust oublié la condition & la grandeur qu'il n'avoit quittée que depuis neuf ou dix heures. L'on me dira, qu'estant Capucin, il avoit fait le premier pas qui le menoit à tous les autres, & qu'il n'y a pas de quoy s'étonner, s'il faisoit ce que pratiquoient tous les Religieux. Je l'avoüe, mais cela n'empesche pas qu'une si grande chûte: du dais à la cuisine, n'étonne ceux qui le voyent dans un estat si éloigné de celuy qu'il vient de laisser. Par ce commencement l'on peut juger de la suite de son humilité; Et pour écrire toutes les marques qu'il en a données jusqu'à sa mort, il faudroit faire un journal de toutes les actions de sa vie.

Un jour entr'autres, que l'hyver estoit extraordinairement rude, que la Seine estoit toute gelée, & que la neige couvroit la terre, revenant de consoler des prisonniers, il avisa des pauvres étrangers au bout du Pont S. Michel, qui avoient fait un petit feu, pour attendre avec moins de peines les charitez des passans: Cet objet luy remettant devant les yeux la conformité qu'il avoit avec eux, tant

par le froid qu'il souffroit que par la pauvreté dont il faisoit profession, il s'approcha de cette miserable troupe, & préfera le petit secours de leur feu dans l'extréme douleur que le froid luy causoit aux pieds qu'il avoit tout glacez, à celuy qui eust pû tirer d'une infinité de maisons, dont il fuyoit l'entrée, tant il craignoit qu'on le prist encor pour le Duc de Joyeuse déguisé en Capucin. Là, oubliant sa propre incommodité, il se mit à consoler ces mal-heureux, les exhorta à souffrir leurs maux avec patience pour l'amour de Jesus Christ, leur découvrit les richesses cachées sous la pauvreté, & leur apprit qu'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, ne craint ny les glaces, ny les neiges, ny les miseres, ny la mort. Sans mentir, il se trouve rarement de pareils Predicateurs, il faut conclure que la grace avoit allumé un grand feu dans son ame, pour le rendre si indifferent aux rigueurs de l'hyver. Mais quiconque pourra comprendre l'amour qu'il avoit pour le Ciel, ne s'étonnera point de ce qu'il a fait sur la terre. Un si grand acte d'humilité, sous laquelle il pensoit cacher sa qualité & sa naissance, fit un effet tout contraire à celuy qu'il en attendoit, car le bruit s'en épandit par tout

Paris, & l'on dist que le Pere Ange avoit évité les maisons de ses amis, & que le Duc de Joyeuse s'estoit chauffé en plein carrefour avec les gueux.

Quelque-temps aprés qu'il eut répris l'habit, ses Superieurs trouverent à propos de le r'envoyer à Tholose, & luy-mesme le souhaitta, pour faire amande honorable au mesme Convent, lequel il avoit laissé, lors que la Province eut besoin de son secours. Le respect & l'affection que la Ville portoit à sa Maison, & le souvenir des biens que la Province avoit receus de luy pendant qu'il en estoit Gouverneur, obligerent tous les Corps de luy aller au devant, & de luy rendre ce qu'ils pensoient luy estre dû. Mais comme il n'avoit point de plus grands ennemis que les honneurs du monde, il eut de si bons espions pour estre averty de ceux qu'on luy préparoit, que s'estant arresté dans un méchant village plus long-temps qu'il n'estoit de besoin, il laissa venir l'entrée de la nuict, afin de faire la sienne dans Tholose pendant son obscurité : si bien que s'estant détourné de son chemin, il se fit conduire au Convent des Capucins, sans estre rencontré, ny apperceu de personne ; & par là il évita ce qu'il craignoit de voir

Le jour suivant les principaux Magistrats furent avertis ne l'adresse qu'il avoit euë à fuir leur rencontre ; mais cela n'empécha pas que les mesmes Corps ne continuassent dans le dessein qu'ils avoient eu de l'honorer. Venans donc au Convent pour luy faire le reverence, & le haranguer, ils le trouverent au jardin, servant des maçons, & portant du mortier sur ses épaules. Le pere les ayant apperceus avec leur pompe & leur appareil, alla civilement à leur rencontre, les salüa avec une humilité Religieuse ; & aprés les avoir écoutez, leur dist qu'il recevroit toûjours avec joye l'honneur qu'ils luy faisoient, de le conserver dans leur souvenir & dans leur amitié, pourveu qu'ils oubliassent le Duc de Joyeuse, pour le traiter comme le Pere Ange Capucin : qu'en l'état où il estoit pour le reste de sa vie, il n'avoit rien plus à leur offrir que ses prieres, pour leur repos & leur conservation ; & qu'il les remercioit des peines qu'ils avoient prises pour un pauvre Religieux, qui n'avoit plus besoin que de leurs charitez. Toute la Troupe demeura satisfaite de sa civilité, mais elle fut affligée du changement de sa condition ; & quelqu'un voulant l'engager dans une plus

longue conversation, il la rompit par son silence & par sa retraite, qu'il ne fit que pour retourner plûtost au service des maçons, que les harangueurs luy avoient fait quitter. Il est aisé à s'imaginer combien cette rencontre causa de divers sentimens dans les conversations de la Ville, & comme un chacun s'établit juge des actions d'autruy de son propre mouvement, & sans autorité; les uns plaignoient une si grande chûte, les autres blâmoient sa retraite dans le Convent dont il estoit sorty avec honneur, & en seureté de conscience; & les autres plus éclairez, & moins politiques, admiroient une si grande resolution: & préſageoient déja par la saintеté de sa vie, le bon-heur dont il joüiroit un jour dans le Paradis.

CHAPITRE XXIV.

Vn Gentil-homme nourry autrefois son Page, le fait coucher dans une étable, & luy refuse du pain. Il le reconnoît, & le convertit en la Foy Catolique, en visitant les Convens de Picardie comme Provincial.

LE grand merite du Pere Ange ne luy permit pas de faire un long sejour à Tholose: Le Chapitre l'ayant éleu Pro-

vincial, le r'envoya au Convent de saint Honoré, comme au centre de la Province, pour de là commencer à faire ses visites dans tous les lieux soûmis à sa jurisdiction. Un jour, pendant qu'il visitoit les Convents de Picardie, durant l'Hyver, la nuict l'ayant surpris à la campagne, & ne sçachant où la passer, il fut contraint d'aller dans une maison de Gentil-homme, qui se trouva sur sa route, pour y demander charitablement le couvert: Dieu permit qu'il rencontra le Maître du logis à la porte, & son mal-heur voulut qu'il fust accompagné de son Ministre, estant fort opiniâtre Huguenot. Le Pere le supplia au nom de Jesus-Christ de luy faire la charité. Le Huguenot luy répondit fort incivilement, qu'il n'avoit point accoûtumé de recevoir de pareils hostes; & le Pere pressé de l'heure & de la lassitude, ayant redoublé ses prieres avec une humilité digne de son habit, le Ministre bien reposé, & qui peut-estre n'avoit ny faim ny soif, ajoûtant le mépris au refus du Gentil-homme, se mit à le railler avec insolence; mais ne trouvant aucune aigreur dans ses reparties, il eut honte de sa propre brutalité, & laissant le Gentil-homme avec les Peres, entra dans la

maiſon pour attendre le ſuccez de cette avanture. Cependant le Pere, qui à peine ſe pouvoit ſoûtenir, jugeant bien qu'une longue converſation ne luy ſeroit pas, luy diſt pour la troiſiéme fois, qu'il le conjuroit au nom de Dieu, de luy donner le couvert & à ſon Compagyon juſqu'au jour, ajoûtant qu'ils ne luy apporteroient aucune dépenſe, ny aucune incommodité. Ce Gentil-homme, qu'un zele indiſcret produit par une fauſſe creance avoit pouſſé juſqu'à l'inhumanité, ne pût enfin ſoûtenir l'humilité du Pere Ange; & luy montrant de la main une vieille étable à demy découverte, où l'on ne mettoit plus de moutons, luy diſt qu'il y allât paſſer la nuict. Comme il traverſoit la court pour prendre ce beau logement, il entendit le Miniſtre qui appelloit le Gentil-homme par ſon nom: Tout-à-l'heure r'appellant ſa memoire, il ſe ſouvint qu'il avoit eu un Page dans ſa jeuneſſe qui portoit ce meſme nom, & l'idée du Gentil-homme luy revenant dans l'eſprit, il ne douta plus que ce meſme homme qui le traitoit ſi brutalement n'eut eſté ſon domeſtique. Cette circonſtance, bien loin de l'affliger, ne fit qu'augmenter ſa joye. Si-tôt qu'il fut entré dans l'étable, il ſe

se jetta à genoux pour offrir à Dieu cette mortification ; & sa priere estant achevée, il dist à son Compagnon ; Mon Pere, demeurez d'accord que nous sommes bien obligez à la bonté de Jesus-Christ, qui nous donne tant de conformité avec luy, ne sentez-vous point comme moy, une secrette consolation, de vous voir logé comme il l'estoit lors qu'il vint au monde, de souffrir la lassitude, le froid, la faim, & le mépris? Mais vous diray-je de plus, que ce mesme Gentil-homme qui nous refuse une chambre & du pain, a esté mon Page au sortir du College de Navarre, & que je l'ay reconnu aussi-tost que je l'ay oüy appeller par son nom? En vérité je pourois dire ce que Jesus-Christ disoit à la Croix, en faveur de ceux qui luy donnoient la mort ; Seigneur, pardonnez-luy, il ne sçait ce qu'il fait. O mon Pere! repliqua son Compagnon ; quel inconvenient trouveriez-vous de vous faire connoître? Pourquoy ne l'empeschez-vous pas de commettre une si grande ingratitude envers vous? Et quand cette consideration ne vous toucheroit pas, que n'avez-vous plus de soin de vostre propre santé? Vous en devez compte à toute la Province, puis qu'elle est soumise à vostre visite. Non

non, reprit le Pere Ange, mon Pere, ne perdons pas une si belle occasion d'imiter JESUS-CHRIST; Je n'ay point de plus grands ennemis que ceux qui me connoissent pour ce que j'ay esté, & qui ne me traitent pas pour ce que je suis: ce m'est un grand bon-heur, de voir qu'un Heretique se divertisse en pensant me donner de la peine; & je serois bien marry de l'affliger, en luy faisant connoistre la faute qu'il a commise, assurez-vous que rien ne se fait que par l'ordre de la Providence, il est encor un million d'hommes plus mal logez que nous: Et si un soldat pour sa simple paye, passe la moitié de sa vie à coucher dans les tranchées, ou à camper au milieu d'un champ, exposé à toutes les rigueurs du temps, n'ayant que le Ciel pour couverture; & ce qui est de plus déplorable, plus en risque de perdre son ame, que de perdre la vie: avons-nous dequoy nous plaindre de nostre fortune? Croyez-moy, mon Pere, la patience est une vertu bien commune; & je ne tiens pas qu'il faille un grand effort de raison pour la pratiquer, puis que les plus stupides la reçoivent des mains mesmes de la nature: Mais lors que nous élevons nostre esprit au motif qui nous y porte, & à

l'exemple de Jesus-Christ, qui nous la donne: J'avouë que rien ne me paroist insupportable, & que je ne trouve que le seul peché qui merite le nom de mal, achevons la nuict avec cette sainte meditation, nous la trouverons courte & heureuse; & nous aurons demain matiere de remercier Dieu du repos qu'il nous aura donné. Ce saint homme semblable à l'Abeille qui amasse le miel sur les plantes les plus ameres, sentit enfin un doux sommeil se couler dans ses yeux, couché sur un peu de vieille paille à demy pourrie, & son imagination fut remplie de tant d'agreables idées pendant son repos, qu'il a depuis avoüé n'avoir jamais passé une si douce nuict. Enfin le jour parut par le toict de l'étable, & aprés avoir fait plusieurs actes d'adoration, & de reconnoissance envers Dieu, il partit avec son Compagnon sans voir son hoste; & reprenant son chemin, il fut rencontré d'un Gentil-homme, qui le reconnut pour l'avoir veu dans le monde, & avoir nouvellement assisté à ses Sermons. Ce Gentil-homme ravy d'une si heureuse rencontre, met pied à terre, le saluë, & le supplie de prendre son logis, qu'il luy dist n'estre qu'à un quart de lieuë. Mais le Pere Ange le remercia de sa cha-

rité, & s'excuse sur la necessité de poursuivre son chemin. Le Gentil-homme, hors d'esperance d'obtenir ce qu'il demandoit, luy dist galamment: Mon Reverent Pere, si j'avois receu l'honneur que vous avez faitàmon voisin, où je crois que vous avez couché, j'aurois eu bien de la peine à vous laisser partir à pied, & si matin; mais je m'en vais le voir, pour luy en faire des reproches. Au contraire, Monsieur, repliqua le Pere Ange, je vous seray bien obligé, si vous me faite la grace de le remercier de ma part, du bon traitement qu'il nous a fait, & de la charité qu'il a euë de nous loger, l'assurant que je prieray Dieu qu'il l'en recompense. Ce petit Dialogue achevé, le Pere poursuivit son chemin, & le Gentil-homme en moins de rien arriva chez le Huguenot. En entrant dans sa chambre, il le trouva avec son Ministre qui s'achevoit d'habiller, & l'ayant salué, il luy dist, qu'il venoit de rencontrer le Pere Ange de Joyeuse avec un autre Capucin, qui l'avoit prié de luy rendre graces de la bonne reception qu'il leur avoit faite. Comment, reprit le Huguenot tout étonné, quel Pere Ange? Celuy, dit le Gentil-homme, qui s'apelloit le Duc de Joyeuse avant qu'il eust pris l'habit de

Capucin, que nous avons vû Mareschal de France, & Gouverneur de Languedoc. Vous-vous mocquez, repliqua le Huguenot; point du tout, dit le Catolique, je le connois fort bien, pour l'avoir vû mille fois dans l'une & l'autre condition. A cette repartie, le Huguenot tout interdit; O Dieu! s'écria-t'il, qu'elle brutalité ay-je fait, je le gouspillay hier comme un miserable, & je l'ay fait coucher dans une étable sans luy donner un morceau de pain, ny un verre d'eau, & cependant j'ay esté nourry son Page. Monsieur, dite-moy s'il est bien loin, & souffrez que je prenne vostre cheval, pour luy aller demander pardon, à même temps il sortit, monté à cheval, & suivant l'enseignement que le Catolique luy donna, il pousa à toute bride jusqu'à ce qu'il eust rencontré le Pere Ange, qui marchoit assez doucement, son Chapelet en une main, & son bâton à l'autre. Le Capucin qui suivoit derriere, entendant le bruit du cheval, & ayant apperceu cét incivil Gentil-homme qui couroit aprés eux, saisy de frayeur, cria au Pere Ange; Mon Pere, voicy nostre mauvais hoste sur nos épaules, je crains fort qu'il ayt quelque méchant dessein: Mais le Pere se retournant sans

émotion, luy répondit. Et bien, mon Pere, attendons-le, & voyons ce qu'il nous veut, nous sommes en sureté, puis que nous marchons sous les ordres de nostre Obedience, & sous la protection de JESUS-CHRIST. A peine se fut-il tourné & réjoint son Compagnon, que le Huguenot se jettant à ses pieds, luy dist: Monsieur, j'ay fait une si grande faute, que je ne viens pas vous en demander pardon, mais bien vous supplier de m'en vouloir punir. Le Pere Ange accourut pour le relever; mais s'opiniâtrant à demeurer à genoux, il poursuivit: Je vous puis dire, que je ne reconnoissois plus mon Maistre dans l'habit que vous portez: mais en quelque maniere que vous soyez, j'ay eu l'honneur d'estre vostre domestique, & je meurs de honte de vous avoir traité si brutalement. Monsieur, repliqua le Pere, en le relevant avec sa douceur ordinaire, ne vous repentez-pas de m'avoir traité en serviteur de Dieu, l'habit que vous me voyez, & qui vous a empéché de me reconnoistre, vous apprendra que je ne suis plus du monde, & que je l'ay quitté pour suivre Jesus-Christ: il a passé plusieurs nuicts plus mal à son aise que je n'ay esté chez-vous, & je le remercie de tout mon cœur, de la grace que

vous m'avez faite. Ha ! Monsieur, repliqua le Huguenot, je ne devois pas attendre de vous une telle réponse : Mais puis que vostre vertu surpasse encore ma faute, je vous conjure de retourner, & de me faire l'honneur de venir commander absolument dans une maison, où vous avez esté si indignement receu. Je ne vois que ce seul moyen pour reparer ma faute en quelque façon, & si vous ne m'accordez cette grace, je ne guériray jamais de ma douleur. Monsieur, luy repartit le Pere Ange, je ne suis point en pouvoir de vous en faire, mais vous m'en pouvez accorder une, que je vous demande au nom de Jesus-Christ ; pensez au mal-heureux estat où l'Heresie vous a reduit, ne vous laissez plus tromper aux persuasions de vos Ministres ; ce sont des aveugles qui en conduisent d'autres dans le precipice : je ne suis pas en estat de vous ouvrir les yeux, si le saint Esprit ne vous inspire, les raisons humaines ne guériront point vostre erreur : Mais si mon habit vous a fait m'éconnoistre ma premiere qualité, je prie nostre Seigneur Jesus-Christ qu'il vous fasse oublier vostre Heresie : Voyez la difference qu'il y a entre la profession que je fais, & la vie que vous menez ; &

entre les conſeils Evangeliques que je ſuis, & que je ſuivray toûjours avec la grace de Dieu, & la Doctrine qu'on vous enſeigne. Croyez-moy, Monſieur, l'Evangile eſt fauſſe, ou vos Miniſtres vous trompent : Ce n'eſt pas reformer l'Egliſe, que d'en oſter ce qu'elle a de plus ſaint, & de plus conforme à la vie de Jeſus-Chriſt : Il nous enſeigne qu'il faut tout quitter pour porter ſa Croix, & l'on vous prêche que les bonnes œuvres ſont inutiles au Salut, & que les mortifications ſont ridicules, & que la diſcipline n'eſt que pour les deſeſperez : Il a établi un Chef viſible dans ſon Egliſe, & l'on vous aſſure qu'il n'en faut point reconnoiſtre : Il promet l'infaillibilité à ſaint Pierre & à ſes Succeſſeurs, comme Chefs de ſon Egliſe, & vos Miniſtres y trouvent de l'erreur ; ils combattent la pureté de ſa Doctrine, pour vous empêcher de vous faire inſtruire par ſes veritables Docteurs : Mais, mon cher frere, il eſt temps que vous ayez pitié de vous-meſme. Helas ! ajoûta-t'il, les larmes aux yeux, ne rendez pas inutile le Sang que Jeſus-Chriſt a verſé pour vous ſauver : Penſez-vous que tant de grands Saints qui ont marché ſur ſes pas, les uns abadonnans les honneurs & les richeſſes,

& les autres en souffrans les plus cruelles morts, que pouvoient inventer les bourreaux, ayent eu moins de lumieres que vos Ministres; ou que l'Eglise universelle ait erré l'espace de plus de quinze cens ans, jusqu'à ce que Calvin l'ait reformée? Mon cher frere, poursuivit-il en l'embrassant, si je n'ay pas fait vôtre fortune dans le monde, souffrez que je contribuë à vostre Salut aprés l'avoir quitté; & je vous promets de prier Dieu de toutes mes forces, pour luy demander vostre conversion. Lecteur, c'est icy que tu peux crier miracle, puis que je t'apprends qu'une conversation d'une demie-heure tira d'erreur un homme, qui avoit passé toute sa vie dans l'aveuglement. Le saint Esprit donna tant de forces aux paroles du Pere Ange, que semblables à un torrent qui renverse les bastimens, & déracine les plus grands arbres, elles enleverent l'Heresie de Calvin, de l'esprit de ce Gentil-homme, dans lequel elle avoit jetté de profondes racines. Son cœur ne peut resister aux mouvemens de la grace que nostre Prédestiné obtint par ses prieres: Et le Gentil-homme se jettant à ses pieds pour la seconde fois, protesta les larmes aux yeux, de ne passer point la semai e sans

abjurer son Heresie, & embrasser les veritez de la Foy Catolique. Il executa ce qu'il avoit promis : & le Pere Ange tous les jours de sa vie en rendit graces à Dieu.

Sans mentir je ne puis faire reflexion sur cét évenement, sans admirer les effets de la Providence : elle va à ses fins par d'étranges détours, & nous fait bien connoître qu'à l'exemple du Pere Ange, il s'y faut toûjours laisser conduire : qui eust jamais pensé, que sa patience, & la brutalité d'un Gentil-homme, eussent donné lieu à une si grande conversion ? & que ce mesme homme qui alloit demander pardon à son Maistre, de l'indignité qu'il avoit commise, eust trouvé celuy de tous ses crimes, & quitté son Heresie ? Mais tout n'est-t'il pas admirable dans la conduitte des Saints ? Combien en a-t'on vû qui ont converty à la Foy leurs propres bourreaux ? Et combien l'Eglise nous en propose-t'elle qui sont devenus victimes après avoir esté Sacrificateurs ? J'avoüe que ce sont autant de miracles, qui ne sont guére moins dignes de nostre étonnement, que si nous voyons ressuscitez des morts.

CHAPITRE XXV.

Son austerité de vie. Peinture de sa maniere d'agir dans la Religion. Il assiste le Duc de Montpensier son Gendre à la mort. Il s'embarque à Marseille pour Rome. Il sauve deux fois la Galere du Naufrage par ses prieres. Les honneurs qu'il reçoit en arrivant à Rome.

LA vertu du Pere Ange estant de la nature du feu, ne cessoit jamais d'agir, quoy qu'il eust pour principal objet de ses visites, le reglement & la bonne discipline des Convents de sa Province, il ne privoit jamais les lieux qui se trouvoient sur sa route, de ses salutaires instructions. Sa charité s'étendoit sur les pauvres gens des champs, il les catechisoit dans les grands chemins, il les consoloit dans leurs maisons, & les instruisoit dans les Eglises Paroissiales : Mais lors qu'il estoit arrivé dans les Convents, il faisoit des exhortations à ses freres si pleines de zele & de charité, qu'il sembloit porter les flâmes du saint Esprit sur sa langue, & les envoyer dans les cœurs par ses paroles. Sa reputation, & le rang qu'il avoit tenu dans le monde, que personne ne pouvoit effacer de sa memoire,

obligeoit les bienfacteurs de son Ordre à redoubler leurs charitez aux Capucins, peur leur donner moyen de le bien recevoir. Mais bien loin de se réjoüir de ses avantages, il ne voyoit jamais d'aprés extraordinaires sans en ressentir du chagrin. Estant dans un des Convents de sa Province, le Gardien qui l'honoroit avec admiration de sa vertu, le soir mesme qu'il fut arrivé, prit un soin particulier de rendre sa portion beaucoup meilleure que celle des autres, tant pour luy marquer plus de déference & de respect, que pour rétablir un peu ses forces, ayant ce jour-là fait beaucoup de chemin sans avoir mangé. Le Pere Ange prit sa place au Refectoire, & pour tout mets, il ne mangea qu'un peu de pain & de sallade, sans toucher aux viandes qu'on luy avoit servies. Les tables estans levées, & les prieres achevées à l'ordinaire, le Gardien prit la liberté de luy dire, que puis qu'il donnoit à ses freres de si bonnes instructions, dont la memoire demeureroit éternellement comme un saint monument de sa pieté, tout l'Ordre ayant un interest notable en sa conservation, il ne se pouvoit empécher de l'avertir, qu'un peu de pain & de sallade n'estoient pas une nourriture suffisante pour un homme qui

avoit fait dix lieuës à pied sans manger, & qu'il le suppliot de menager mieux une santé si precieuse à tous ses freres, & si necessaire au gouvernement dans lequel Dieu l'avoit appellé. Le Pere Ange luy répondit avec un visage riant : Il me suffit, mon Pere, de soûtenir la nature, & de m'empécher de mourir : Le moyen de la soûmettre, est de ne la flatter pas ; & pour fortifier le party de nostre raison, le secret est de l'affoiblir : croyez-vous qu'un Provincial qui veut précher les mortifications de nostre Regle, ait droit de faire bonne chere, & qu'il puisse bien faire observer ce qu'on luy voit si mal pratiquer ? Non, non, il ne doit pas estre comme une cloche qui sonne les heures du Service, & qui n'y assiste jamais ; je suis Capucin indigne comme le moindre de tous nos freres ; & la seule difference qui est entr'eux & moy, est que je leur dois l'exemple & l'instruction : Je n'ay point plus de part aux aumônes que le plus simple Religieux, traitez-moy comme les autres, si vous voulez que je me loüe de vostre charité. Je serois obligé de faire un volume qui ne finiroit point, si j'écrivois en détail les mortifications qu'il a pratiquées ; il suffira, Lecteur, que je t'en laisse une idée generale, pour passer

aux autres points de sa vie, & arriver à son heureuse mort. Il avoit tant d'amour & de respect pour sa Regle, qu'il la lisoit tous les jours, & qu'il en pesoit jusqu'aux moindres mots. Jamais il ne se dispensoit de l'Office du Chœur, quoy que sa qualité de Prédicateur l'en dût excuser sans scrupule. Les voyages ne l'empeschoient point de jeusner aussi exactement, que s'il n'eust point travaillé : il prenoit la discipline presque tous les jours; & lors qu'il se souvenoit des delices de sa vie passée, il châtioit sa chair avec tant de rigueur, qu'il la reduisoit tout en sang. Son humilité estoit sans exemple, non seulement dans la pratique des derniers & plus abjects emplois de la Maison, mais encor dans l'opinion qu'il s'estoit formée de son neant. Aussi ne craignoit-il rien au monde comme les lieux où il estoit connu ; il appelloit l'honneur qu'on luy rendoit, le Demon domestique dont il estoit toûjours persecuté. Sa patience estoit telle, qu'il sembloit estre insensible dans les plus grands mal-heurs : Il ne se contentoit pas de recevoir les afflictions & les incommoditez de la vie sans murmurer, mais il en faisoit ses plus cheres delices, & lors que sa Regle donnoit quelque relasche à ses mortifications, il

s'imposoit luy-mesme de rudes Penitences. Sa pauvreté ne cedoit en rien à ses autres vertus ; elle avoit une telle liaison avec sa patience, qu'on n'a jamais vû de divorce entr'elles. L'on ne peut point dire qu'il la souffroit constamment, ce seroit mal exprimer la nature de son action ; disons plûtost qu'il l'aymoit avec tant d'ardeur, qu'il l'avoit preferée aux plus grandes fortunes ; & si l'on admet la constance avec elle, ce ne peut estre que dans le continuel usage qu'il en a fait jusqu'à la mort. Je ne sçay si je me dois souvenir de sa chasteté, puis qu'il avoit éteint en luy tous les sentimens humains & que n'ayant plus l'usage de ses yeux que pour regarder le Ciel, il n'avoit plus de cœur pour les creatures de la terre. Concluons enfin ce portrait par son obeïssance, & admirons la profonde soumission d'un grand Seigneur, qui avoit commandé à tant de milliers d'hommes ? Voyons-le reduit à baiser les pieds à un simple Religieux, à recevoir à genoux les ordres de ses Superieurs, à changer de climat, à traverser des montagnes couvertes de neiges, & à renoncer à sa propre volonté. Mais tant d'éminentes vertus ne produiront-elles rien d'extraordinaire ; Et cette admirable vie demeure-

ra-t'elle cachée sous un pauvre habit de Religieux. Les Oraisons si ferventes & si longues, les meditations presque continuelles, qui tenoient toûjours son esprit uny avec Dieu, & les extases où il a esté tant de fois ravy, tant de soupirs, & tant de larmes qu'il a versées pour de legeres imperfections, n'établiront-elles point l'estime de sa saincteté parmy ses freres; oüy sans doute, l'on luy fera justice, son Ordre le va considerer comme le plus grand ornement qu'il ayt jamais eu. Aprés avoir esté Gardien & Provincial de Paris, il va estre Définiteur Custode, Définiteur General; & si la mort ne l'en eust empeschè, il fust devenu le Chef d'un si saint & si venerable Corps.

Aprés avoir passez plus de sept ans dans la pratique de sa Regle, depuis qu'il eut repris l'habit, & donné une infinité de marques de sainteté; Dieu voulut mettre sa constance à une nouvelle épreuve par une affliction qu'il luy envoya peu auparavent qu'il fust obligé d'aller à Rome au Chapitre general. Le Duc de Montpensier attaqué de long-temps de pulmonie, tomba enfin dans une telle extrémité, que les Medecins jugerent son mal incurable, quoy qu'il n'eust que trente

cinq

cinq ans. Ce Prince averty du danger où il estoit, resolut de mettre ordre aux affaires de sa conscience, & envoya prier le Pere Ange, dont il avoit épousé la fille, comme nous avons dit, de le venir assister dans un si pressant besoin. Le Pere se rendit auprés de luy, avec toute la diligence qu'il luy fut possible; & aprés l'avoir consolé durant quelques jours, le voyant sur le point de mourir, il l'y resolut sans peine, & luy inspira des mouvemens si saints de pieté, de repentir, & d'amour de Dieu, qu'il rendit son ame tranquillement entre ses bras.

Mort du Duc de Montpensier entre les bras du P. Ange.

Cette mort qui affligea le Roy, & qui causa des larmes à toute la France, ne trouva pas le cœur du Pere Ange tout à fait insensible à la douleur; la vertu qui avoit étouffé en luy les sentimens des choses du monde, n'avoit pas éteint son bon naturel, mais quoy qu'il regrettast la perte d'un si grand Prince, dont le merite égaloit la naissance, il luy donna plus de prieres que de larmes; & aprés luy avoir rendu les derniers devoirs, il s'appliqua à soulager la douleur de la Duchesse sa fille, qui eut besoin de toute sa vertu pour supporter une si grande affliction. Le Prince en mourant ne laissa qu'une fille unique heritiere de son nom, & de sa

fortune. La Ducheſſe de Montpenſier ſa mere, l'éleva avec tant de ſoins & de tendreſſe, qu'elle luy inſpira toutes les vertus de ſa famille. Quelques années aprés ſon veufvage, elle épouſa le Duc de Guyſe, & eut la ſatisfaction de voir encor ſortir d'elle quatre illuſtres & genereux Princes, & une incomparable Princeſſe du ſang de Lorraine. Mais le Ciel, pour recompenſer ſes vertus, adjoûta à ce premier bon-heur celuy de voir Madamoiſelle de Montpenſier mariée à Gaſton, fils de France & Duc d'Orleans, duquel Mariage eſt ſortie S. A. R. Madamoiſelle, qui fait aujourd'huy l'ornement de la Cour, la gloire du Sang Royal, & la merveille de noſtre ſiecle. La naiſſance ne voit rien aux deſſus d'elle, que les Couronnes fermées, ſa vertu ne trouve rien qui l'égale, ſa beauté qui luy ſoit comparable, & ſon eſprit qui ne ſoit au deſſous de luy. Mais remettons le Panegyrique d'une ſi grande Princeſſe à un autre temps, puis qu'il merite un volume entier, & ſuivons ſon grand Ayeul à Rome où il fut envoyé, eſtant Provincial pour la ſeconde fois, pour aſſiſter au Chapitre qui luy donna la Charge de Définiteur General de ſon Ordre.

Madamoiſelle de Montpenſier épouſe Gaſton, fils de France & Duc d'Orleans.

Il ne pût partir qu'aprés les Festes de Pasques, ayant esté retenu par la maladie, par la mort, & par les Obseques du Duc de Montpensier; & d'autant que les chaleurs commencent en Italie dés l'entrée de May, & qu'elles y sont souvent mortelles pour les étrangers qui voyagent, avec l'incommodité qui suit toûjours les Capucins, le Roy ne l'ayant pû obliger à se servir d'un Carosse jusqu'en Provence, le resolut de monter sur une Galere qu'il luy fit preparer à Marseille, pour le conduire jusqu'à Civita-Vecchia, qui n'est qu'à une journée de Rome. Le Pere accompagné de plusieurs Capucins estant embarqué, ne fut pas si-toft en mer, qu'il eut les vents mal favorables; mais ayant une bonne Chiourme, le Capitaine de la Galere s'opiniâtra de poursuivre son chemin; & faisant ramer les Forçats, la Galere gagna enfin la riviere de Genes; mais la tempeste s'éleva avec tant de furie, qu'il fallut couper les Mats, jetter le Canon dans la mer, & n'esperer plus de Salut que de Dieu. La fortune, la violence de l'orage avoit rendu les passagers malades à l'extrémité; & les Forçats, quoyque plus accoûtumez à de pareils accidens, se trouvoient si étonnez, que les rames leur tomboient des mains; &

quoyque les Comites les traitaſſent avec leur rigueur ordinaire, ils ſouffroient plûtoſt la faim que le travail. Enfin le Vaiſſeau toucha deux fois ; le Pilote s'écria, que tout eſtoit perdu, l'image de la mort paroiſſoit déja deſſus les viſages des paſſagers ; Mais le ſeul Pere Ange, regardant le danger ſans effroy, ſe jetta à genoux au milieu du Courcier ; & levant les mains & les yeux au Ciel, s'écria tout haut : Seigneur, dans l'orage comme dans le calme, nous n'eſperons qu'en voſtre miſericorde ; ſi nos crimes ont irrité voſtre Juſtice, que nos larmes arreſtent voſtre colere, ou s'il faut une victime, prenez-moy pour ſauver mes freres, ſainte Vierge, puis que vous eſtes l'Eſtoille de la mer, intercedez pour nous, & ſauvez cette mal-heureuſe troupe pour publier voſtre ſecours, & loüer éternellement Jeſus-Chriſt noſtre Seigneur. Il n'eut pas ſi-toſt achevé ſa priere, que la Galere demeura comme immobile au milieu des flots, & qu'un coup de vent qui arriva contre toute eſperance, l'éloigna du rocher, où elle s'alloit infailliblement briſer. Peu-à-peu les vents molirent, les flots s'abaiſſerent, la mer devint moins émeuë, & la tempeſte ſe calma. La fuitte de l'orage ramena la joye des paſſagers,

& rendit le cœur aux Comites & aux Forçats. Le calme permit qu'on redreſſaſt les Mats, & qu'on remit les voiles aux Anthennes; un frais s'éleva tout-à-l'heure, la Chiourme ſecouruë d'un vent favorable fit une paſſe-vogue; & enfin dans peu de jours le Pilote apperceut la coſte d'Italie, & ne ſe viſt plus éloigné de terre, que de cinq ou ſix mil. Mais ſur le poinct d'arriver au Port, la Galere ayant vent derriere, il s'enleva un autre de terre ſi oppoſé, qu'elle ne faiſoit plus que tourner, ſans pouvoir aller ny en avant, ny en arriere; & le combat des vents & des ondes devint ſi violent, qu'à tous momens les vagues couvroient les Forçats, & que la Galere fut en eſtat d'eſtre ſubmergée. Pour lors la miſerable troupe de paſſagers rentrant dans leur premier effroy, & regardant le Pere Ange comme leur Ange tutelaire, s'écrierent, mon Pere, ſauvez-nous encore une fois, Dieu qui a déja exaucé voſtre priere, ne rejettera point celle que vous ferez. Le Pere Ange ſe jetta encore à genoux; & aprés avoir invoqué le ſaint Eſprit, & demandé le ſecours de la Vierge, comme s'il euſt eſté inſpiré de Dieu, il ſe leva ſur ſes pieds, & commanda au Demon au nom du Dieu vivant, de faire ceſſer le vent,

& de n'empécher plus cette Galere d'aller au Port. Etrange effet de la vertu d'un Saint : Sa voix fait cesser l'orage, & remporte une glorieuse victoire sur l'ennemy de sa vertu. La Galere fait sa route ; le vent semble luy donner des aisles ; & enfin elle entre dans le Havre, & met en seureté ceux que les prieres du Pere Ange avoient sauvez du naufrage.

A peine eut-t'il le loisir de sejourner deux jours à Civita-Vecchia, qu'il fut obligé de prendre la route de Rome, où les affaires de son Ordre l'appelloient ; & d'autant que le travail de la mer avoit rendu son Compagnon malade, il emprunta un Asne pour le porter, & luy-mesme prit le soin de le chasser, & de le conduire. Le bruit de la saintеté de sa vie, la consideration de sa Famille, & le rang du Cardinal de Joyeuse son frere, pour lors Doyen du Sacré College, donnerent envie à plusieurs Cardinaux, Prélats, & autres personnes de qualité, de luy rendre des honneurs qu'on ne fait point aux Capucins. Le jour qu'il devoit arriver, il sortit un grand Cortege de Caroſſes & de gens de condition, pour aller au devant de luy. Ils demanderent aux premiers qui s'avancerent, si le Pere Ange de Joyeuse estoit encor bien loin : leur

réponſe fut, qu'il venoit derriere avec d'autres Capucins, & qu'ils l'avoient quitté il n'y avoit pas deux heures. Peu de temps aprés le Pere Ange paſſa, chaſſant devant luy l'Aſne, ſur lequel eſtoit monté ſon Compagnon : Ces meſmes Seigneurs luy demanderent où eſtoit le Pere Ange, il leur répondit qu'il n'eſtoit pas loin, & marcha le plus vite qu'il pût pour n'eſtre point connu. Mais enfin les Capucins venans à la file, ils apprirent de ceux qui le ſuivoient, qu'il devoit eſtre déja bien avancé vers Rome, & que s'étoit un grand-homme avec une baguette à la main, de laquelle il conduiſoit un Aſne qui portoit un Capucin malade. Cét enſeignement leur fit incontinent juger qu'il avoit celé ſon nom, & marchans au trot, ils l'atteignirent avant qu'il fut entré dans les Faux-bourgs: Et aprés avoir mis pied à terre, chacun s'approche de luy pour luy faire compliment. Il les receut avec la civilité qui luy eſtoit naturelle ; mais ſon humilité ſe trouva à la gêne, & les honneurs qu'on luy rendit luy tinrent lieu de rudes mortifications. Comme il fut impoſſible aux Prélats de le faire monter dans leurs Caroſſes, il n'eut pas auſſi le credit de les obliger à y rentrer. De ſorte que ce grand nombre de perſonnes qua-

lifiéesle suivirent à pied jusqu'au Convent; & comme s'il fust entré à Rome en triomphe, le bruit de son arrivée y fut si grand, que les ruës estoient toutes pleines de peuple, pour le voir passer. L'estat où les Prélats l'avoient trouvé, ne servit pas seulement à les confirmer dans l'opinion qu'ils avoient de son humilité, mais encor à leur persuader, qu'il meritoit d'autant mieux les honneurs, qu'il prenoit plus de soin à les éviter. En verité il avoit raison de dire qu'ils estoient ses perseculeurs, puis qu'ils le suivoient par tout contre son intention; & si son ame n'eust esté bien confirmée dans la pratique des plus grandes vertus Religieuses, il auroit eu souvent prise avec la vanité. C'est une vapeur dangereuse qui monte souvent aisement au cerveau; Et sa nature est si étrange, qu'elle tire quelquefois son origine de son contraire : Aussi est-elle à craindre sur toutes les autres imperfections dans la vie devote. On l'a souvent vûë détruire le merite des vœux, des prieres, des jeûnes, & des autres austeritez : Et l'on ne peut nier, que celuy qui en écoute les loüanges avec plaisir, n'en ait déja receu toute la recompense qu'il meritoit.

CHAP.

CHAPITRE XXVI.

Le Pere Ange se fait aymer du Pape, & admirer dans le Chapitre General. Il est creé Définiteur General. Sa Sainteté le veut retenir pour estre de son Conseil, mais inutilement. Il part de Rome secrettement. Il reconcilie les Capucins exilez de Venise avec la Republique. Il rencontre le Duc de Savoye. Il tombe malade à Rivole. Il y meurt.

LE Pere Ange ne fut pas si-tost arrivé à Rome, qu'il y commença son sejour par la visite des lieux saints, aprés laquelle il fut baiser les pieds au saint Pere. Son humilité le fit prosterner jusqu'en terre; mais la reputation de sa vertu obligea sa Sainteté à le reveter & à luy donner sa main à baiser, comme il fait aux Cardinaux. Cét honneur fut suivy d'une conversation longue & familiere, dans laquelle le Pape trouva tant de charmes, qu'il luy donna sa bienveillance, aussi-bien que son estime, & ne cessa de luy en montrer les effets, pendant le sejour qu'il fit à la Cour de Rome, par les soins qu'il prenoit de l'envoyer souvent visiter, de le regaler de petits presens conformes à sa Profession,

& de luy donner de frequentes Audiances dans son Palais, aux heures reservées pour ses plus familiers amis. Les Cardinaux imiterent en cela le saint Pere, les Ambassadeurs des Roys luy rendirent visite, & generalement toute la Cour Ecclesiastique le traita avec estime & avec respect. Cét encens estoit deu sans doute à son merite, & d'autant plus que la fumée ne luy en plaisoit pas, cela estoit cause qu'il attendoit impatiemment l'ouverture du Chapitre General; à la fin duquel il esperoit avoir la liberté de retourner en France, & d'y passer le reste de sa vie dans la pratique de sa Regle. Enfin les Peres estans assemblez de toutes les Nations où il y a des Capucins; il fit paroistre son éloquence & son jugement, dans les occasions qui se presenterent de proposer, ou de dire son avis sur les propositions avancées par les autres Son employ acheva de pousser sa reputation par tous les coins du monde; l'on ne parloit à Rome que de la capacité du Pere Ange: les plus sensez admiroient sa prudence, les sçavans estoient estonnez de sa doctrine, & tous demeuroient d'accord de sa sainteté. Lors qu'il passoit par les ruës, chacun mettoit la teste à la fenestre pour le voir, quoy qu'il fust humble &

simple en toutes ses actions plus qu'aucun Religieux : la nature luy avoit donné un certain air de grand Seigneur, avec une taille majestueuse, qui ressentoit encore quelque chose de sa premiere condition. Au Convent, si-tost que les seculiers, qui le visitoient avoient pris congé de luy, les Provinciaux de toutes Nations cherchoient son entretien ; les plus employez luy proposoient leurs doutes, & il sembloit qu'ils le prissent pour l'Oracle de son Ordre, dont les réponses estoient infaillibles, & les décisions irrevocables comme des Loix. Cette grande suffisance l'accabla d'affaires pendant qu'il fut en Italie ; & sa bonté estoit si grande qu'il se prestoit à tous ses freres, & se privoit souvent des heures destinées à son repos. Son Compagnon l'avertissoit quelquefois d'avoir plus de soin de soy-mesme ; mais pour réponse ordinaire il disoit, que la charité estoit plus necessaire au Salut, que la santé ; qu'il consideroit la premiere comme une souveraine maistresse, & la derniere comme une simple servante ; qu'il estoit plus aisé de reparer les deffauts de la nature, que de conserver les avantages de la grace, & qu'estant au monde pour travailler, il n'en falloit perdre aucune occasion

pour le service de Dieu, & l'utilité du prochain: Mais quoy que les affaires le cherchaſſent de toutes parts, il n'en paroiſſoit point plus embaraſſé dans ſa converſation; ny plus chagrin dans ſon humeur. Son eſprit ſemblable au Soleil, éclairoit tout ce qu'il regardoit, & diſſipoit les difficultez comme des ombres ſans aucun effort. Le Chapitre enfin ne pouvant aſſez connoiſtre ſon merite, luy donna la Charge de Définiteur General de ſon Ordre, qualité qui ne voit rien au deſſus d'elle, que celle de General, & qui eſt bien ſouvent un degré pour y monter.

Le Pape eut deſſein de ſe ſervir de luy dans le gouvernement de l'Egliſe, & de l'aſſocier dans une Congregation établie pour les grandes affaires; mais luy qui voyoit qu'il ſeroit peut-eſtre forcé de changer un jour ſon Capuce à un Chapeau de Cardinal, & que la fortune qu'il avoit deux fois terraſſée en France, le vouloit encore attaquer en Italie par les charmes de ſes grandeurs, il pria le Cardinal de Givry, l'un de ſes meilleurs amis, de remontrer à ſa Sainteté, qu'ayant repris l'habit de Capucin pour la ſeconde fois, il ne ſouhaitteroit rien avec plus de paſſion, que de ſervir ſon Ordre dans l'em-

ploy que le Chapitre General luy avoit donné; que sa presence pouroit contribuer à l'établissement des Capucins en France, où le nombre des Convents n'étoit pas encor grand; que la Duchesse de Montpensier sa fille, nouvellement affligée de la perte du Duc son mary, avoit besoin de sa presence & de ses conseils; & que se trovant indigne de l'honneur que sa Sainteté luy faisoit, il luy seroit infiniment obligé, de luy permettre d'aller en France joüir du repos de sa solitude, sans le charger d'aucune autre affaire que de celle de son Salut. Les persuasions du Cardinal de Givry eurent tant de force sur l'esprit du Pape, qu'il consentit enfin à son retour en France; & dans la derniere Audiance qu'il luy donna pour prendre congé, sa Sainteté luy fit mil caresses, loüa hautement sa vertu en presence du General des Capucins, luy fit de nouvelles offres de ses faveurs & de ses graces, & luy presenta une grande Croix d'or pleine de Reliques, & deux Chappellets d'Agate, l'un pour la Duchesse de Montpensier sa fille, & l'autre pour Madamoiselle sa petite fille. Ce present luy fit de la peine à recevoir, il avoit juré une haine si irreconciliable avec tout ce qui ne sentoit pas la

pauvreté, que l'or, l'argent, & les choſes de prix, luy eſtoient autant de croix ; mais le General qui s'apperceut de ſon inquietude, & des mouvemens interieurs de ſon cœur, qui s'appliquoient par ſes yeux, luy commanda de les prendre, en luy diſant qu'il n'en eſtoit que depoſitaire, puis qu'il les devoit rendre eſtant en France, entre les mains de ſes enfans. Aprés qu'il eut fait ſes remercimens, baiſé les pieds à ſa Sainteté, & receu ſa benediction, elle luy conſeilla de s'en retourner à cheval, & de n'expoſer pas ſa ſanté aux grandes chaleurs qu'il faiſoit encor, & qui ſont ſouvent mortelles aux eſtrangers, le diſpenſant par-là de la rigueur de ſa Regle. Mais le Pere Ange ſupplia ſa Sainteté, de luy permettre de n'uſer pas d'une grace, dont il croyoit n'avoir aucun beſoin ; qu'il ſe ſentoit aſſez de reſolution & de force, pour entreprendre le voyage, comme il avoit déja fait, & qu'il prieroit Dieu tous les jours de ſa vie pour ſa Sainteté. Aprés qu'il eut pris congé, & qu'il ſe fut retiré dans le Convent, il paſſa encor quelques jours avec le General, pour conferer des affaires de l'Ordre, & former des reglemens pour la Police des Capucins de

France, de Lorraine, & de Flandre, qui estoient soûmis à sa direction. Les Cardinaux, les Prélats, & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité dans Rome, luy furent dire adieu, & il n'y eut personne qui ne se tint heureux de porter quelque chose qui vint de sa main, tant il avoit donné bonne opinion de la saincteté de sa vie. Le jour de son depart fut secret; car il eut avis qu'on le vouloit conduire hors de Rome, avec des honneurs plus grands encor que ceux qu'il y avoit receus en y entrant: si-bien qu'un matin à la pointe du jour, aprés avoir recommandé sa personne & son voyage à Dieu, embrassé tous ses freres, & receu la benediction de son General, il partit de la Ville, & s'en éloigna de plus de quinze mille. Par tous les lieux où il passoit, il deffendoit à ses Compagnons de dire qui il estoit; il fuyoit les maisons des Seigneurs, pour se cacher dans celles des pauvres Laboureurs, mais sa reputation estoit si grande par toute l'Italie, & le nom de Joyeuse si connu que tous ses soins ne peurent empescher qu'il ne receust en bien des lieux, des marques de l'estime & du respect qu'on avoit pour luy. Je ne trouve point qu'il luy soit rien arrivé de considerable jusqu'à ce

Le Pere Ange part de Rome le 10. Aoust 1608.

qu'il fust à Veniſe. Pour lors la guerre d'entre le Pape & les Venitiens avoit dépeuplé cette Ville-là d'un grand nombre de Religieux, à cauſe de l'interdit de ſa Sainteté, fulminé contre la Republique. Les Capucins en avoient eſté chaſſez pour avoir ſuivy l'exemple de quelqu'autres. Le Pere Ange, quoy qu'incertain ſi l'on l'y recevroit, ſe reſolut non ſeulement d'y aller, mais encor de travailler au reſtabliſſement de ſes freres exilez. Il ſçavoit qu'il y avoit laiſſé des amis conſiderables lors qu'il en partit, aprés y avoir étudié en Theologie, & le Cardinal de Joyeuſe ſon frere eſtant nommé du Roy, pour faire la Paix entre le Pape & cette grande Republique, comme il fiſt, luy donnoit eſperance d'y trouver les portes ouvertes. Il y alla donc avec ſa petite troupe de Capucins. Son nom leur ſervit de paſſeport, le Doge le receut avec beaucoup d'honneur & de civilité, & le Senat luy permit d'y ſejourner quelques jours, pendant leſquels il menagea ſi adroitement, & avec tant da prudence l'eſprit des principaux du Conſeil; qu'enfin il reconcilia les Capucins avec la Republique, laquelle ſans avoir égard au Decret ſolemnel, par lequel ils avoient

esté bannis, les receut dans les mesmes lieux qu'ils avoient abandonnez, à la priere du Pere Ange de Joyeuse, & au grand étonnement de toute l'Italie. Ceux qui sçavent l'Histoire de ce temps-là, & l'aigreur avec laquelle les Venitiens furent portez contre les Ecclesiastiques, qui avoient pris le party du Pape, n'auront point de peine à confesser, que cét accommodement ne tint quelque chose du miracle, & qu'il n'eust esté plus difficile à faire, que celuy dont le Cardinal de Joyeuse vint si glorieusement à bout: Car dans la negociation de la Paix generale, chacun des Partys n'avoit égard qu'à ses interests; Mais dans la reconciliation des Religieux, il falloit encor vaincre la colere du Senat, & l'obliger à rompre le Decret du banniſſement, qui fut si long-temps depuis continué dans sa force contre les Peres Jesuites. Sans doute, un tel coup ne pouvoit partir que de la main d'un Saint: aussi laissa-t'il dans Venise cette reputation; & l'on ne peut rien ajoûter à la veneration que la Republique eut pour luy durant le sejour qu'il y fit, ny au déplaisir qu'elle ressentit, lors qu'il fut obligé d'en partir. Ayant donc mis une heureuse fin à ce grand Ouvrage, en continuant son

chemin avec assez de peine & de fatigue, il arriva dans l'Estat du Duc de Savoye. Son dessein estoit d'éviter Thurin, pour n'estre pas obligé de rendre visite au Duc; mais en allant pour loger au Convent des Capucins de Madona dél la Campagna, qui n'en est qu'à une lieuë, il rencontra son Alteſſe à la chasse qui le reconnut, & s'arresta assez de temps à luy faire caresse, à luy demander des nouvelles de la Cour de Rome, de Venise, & de son voyage; & pour conclusion, le pria instamment de se reposer à Thurin, de ses longues fatigues. Le Pere s'en excusa sur les affaires qui le r'appelloient en France, & supplia son Alteſſe de luy pardonner, s'il ne pouvoit luy aller rendre ses devoirs. Le Duc n'ayant peu rien obtenir, luy dist en le quittant, qu'il le verroit le lendemain, comme il fit en effet, & aprés une longue conference, & des offres tres-civiles de tout ce qui estoit en son pouvoir, il le conjura de se souvenir de luy, comme de son parent dans ses prieres & ses sacrifices. Le jour suivant le Pere Ange prit la route de Rivole, qui n'est qu'à deux lieuës de Thurin, pour y arriver la veille de la Feste des Stigmates de saint François, qu'il destinoit à ses de-

votions & à son repos, avec dessein d'en partir le jour d'aprés, si-tost qu'il auroit dit la Messe. Il sembloit qu'à mesure qu'il approchoit de France, son impatience augmentât de la revoir; mais la Providence qui en avoit disposé autrement, voulut terminer ses peines, & mettre fin à une si sainte vie par une sainte mort. Le matin pendant qu'il celebroit la Messe, il fut pris d'une violente fiévre, qui à peine le laissa la liberté de l'achever. En sortant de l'Autel, il le fallut conduire à l'Infirmerie, d'où il ne partit plus qu'il n'eust rendu son ame à Dieu. Le Duc de Savoye averty de sa maladie, luy envoya ses Medecins, son Apotiquaire & ses Chirurgiens, & donna ordre à Rivole qu'il fust assisté dans tous ses besoins. A toute-heure venoit des gens de sa part pour apprendre de ses nouvelles, mais elles devenoient tous les jours plus mauvaises. Enfin lors qu'il se sentit défaillir, & qu'il vit la plus part de ses freres auprés de luy aprés Matines, pour employer utilement les derniers momens de sa vie, il leur dist avec un visage content, & une voix mourante: Mes chers freres, je vois bien qu'il plaît à Dieu d'abbreger mes jours, pour avancer ma felicité, si ma vie avoit esté plus lon-

gue, ma penitence auroit peut-estre mieux expié mes crimes, & satisfait à la Justice de Dieu. J'avoüe que je la crains, puis que nul ne se peut dire juste estant sur la terre, mais j'espere en sa misericorde : le monde m'a retenu quelque-temps dans ses liens ; mil embarras s'opposerent dés ma jeunesse aux desseins que je faisois de vivre Religieux ; & lors que je les eus surmontez, & que je pensois joüir de mon bon-heur, l'on me força de le quitter: Je déferay aux prieres d'un peuple affligé, & j'obeïs aux ordres du saint Pere ; mais je dois ce témoignage à la verité, que ce fut contre mon intention : Dieu qui connoist mon cœur, m'a fait enfin la grace de me rendre ce que j'avois perdu, & de m'accorder la perseverance, que je luy ay tant de fois demandée. Mais, mon Reverend Pere, ajoûta-t'il, s'addressant au Provincial, je vous conjure au nom de Jesus-Christ, de me permettre que je renouvelle mes vœux en presence du saint Sacrement, lors que vous m'apporterez le saint Viatique; il me semble qu'une telle action me donnera de nouvelles forces pour soûtenir les derniers assauts de mes ennemis : je me suis disposé toute la nuict à le recevoir, & j'attens cette grace de vostre

charité. Le Provincial aprés l'avoir consolé, partit de la chambre, & ayant assemblé tous ses Religieux dans le Chœur, il porta Processionnellement le saint Sacrement au malade. Si-tost qu'il fut entré dans l'Infirmerie, le Pere Ange, qui auparavant ne pouvoit qu'à peine remuer les bras, se sentant des forces extraordinaires, & s'estant levé sans ayde, & jetté à genoux sur son lict, aprés avoir adoré son Createur avec une humilité toute pleine d'amour & de ferveur, prononça distinctement ses vœux, & parut si content, qu'on ne remarquoit plus de signes de maladie dans ses yeux, ny sur son visage. Son teint devint vif & frais comme une rose, & plusieurs des Peres qui l'assistoient, avoüerent depuis, qu'il leur avoit paru je ne sçay quoy d'éclatant & de lumineux sur son visage, qui leur donna de la joye avec de l'estonnement. Sa Communion estant faite, il passa le reste du jour assez tranquillement : les Medecins ne desesperoient point encor absolument de sa gueriſon ; & le voyant en ce passable estat, ils dirent aux Peres, qu'on ne luy fist point de bruit, & qu'on l'empêchast de parler. Cét avis les obligea tous à se retirer dans leurs Cellules, à la reserve

de son Compagnon, qui demeura auprés de luy pour l'assister & le servir. Le bon Religieux, qui observoit sans cesse le Pere Ange, le voyant dans un plein repos, & les yeux fermez, crût qu'un favorable sommeil luy pouroit rendre la santé; & pour ne le point interrompre, il s'assit sur une paillasse à l'autre bout de la chambre, où estant abbatu de ses longues veilles, le sommeil le surprit insensiblement, pendant lequel il songea qu'il estoit au milieu d'un grand Cimetiere, auprés d'un tombeau élevé, & couvert de fleurs, aux environs duquel il voyoit des Anges, qui sembloient en avoir la garde. Comme son imagination estoit toute remplie de son malade, pour lequel il avoit une grande veneration, cette vision l'éveilla; & dans la crainte qu'il n'eust expiré, il s'approcha de son lict assez brusquement. Le Pere ouvrant les yeux au bruit que fit son Compagnon, le tira de son inquietude, & luy demanda d'où il venoit. Je n'ay pas sorty de vostre chambre, luy dit-t'il, mais vous voyant dans un grand repos, je me suis laissé aller au sommeil; & sans doute, il m'auroit duré plus long-temps, sans un songe qui me vient d'éveiller; & luy en ayant ensuitte conté tout le dé-

tail, le Pere Ange luy repartit, que son heure approchoit de mourir, & que bien loin d'en estre en peine, il n'avoit jamais eu tant de plaisir que depuis deux heures, ny rien souhaitté avec tant de passion, que de quitter la vie: Ha! mon Pere, ajoûta-t'il, si je vous pouvois dire ce que j'ay veu, & ce que j'ay oüy, que vous me plaindriez d'estre si long-temps prisonnier dans cette mal-heureuse chair? Non, non, ce n'est pas sans raison que saint Paul nous assûre, que les sens humains ne sont point capables de comprendre les plaisirs que Dieu prepare à ses Elûs. J'ay veu quelque chose de si beau, de si aymable & de si éclatant, que je ne vous en sçaurois faire la peinture, n'y ayant rien dans toute la nature qui luy ressemble. O Dieu! qu'il est doux de s'éloigner du monde pour s'approcher du Ciel, & qu'il recompense liberalement de legeres austeritez? Mais, mon Pere, ne parlez point de ce que je vous dis, & ne rendez pas publique une grace que Dieu m'a renduë si particuliere, je vois que la nuict s'approche, & j'espere que devant qu'elle finisse, je trouveray la fin de ma course, & la recompense de mes travaux: donnez ordre qu'on m'apporte l'Extrême-Onction,

pour fortifier mon ame d'une nouvelle grace. Comme il achevoit de parler, le Gardien arriva accompagné de quelques Religieux, & l'Apotiquaire du Convent l'ayant presque trouvé sans poulx, les yeux enfoncez, le visage abbatu, & la voix languissante, jugea qu'il estoit temps de luy apporter ses derniers Sacremens. Le Gardien le voulut disposer à les recevoir, & le consoler dans une si grande extremité ; Mais le malade témoigna tant de resolution, & poussa des sentimens si saints, & si enflâmez de l'amour de Dieu, avec des actes de contrition si parfaits, qu'il remplit les Peres d'admiration & d'étonnement. Environ les huit heures, tous les Religieux assisterent leur Gardien, lors qu'il luy confera ce dernier Sacrement. Le malade le receut avec une devotion qu'on ne sçauroit expliquer ; & quoy que sa fiévre redoublast avec une extrême violence, son esprit parut si tranquille au milieu des douleurs, qu'on ne l'entendit jamais plaindre ; mais tenant le Crucifix entre ses bras, & le regardant avec des yeux pleins d'amour & de respect, on le voyoit quelquefois soupirer. Le Gardien avec tous ses Religieux à genoux autour de son lict, aprés avoir achevé les prie-

res,

res, luy demanda tout bas s'il sentoit sa conscience en repos? Helas! mon Pere, luy repliqua-t'il d'une voix mourante, si je ne jettois les yeux que sur mes pechez, & sur la Justice de Dieu, je mourois d'effroy, plûtost que de mon mal; mais il veut que je ne pense plus qu'à sa misericorde, pour rendre mon passage plus doux & plus tranquille; il me montre le Sang qu'il a versé pour mon Salut, & ce mesme Sang dissipe mes craintes, & me fait voir son Paradis ouvert pour me recevoir; mes Peres, ne m'abandonnez point de vos présences, ny de vos prieres, je sens bien qu'il faudra bientost partir. Au mesme-temps le Gardien recommença les prieres; & le Pere Ange recevant toûjours les mesmes consolations du Ciel, dont il avoit fait confidence à son Compagnon qui le gardoit, baisant le Crucifix qu'il tenoit entre ses bras, & disant la mesme priere que Jesus-Christ addressa à son Pere en mourant: Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains, rendit son ame à Dieu, en faisant un grand soupir, qui fut le dernier de sa vie.

Le Pere Ange meurt à Rivole, en Oct. 1608.

Cette mort, quoy qu'accompagnée da toutes les marques de saintеté, ne laissa pas de remplir le Convent de re-

grets & de larmes ; & le bon-heur du deffunct, qui jouïſſoit des recompenſes éternelles que ſa vertu avoit meritées, ne peut conſoler tout ſon Ordre d'une ſi grande perte. Le Duc de Savoye l'apprit avec beaucoup de douleur, par la bouche d'un de ſes Gentils-hommes ; & comme il ſe diſpoſoit d'aller à Rivole pour honorer ſes Obſeques, ſon Medecin l'en détourna, parce qu'il avoit remarqué quelque tache de pourpre, qui parurent ſur le corps du deffunct incontinent aprés ſa mort : Mais ne pouvant aſſiſter à la ceremonie, il ordonna à ſon Chirurgien & à ſon Apotiquaire de l'embaumer, de le faire mettre dans un cercuëil de plomb, & de luy faire dreſſer une Chappelle ardente, avec un Poïle de velours, en attendant que la Ducheſſe de Montpenſier ſa fille, qu'il eut ſoin d'avertir d'un ſi funeſte accident, ordonnât de ſa ſepulture, & de ſa Pompe funebre.

CHAPITRE XXVII.

Huit mois après sa mort, le corps est apporté à Paris, où il arrive le 10. Juin en 1609. Il guérit une paralitique à Chambery. On trouve son cœur entier, quoy que couvert de chaux vive à Lyon. Sa Pompe funebre depuis le Piedmont jusqu'à Paris. Son Epitaphe. L'Epilogue de sa vie.

LA nouvelle de la mort du Bien-heureux Pere Ange n'affligea pas seulement la Duchesse de Montpensier, comme une bonne fille, qui aymoit son pere de cette amitié tendre que la nature inspire, & que la raison autorise; mais elle en fust encor étrangement touchée par la perte qu'elle fist d'un si sage Directeur; dont elle respectoit les ordres & les conseils avec une veneration toute particuliere. Toute la Cour prit part à sa douleur; mais rien ne la peut consoler, que le temps, & les éloges qu'elle entendoit par tout de la sainteté de son Pere. Il est certain que l'instant de sa mort fut celuy de sa Canonisation, dans l'opinion des peuples, & que l'austerité de sa vie, & l'innocence de ses mœurs, persuaderent à tout le monde

que Dieu luy avoit donné une juſte recompenſe de ſes bonnes œuvres. Aprés que le corps fut expoſé dans l'Egliſe, tout le Piedmont y accourut pour le voir, & ceux qui ne peurent obtenir des Reliques de ſes habits, ſe tindrent heureux de toucher ſon cercuëil. Ses Obſeques eſtans achevées, il fut mis dans une Chappelle, où il demeura depuis le mois d'Octobre 1608. juſqu'en Juin de l'année ſuivante, auquel temps il fut transferé de Rivole à Paris, par l'ordre du Cardinal de Joyeuſe ſon frere, & de la Ducheſſe de Montpenſier ſa fille. Le Duc de Savoye accompagné du Prince Major, du Cardinal, & du Prince Thomas, ſes trois fils, ſuivit le corps prés de deux mil à pied, portant chacun un flambeau à la main. Lors qu'on le tira de l'Egliſe des Capucins de Rivole, ſa Bierre eſtoit couverte d'un drap gris trainant, ſemé de croix de toile blanche, & portée par deux mulets bardez de même. Quatre Capucins marcherent toûjours à coſté du Brancart. Le Duc ordonna une eſcorte de Cavalerie pour le conduire juſques hors de ſes Eſtats: les Parroiſſes qui ſe trouverent ſur ſon paſſage allerent audevant, les Preſtres revétus de leurs habits d'Egliſe, & le

peuple portant des cierges allumez. En cét équipage il passa le Mont-Senis, & traversant la Savoye, il fut receu à Chambery avec tout l'honneur dont le Clergé & les Habitans se peurent aviser. Le jour suivant on fit un Service pour luy, la Bierre estant exposée dans le Chœur de l'Eglise, pour donner lieu à un nombre incroyable de peuple de toucher son cercuëil. Dieu voulut ce jour-là honorer la memoire de sa sortie des Estats de Savoye par un miracle, qu'il fit à la veuë de plus de dix mil personnes. Une Damoiselle de Chambery, demeurée dans le lict paralytique depuis fort long-temps, & abandonnée des Medecins, comme ayant une maladie incurable, bien informée de la sainteté du Pere Ange, eut une telle foy en sa charité, qu'elle se persuada qu'il ne luy dénieroit point ses suffrages, pour obtenir sa guérison, si elle luy addressoit ses prieres. Elle souhaitta passionnément d'estre portée au pied de sa Bierre pour la toucher; mais sa maladie l'ayant mise en estat de ne pouvoir sortir du lict, elle s'avisa de luy écrire comme s'il eust esté vivant, pour le conjurer par la grande charité qu'il avoit exercée durant sa vie envers son

prochain, d'obtenir sa guérison du Ciel par ses saintes prieres, son mary se chargea de la lettre, la porta sur la Bierre pendant qu'on disoit la Messe ; & la malade au mesme moment se sentit absolument guérie, se fit habiller, & alla, sans ayde, rendre graces à Dieu au pied du cercueil du Pere Ange, par l'intercession duquel elle avoit recouvert miraculeusement sa santé. Ce miracle connu de toute la Ville, fut incontinent publié dans toute l'Italie, & devançant l'arrivée du Convoy en France, fit de si fortes impressions dans l'esprit du peuple, qu'à mesure qu'il s'acheminoit, les chemins & les villages estoient remplis de monde ; chacun faisoit toucher son Chappellet à la Bierre, & plusieurs l'accompagnerent jusqu'à Lyon. Le Gouverneur de Dombes, qui avoit la charge de cette conduitte, fut rencontré par un gros de Noblesse à deux lieuës de cette Ville, pour escorter la Pompe funebre ; & à l'entrée des Fauxbourgs, le Clergé suivy d'un nombre infiny d'Habitans, ayant receu le corps, le conduisit processionnellement à l'Eglise des Capucins, accompagné de tous les Corps de Religieux. Là estant en dépost pour quelques jours, en atten-

dant de nouveaux ordres du Cardinal de Joyeuſe, la Ducheſſe de Mercœur demanda le cœur du mort, pour eſtre conſervé avec reſpect dans l'Egliſe des filles de la Paſſion, dont elle eſt Fondatrice, n'eſtimant pas qu'on d'euſt priver ces bonnes Religieuſes d'un ſi precieux treſor, puis qu'il avoit receu les douze premieres qui y avoient fait Profeſſion, & qu'elles l'avoient toûjours reconnu & reveré comme leur Directeur, pendant qu'il avoit eſté Provincial en France. Une ſeule choſe embaraſſoit la Ducheſſe de Montpenſier, de luy accorder ſa demande : Elle craignoit que le temps de neuf mois paſſez depuis ſa mort ne l'euſt reduit en cendres, ſçachant bien qu'il avoit eſté couvert de chaux vive pour eſtre plûtoſt conſommé. Mais les Religieuſes qui connoiſſoient ſa vertu, & qui eſtoient fortement perſuadées de ſa ſainteté, inſiſterent à la priere de Madame de Mercœur, aſſurant toûjours que Dieu n'auroit point permis, qu'un cœur qui avoit brûlé ſi ardemment de ſon amour, fuſt corrompu comme ceux des pecheurs. Sur cette confiance la Ducheſſe de Montpenſier envoya ordre au Gouverneur de Dombes, de le fai-

re ſeparer du corps, ſi l'on l'y trouvoit encor entier. Cét ordre fut executé en preſence du Preſident de Lyon, de pluſieurs perſonnes de qualité, & de la pluſpart des Capucins du Convent, & Dieu permit qu'on le trouvaſt tout entier, ſanglant & ſans corruption, comme il eſtoit le jour de ſa mort. Cette merveille eſtant ſceuë dans la Ville, on trouva à propos de le mettre dans une boîte de plomb découverte, & de l'expoſer ſur l'Autel d'une Chappelle, pour ſatisfaire à la devotion de tout le peuple, qui ne ceſſa durant pluſieurs jours de remplir l'Egliſe, pour rendre ſes yeux témoins d'une choſe ſi extraordinaire. L'un des Peres de ſon Ordre fit ſon Oraiſon funebre, aprés laquelle on le tranſporta à Nevers avec la même ceremonie, & y fut receu par l'Evêque, le Clergé & le peuple, comme il avoit eſté à Lyon. De là on le mit ſur un Batteau qui le porta juſqu'à Briare, toûjours eſcorté, & honoré par tous les lieux qui ſe trouverent ſur ſa route juſqu'à Paris. Sur le poinct d'y arriver, les Capucins allerent audevant, & le receurent à Juviſy, les domeſtiques de la Ducheſſe ſa fille, précedoient deux à deux à cheval, & vétus

de

de deüil. Les Capucins & le Clergé de quatorze Parroisſes de la campagne marchoient en queuë ; aprés eux venoit la Bierre, portée par deux mulets bardez de gris. Le Duc d'Epernon, beaufrere du mort, le Grand Eſcuyer de France, grand nombre de Chevaliers de l'Ordre du Roy, & de grands Seigneurs de la Cour en deüil, fermoient le Convoy. Dans cét appareil ayant traverſé tout Paris, au milieu d'un nombre infiny de peuples qui paroiſſoient aux fenêtres & dans les ruës; ils le conduiſirent dans l'Egliſe des Capucins de la ruë ſaint Honoré, où aprés le Service qu'on a accoûtumé de faire pour les morts, il fut enterré auprés des marches de l'Autel : Et depuis, par les ſoins & la pieté de la Ducheſſe ſa fille, & par un Privilege ſpecial, qui luy fut accordé du Pere General, contre la coûtume de l'Ordre, il fut couvert d'une Tombe de marbre noir, ſur laquelle cette Inſcription fut gravée.

Le corps du P. Ange eſt apporté à Paris le 11. Juin 1609.

D. O. M.

Hoc tumulo condita ſunt oſſa Reverendi Patris Angeli de Joyeuſe, olim Ducis, Paris, ac Marechalli Franciæ, & in Provincia Occitania Prorezis., qui in ipſo ætatis flore, ut

totum se Christo addiceret, tot honores & opes abjecit, & Ordinem Capucinorum ingressus, in eo reliquum vitæ transegit, singulari pietatis & humilitatis exemplo: in quo tandem obiit, cùm pro secundâ vice esset Provincialis Provinciæ Franciæ, & Definitor Capituli Generalis, anno Christi, M. DC. VIII. IV. Calend. Octob.

Henrica Henrici Montispenserii Ducis vidua, Patri charissimo, mœrens posuit.

Le cœur fut mis entre les mains des filles de la Passion, enfermé dans une boîte d'or, couverte d'un Cristal; elles ont été depuis fidelles dépositaires d'une si sainte Relique, & Dieu a permis qu'elle ait operé plusieurs miracles, que je ne dois point écrire, quoy que tres-veritables, puis que les memoires qu'on m'en a donnez, n'ont pas encor la forme qu'ils doivent avoir pour les rendre publics.

Lecteur, avoüe avec moy, qu'il est bien difficile de faire un grand Saint d'un grand Seigneur? La grace & la fortune ne se peuvent souffrir dans un si grand ouvrage: Si celle-la opere efficacement, il faut que celle-cy prenne la fuite; c'est une mal-heureuse qui ne peut entrer dans les lieux saints sans les rendre profanes: Elle a des chaînes qui attachent un cœur à la terre, elle a des vanitez qui gâtent le jugement, elle donne des plai-

firs qui corrompent les mœurs, elle produit des honneurs qui n'inspirent que de l'orgueil, & fournit des richesses qui font mépriser le Ciel. Cependant elle n'est mauvaise, que quand elle est maîtresse : C'est une imperieuse qui traite tyranniquement ceux qu'elle assujettit ; Mais lors qu'elle trouve un homme raisonnable & juste, elle devient esclave de la vertu.. Les Sages s'en servent utilement dans le monde, parce qu'ils sont toûjours au dessus d'elle, qu'ils la possedent sans en estre possedez, & qu'ils sçavent l'employer à de bons usages, Mais les Saints qui portent le caractere du Pere Ange, la regardent avec tant de mépris, qu'ils rompent tout commerce avec elle, & comme ils sçavent qu'elle n'est que pour la terre, ils la laissent parmy la boüe, & ne se rendent riches que des vertus qui les peuvent accompagner jusques dans le Ciel.

Les premieres qui ne suivent que la vertu Morale, vivent auprés d'elle avec quelque tranquillité; Mais les dernieres qui font profession des Crestiennes, la traitent comme une ennemie, & ne la peuvent jamais souffrir. Toutesfois ils ne la combattent qu'avec une grace toute particuliere, que Dieu ne donne

qu'aux Predestinez. C'est cette mesme grace qui fait trouver tant de delices dans les peines, tant de consolations dans les mal-heurs, tant de satisfactions dans la pauvreté, & tant de tranquillité dans la patience. Aprés, Lecteur, une si belle pratique dans la vie de mon saint Heros: admire un grand Seigneur abaissé jusques dans le neant, un homme des plus riches du Royaume dénué de tout bien, un Gouverneur de Province, & Officier de la Couronne, qui a commandé à tant de Soldats & de peuples, reduit à obeïr à un simple Religieux, un homme élevé dans les delices, passant sa vie dans des austeritez, des jeûnes, des travaux, & des disciplines qui effrayent ceux qui les entendent; admire l'innocence de ces mœurs: Mais arrête ta consideration sur sa perseverance; & si depuis sa sortie du Cloistre jusqu'à son retour, tu y remarque quelque foiblesse, pense en sa faveur, que la nature est imparfaite, qu'on ne peut estre dans le monde sans avoir des respects humains; & que le Soleil, tout admirable qu'il est, souffre quelquefois des Eclipses: Mais regarde comme il a depuis fourny sa carriere, & aprés avoir examiné la saintetè de sa vie, souhaitte une pareille mort.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES
de la premiere & seconde Partie.

I. *Que la raison a produit les vertus Morales, & la Foy, les Chrestiennes. Que Dieu fait rarement de grands Saints. Que le P. Ange de Joyeuse a esté de ce nombre,* pag. 1

II. *De la Maison de Joyeuse. Qualitez des Seigneurs qui en sont sortis, leurs alliances. Les soins differens du Maréchal de Joyeuse & de sa femme pour l'instruction de leurs enfans. Qualitez de la Marechalle,* 9

III. *Progrez des Estudes du jeune Comte du Bouchage. Ses qualitez naturelles. Son inclination à la piété. La conference qu'il eut avec le Gardien de Tholose, sur le bon-heur de la vie Religieuse,* 19

IV. *Ce que pensa le P. de la Hoque du Comte du Bouchage. Ses freres & luy sont envoyez prendre l'air en une Maison de la campagne. Leurs exercices, & leur conversation,* 31

V. *Estat du Comte du Bouchage. Inquietudes de son Precepteur. Ce qui arriva au Comte dans la Biblioteque des Cordeliers de Tholose. La proposition qu'il fait au P. Gardien. Sa réponse. Dessein du Comte découvert. Il est envoyé à Paris. Sa mere le console Il promet de suivre ses ordres,* 40

VI. *Le Comte se fortifie dans ses esperances. Il fait sa Philosophie au College de Navarre à Paris. Il entre dans la Cour. Il se trouve au Siege de la Fere. Description du bon-heur de la Maison de Joyeuse sous le Roy Henry III.* 54

VII. *La maniere de vivre du Comte du Bouchage dans la Cour. Ce qui luy redouble l'envie de quitter le monde. Sa conversation avec le Duc de Joyeuse. Le Roy propose de le marier,* 67

VIII. *Le Duc de Joyeuse declare au Comte du*

Bouchage que le Roy & le Marechal le veulent marier. Ses deffenses contre cette proposition. Les repliques du Duc. Les inquietudes du Comte, & les violences qu'il se fait à donner son consentement, 78

IX. *Le Comte du Bouchage épouse Catherine de la Vallette. Reflexion sur l'instabilité des desseins des hommes. Sa conduitte dans le reglement de sa Maison*, 92

X. *Exploits du Comte du Bouchage contre les Huguenots. Reflexion sur son zele. Son retour en sa Maison. Description de l'Ordre des Capucins amenez en France par le Cardinal de Lorraine. Le fruict qu'ils y ont fait. Le Comte se loge auprés d'eux. Ses exercices de pieté, & sa meditation*, 104

XI. *La difficulté qu'il y a d'aymer Dieu souverainement. Effets de l'Incarnation de Jesus-Christ. Pellerinage du Roy à Chartres, où se trouve le Comte du Bouchage. Reflexion sur l'amour conjugal. Conversation entre le Comte & sa femme, & ce qui en reussit*, 121

XII. *Discours du Roy au Comte sur le sujet des Capucins. Ils se promettent sa femme & luy d'entrer en Religion aprés la mort l'un de l'autre. La Comtesse meurt à Paris. Les regrets de son mary. Estat où se trouvoit lors la Maison de Joyeuse*, 137

XIII. *Effets de la douleur. Resolution du Comte du Bouchage de s'acquiter de son vœu, & de laisser le monde. Le Cardinal de Joyeuse le console de sa perte. Que les afflictions sont necessaires à nostre Salut*, 151

XIV. *Ce qui arriva au Comte pendant sa priere. Il prend l'habit de Capucin par les mains du Pere Bernard Cozimo Provincial*, 164

XV. *Le Roy accompagné des freres du Pere Ange, tâche à luy persuader de quitter l'habit, mais*

inutilement. La Mareschalle sa mere l'exhorte à la perseverance, 178

XVI. *Le Pere Ange ne se peut accommoder à vivre des aumônes. La Mareschalle remedie à son mal. Il est tenté de sortir pour venger la mort du Duc de Joyeuse tué à Coutras. Il surmonte la tentation,* 190

XVII. *Le P. Ange trouve du dégoust en la Priere. Les mortifications luy sont à charge. Le P. Maître le console. Il a envie d'estre Chartreux,* 202

XVIII. *Le Pere Ange fait vœu de vivre & mourir Capucin. On l'envoye en Campagne, la longue traitte qu'il y fait à pied, le fait beaucoup souffrir. Il va à Rome. Ce qui luy arriva à Florence. Il estudie en Theologie à Venise,* 219

XIX. *Le Pere Ange retournant en France pour estre Gardien en Lorraine, il trouve une fille à Milan, qui luy predit qu'on luy ostera l'habit de Capucin contre son intention. On l'envoye de Lorraine à Tholose. La Province l'elit Gouverneur aprés la mort du Grand Prieur son frere. Il sort de l'Ordre des Capucins, pour commander l'Armée,* 234

XX. *Il quitte l'habit de Capucin par ordre du Pape. Le Parlement le met en possession du Gouvernement de Languedoc. Il pousse les ennemis hors de la Province. Il fait la trêve avec le Maréchal de Montmorency, par l'avis des Estats assemblez à Carcassonne,* 253

XXI. *Trois ans aprés sa sortie le Pape change ses vœux en ceux de Malte, dont il prend la Croix. Il soumet la Province à l'obeissance du Roy Henry IV. Il est confirmé dans ses Charges. Il prend le Cordon Bleu. Il est fait Maréchal de France. Sa mere l'exhorte en mourant, de rentrer dans le Cloistre. Il marie sa fille au Duc de Montpensier. Raillerie du Roy qui le reveille & le pique,* 265

XXII. *Le Duc de Joyeuse se resoût de quitter le monde. Il retourne en Languedoc. Ce qui luy arriva dans sa chambre en lisant. Il écrit au P. General. Il reçoit du Pape le pouvoir de reprendre l'habit. Il le reprend au Convent de S. Honoré à Paris,* 281

XXIII. *Le P. Ange console ses amis qui le visitent. Il acheve son Cours de Theologie. Il prêche dans Paris Apostoliquement. Quelqu'unes de ses actions particulieres. On le renvoye à Tholose. Il évite l'entrée qu'on luy prépare. Il reçoit le compliment des Corps de la Ville en servans les maçons,* 294

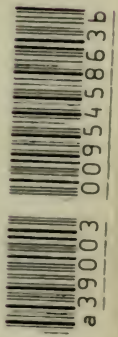
XXIV. *Vn Gentil-homme nourry autrefois son Page, le fait coucher dans une étable, & luy refuse du pain. Il le reconnoit, & le convertit en la Foy Catolique, en visitant les Convens de Picardie, comme Provincial,* 310

XXV. *Son austerité de vie. Peinture de sa maniere d'agir dans la Religion. Il assiste le Duc de Montpensier son Gendre à la mort. Il s'embarque à Marseille pour Rome. Il sauve deux fois la Galere du naufrage par ses prieres. Les honneurs qu'il reçoit en arrivant à Rome,* 323

XXVI. *Le P. Ange se fait aymer du Pape, & admirer dans le Chapitre General. Il est créé Definiteur General. Sa Sainteté le veut retenir pour estre de son Conseil, mais inutilement. Il part de Rome secretement. Il reconcilie les Capucins exilez de Venise avec la Republique. Il rencontre le Duc de Savoye. Il tombe malade à Rivole. Il y meurt,* 337

XXVII. *Huict mois aprés sa mort, le corps est apporté à Paris, où il arrive le 10. Juin en 1609. Il guérit une Paralytique à Chambery. On trouve son cœur entier, quoy que couvert de chaux vive à Lyon. Sa Pompe funebre depuis le Piedmont jusqu'à Paris. Son Epitaphe. L'Epilogue de sa vie,* 355

FIN.

Mon
Malheureux
je vous prie

22.6
ET
Repl.1662 TDD.